OBSERVATIONS

SUR L'USAGE INTERNE DU COLCHIQUE D'AUTOMNE, DU SUBLIMÉ CORROSIF, DE LA FEUILLE D'ORANGER, DU VINAIGRE DISTILLÉ, &c.

Dans lesquels on trouve des moyens de guérir plusieurs maladies qui résistent aux remédes usités.

Par Mrs. STORCK, LOCHER, de HAEN, Médecins de Vienne.

Précédées d'un Mémoire pour servir à l'histoire de ces différens moyens de guérison.

Par M. L. B. D. P. D. M. P.

Hoc monitos lectores meos volo ut quæ observata communico, ea novis dignentur experimentis urgere.
de Haen.



A LA HAYE;

Et se trouve à Paris,

Chez P. FR. DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, près du Pont Saint-Michel, à Saint Augustin.

M. DCC. LXIV.



REMEDES

ET

TRAITEMENS NOUVEAUX

OU

RENOUVELLÉS.

N°. IV.

NEC TEMERE NEC TIMIDE.

Medicinæ hodiernæ evectæ, à prejudiciis liberatæ, ſoli naturæ Obſervationi ſuperſtructæ, per viros induſtrios, indefeſſos, ingenuos, a pertinacia, invidia, turpi quæſtu alieniſſimos cultæ; ſurgant in dies largæ meſſes remediorum novorum quæ morborum incurabilum numerum & quas edunt ſtrages minuant:

Erhmann.



MÉMOIRE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE de différens remédes nouveaux ou renouvellés dont on a rapporté les effets ſalutaires dans les Obſervations.

IL n'eſt aucun de ceux qui ſont profeſſion de quelqu'une des parties de l'Art de guérir, qui ne connoiſſe le prix des obſervations & des expériences. Elles ont donné naiſſance à la Médecine-pratique, dans le tems où cette ſcience n'étoit encore que la connoiſſance des vertus de quelques plantes : elles ont enſuite ſervi à Hyppocrate pour établir ces principes & ces axiômes de pratique, dont on reconnoît

la vérité, j'oserois presque dire l'infaillibilité, à proportion de la fréquence des occasions que l'on a de les vérifier au lit des malades; & de la sagacité de l'observateur. Enfin ce sont elles, qui, appréciées, comparées & multipliées par les Fernel, les Duret, les Baillou, les Hoffman, les Sydenham, ont découvert à ces grands hommes des loix de la nature, de nouvelles vérités qui n'avoient point été observées par ceux qui les avoient précédés.

Dans un tems où l'expérience & l'observation sont les seuls moyens qu'on reconnoisse comme capables de conduire à la vérité, aussi près que les hommes puissent y arriver, les Médecins ne seront point les derniers à suivre la même route pour perfectionner leur Art. Il y en a, chez presque tous les peuples de l'Europe, qui font leurs efforts pour démontrer &

faire rejetter les erreurs nuisibles, que des raisonneurs, des systhématiques, ont introduit dans la pratique pour se faire chefs de parti & se distinguer. D'autres, ayant réfléchi sur les richesses infinies de la nature, sur l'augmentation que le tems & le hazard ont apporté aux connoissances humaines, & ayant observé que les biens & les maux sont presque toujours près les uns des autres & se compensent pour l'ordinaire, ils cherchent à découvrir dans les corps qui les environent, de nouveaux moyens de guérir les maladies, afin de faire parvenir l'homme jusqu'à l'âge qui a été assigné pour le terme de la vie commune.

On voit, sur-tout depuis quelques années, les Médecins redoubler leurs efforts pour trouver des remédes capables de guérir, ou au moins de soulager des malheureux que dans les siécles précédens on

abandonnoit à leur triste destinée, ou parce que leur maladie étoit du nombre de celles que les Auteurs avoient appellées incurables, ou parce qu'on avoit essayé le petit nombre de remédes connus. Parmi ces hommes utiles, dont on peut compter plusieurs dans chaque nation, on doit distinguer les Médecins de Vienne animés par une Princesse qui protége notre Art par-dessus tous les autres à cause de son importance, & qui favorise & hâte ses progrès par les établissemens les plus utiles. Ils font sans cesse des expériences, multiplient les observations; enfin publient tous les ans des ouvrages qui annoncent des découvertes salutaires. Les de Haen, les Storck, les Locher, ne mériteront point les reproches suivans que fait aux Médecins le célébre le Clerc.

[Pour trouver il faut chercher,

mais c'eſt de quoi il ne paroît pas que l'on ſe ſoit mis beaucoup en peine. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe, que de plus de dix mille plantes, (& maintenant de plus de dix-huit mille) que nos herbiers nous décrivent, il n'y en ait pas la dixiéme partie qui ſoit en uſage dans la Médecine, c'eſt-à-dire, dans un uſage ordinaire? On ne ſe ſert preſque que de celles qui ſont connues dès long-tems; & encore les propriétés qu'on leur attribue, ſont-elles préciſément les mêmes qu'on leur a attribuées depuis le tems de Dioſcoride, & des premiers qui ont écrit de la vertu des ſimples; comme ſi nous n'avions pas dû pouſſer plus loin, & faire de nouveaux eſſais tant ſur les maladies dont ils ont parlé que ſur d'autres, & avec les mêmes plantes auſſi-bien qu'avec les autres que nous connoiſſons de plus qu'eux.]

Je ne nommerai point ici ni les remédes qui ont été découverts, ni ceux auxquels nous en avons l'obligation, depuis la fin du ſiécle dernier, tems auquel les reproches précédens ont été faits aux Médecins. Les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité ſont célébres, & nous jouiſſons tous les jours du fruit de leur travail.

Cet écrit, qui eſt la ſuite de ceux qui ont été publiés ſur la Ciguë, & ſur le Mercure Sublimé corroſif, eſt deſtiné, comme les premiers, à divulguer de plus en plus, à la faveur de la réimpreſſion & de la traduction françoiſe, les expériences & obſervations heureuſes faites avec des remédes nouveaux, ou renouvellés: avec l'Oignon de Colchique commun, ou automnal, les feuilles d'Oranger, le Vinaigre diſtillé, le Solanum dulcamara &c. On y trouvera auſſi de nouvelles obſervations

qui confirment ce qui a été écrit sur les vertus de la Ciguë, & du Mercure sublimé corrosif: ces observations sont précédées, lorsque cela a paru nécessaire, de la description la plus exacte du reméde simple ou composé, pour qu'on puisse se le procurer sans crainte d'erreur; & en outre, de ce que l'on a pu trouver sur ces différens sujets dans les Auteurs.

Je ne puis me refuser à marquer ici mon étonnement, de ce qu'il se rencontre des Médecins, même parmi les anciens praticiens, qui lorsqu'on annonce quelque découverte, ou négligent de la vérifier, ou s'élévent contre, & la décrient avant de s'être mis par leur pratique en état d'en juger; seul moyen cependant sur lequel un homme sensé & éclairé, puisse prononcer en Médecine pour ou contre quelque chose; car pour

peu qu'on ait pratiqué cet art; on ſcait qu'il y a ſouvent peu d'accord & qu'il ſe trouve même quelquefois de la contradiction entre ce que dicte l'expérience, & ce que ſuggere le raiſonnement ou la théorie. Quand on les peut accorder c'eſt une ſatisfaction pour notre eſprit, mais ſi elles ne le peuvent pas être, ou même ſi elles ſe combattent, il faut ſe ſouvenir que la Médecine-pratique n'eſt que la ſcience des faits, & que ſi elle a des principes, ils ne ſont que le réſultat d'une multitude d'obſervations combinées: enfin que l'eſprit humain n'y a introduit que des erreurs, toutes les fois qu'il a voulu repréſenter plus que nos ſens ne peuvent voir.

On allégue pour juſtifier une incrédulité de préjugé ſans fondement, la trop facile crédibilité de la nation qui nous annonce ſes découvertes. Une pareille aſſer-

tion eſt téméraire dans un ſiécle, où toutes les nations de l'Europe ſont en garde contre le merveilleux & ſavent, que les expériences & obſervations repétées, ſont la pierre de touche de la vérité; il faut prouver que les Auteurs méritent ce reproche, & le pût-on faire contre quelques-uns d'eux, & j'oſe même dire contre ceux dont on examine les découvertes, dans des occaſions précédentes; ce ne ſera jamais une raiſon légitime, pour, dans un cas nouveau, refuſer de répéter leurs expériences, parce qu'on doit toujours plus craindre de négliger une découverte utile au genre humain que de faire une expérience ſans ſuccès dans une maladie chronique. Le pere de la Médecine nous donne un ſage conſeil, dont ces incrédules de mauvaiſe foi devroient bien profiter; quand même ils n'accorderoient aux Médecins,

dont ils rejettent à tort le témoignage, que le dégré de confiance qu'on doit donner à tous ceux qui annoncent quelque chofe d'utile, fuſſent-ils des gens du peuple. [Un Médecin, dit-il, ne doit pas avoir honte de s'informer des moindres perſonnes du peuple, touchant des remédes que ces perſonnes ont donnés avec ſuccès, c'eſt ajoute-t-il, à mon avis, par ce moyen là, que l'Art de la Médecine s'eſt établi peu à peu, c'eſt-à-dire, en ramaſſant & recueillant une à une les obſervations faites en divers cas particuliers, leſquelles étant enſuite toutes jointes enſemble ont fait un corps complet. Que ces gens qui refuſent, je ne dis pas de croire ſur la parole d'un homme, mais ce qui eſt facile, de vérifier s'il a dit vrai en interrogeant eux-mêmes la nature par la même voie, que ces gens, dis-je, faſſent attention qu'il y a

bien plus d'eſprit à trouver ou à inventer des choſes utiles, comme ſont les remédes, & à perfectionner la Médecine, qu'à s'efforcer de détruire par des diſcours inconſidérés auprès des gens ignorans, des choſes de cette nature, qui ont été établies par d'habiles gens, & que l'expérience a confirmées. Quarante ans de pratique dans la plus grande Ville & dans l'Hôpital où il y a le plus de malades, ne donne pas le droit & ne ſont point une raiſon de décrier, ni des remédes qui ont eu des ſuccès ſans nombre, ni ceux qui s'en ſont ſervis ou les ont publiés. L'ironie, les injures, les fauſſes aſſertions dont on remplit des brochures, ne montrent en pareil cas que de l'humeur ou de la mauvaiſe foi, dont je ne chercherai pas les raiſons parce qu'elles intéreſſent auſſi peu le lecteur que moi. Ce n'eſt pas ainſi qu'on prou-

ve, que des Médecins que leur âge, leur pratique & leurs qualités du cœur & de l'eſprit font eſtimer & reſpecter, n'ont pas vu ce qu'ils atteſtent avoir vu.

Quelques Médecins, pourra-t-on nous objecter, ont déja fait des eſſais de ces médicamens auxquels on diſoit avoir trouvé de nouvelles vertus, & leurs expériences ont été ſans ſuccès. On peut répondre à cela premiérement, que le nombre des habiles gens dans tous les arts eſt le plus petit, & ſurtout en Médecine, à cauſe des grandes connoiſſances, & des talens rares que cette profeſſion exige pour être bien faite, & peut-être à cauſe des préjugés du public & du peu de ſoin qu'il apporte communément pour diſtinguer quels ſont ceux qui méritent ſa confiance; ainſi on auroit tort de rejetter un reméde parce que dix perſonnes l'ont mis en uſage ſans ſuccès.

Secondement, une cauſe fort ordinaire, & que j'ai déja touché ailleurs, du diſcrédit dans lequel tombe quelquefois un reméde nouveau, c'eſt que cette multitude de gens qui ſe mêlent de pratiquer la Médecine ſans la ſavoir, & qui par cette raiſon, trouvent fréquemment des maux qui réſiſtent à des traitemens qu'ils n'ont point appropriés à l'état des malades, ne ſachant plus alors que faire, mettent en uſage les remédes nouveaux dont ils entendent parler; qu'arrive-t-il? Le mal reſte dans le même état ou empire, & ce prétendu guériſſeur, répand par-tout, qu'il a eſſaié le reméde ſans ſuccès; ſes diſcours répétés (*) forment une

(*) Qu'on me permette d'ajouter ici un fait de cette nature. Un jeune homme, qui pratique la médecine & qui n'eſt pas Médecin, me dit il y a environ deux mois après que l'on eut publié les obſervations ſur l'Aconit, qu'il avoit de la peine à croire ce qu'on avoit dit des vertus de cette plan-

espéce de clameur publique, qui empêche le Médecin & le malade timide de se prêter à de nouvelles expériences.

Que les habiles Médecins praticiens seuls, soient crus sur les vertus des nouveaux remédes qu'ils ont éprouvés, & qu'on ne le accuse pas de faux pour n'avoir pas été aussi heureux qu'eux: car quand même l'application des remédes, qui est le chef-d'œuvre de l'art, seroit bien faite, les premiers essais peuvent n'avoir pas le succès qu'on a droit d'en attendre, [parce qu'il ne suffit pas que le

te: je lui en demandai la raison; il me répondit qu'il en jugeoit ainsi parce qu'il l'avoit fait prendre à plus de vingt malades sans succès. Il est plus facile de croire que cet homme avoit donné l'Aconit à tous les malades qu'il avoit vu, que de penser qu'il avoit une pratique assez étendue pour avoir vu vingt malades auxquels ce reméde convint: il ne seroit pas même étonnant que le hazard ne lui eût pas présenté un seul de ces cas qui ne sont pas communs.

Médecin faſſe ſon devoir; le malade & ceux qui ſont auprès de lui doivent faire le leur, & il faut que les choſes de dehors ſoient diſpoſées comme il convient.] Les fautes que ceux-ci commettent fréquemment contre les avis du Médecin, ſont une troiſiéme cauſe du manque de réuſſite des médicamens, qu'on ne lui impute que trop ſouvent ou aux remédes; c'eſt pourquoi il eſt de la prudence de ſuivre le ſage conſeil d'Hippocrate, de ne jamais aſſurer poſitivement qu'un tel remède guérira, quelque conſidérable que ſoit le nombre des malades qu'il a guéris. Au reſte ce ſeroit une régle préjudiciable aux malades & aux Médecins, que de proſcrire ou négliger un reméde qui a réuſſi dans pluſieurs cas, par la raiſon qu'il y en a eu d'autres où il a été ſans ſuccès. On doit ſavoir que les vertus des médica-

mens, & même des ſpécifiques les plus décidés, ne ſont que relatives, qu'ils n'agiſſent que dans certains cas, qu'il faut qu'ils ſoient favoriſés par des circonſtances, ou du moins, qu'il n'y ait aucun obſtacle à leur action. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'humanité, qu'on ſe perſuadât que l'application convenable des remédes eſt une choſe très-difficile, comme nous l'avons dit: j'ajouterai ici qu'elle fait plus pour la guériſon, que la vertu des meilleurs ſpécifiques: un peu de mémoire ſuffit pour connoître autant de remédes qu'il y a de maladies, mais il faut une ſagacité rare pour ſavoir quel reméde on doit donner & en quelle doſe, ſous quelle forme, dans quel moment & combien de tems il doit être pris.

Je répondrai en quatriéme lieu, que la Médecine n'ayant pas ſeulement pour but de guérir les

maladies ; ſi les remédes ne diſſipent pas entiérement les maux pour leſquels on les donne, mais qu'ils puiſſent ſervir à les pallier, à en appaiſer la violence, & que l'on n'en connoiſſe pas de plus efficaces, on doit les mettre en uſage, loin de les proſcrire.

Une cinquiéme cauſe qui a fait plus d'une fois abandonner des remédes utiles, c'eſt le peu de tems pendant lequel on les fait prendre aux malades. La raiſon & l'expérience ne doivent-elles pas convaincre qu'il doit y avoir quelque proportion entre l'ancienneté d'une maladie, le dégré où elle ſe trouve quand on commence à la traiter, & entre l'uſage du remède tant pour la quantité, que pour la durée ; d'ailleurs il eſt des cas où il importe beaucoup que la guériſon ſe faſſe par dégrés, les changemens ſubits & conſidérables, pouvant devenir auſſi incom-

modes & quelquefois plus funestes aux malades que n'étoit le mal qu'on est venu à bout de dissiper, comme il arrive à quelques tumeurs critiques.

On pourroit encore présenter comme une objection contre quelques-uns des nouveaux remédes, ou traitemens, que des Médecins, en très-petit nombre à la vérité, & même d'anciens Praticiens, les ont décriés. Plusieurs des réponses que nous avons données aux objections précédentes, pouvant s'appliquer à celle-ci, nous ne les répéterons pas; d'ailleurs que pourroit-on ajouter sur ce sujet qui ne sentît la satyre? Et nous sommes très-éloigné d'en écrire, soit par caractere, soit par l'inutilité dont elle est pour persuader les gens qui pésent les raisons, soit enfin parce qu'elle ôte à l'ame, pour le moment, sa tranquillité. S'il est vrai que les jeu-

nes Médecins adoptent facilement les nouveautés, ou les nouvelles découvertes, il n'eſt pas moins prouvé par des faits ſans nombre, entre autres par l'hiſtoire du Mercure, de l'Antimoine, du Quinquina, &c. que les anciens praticiens les rejettent trop légérement, & s'oppoſent avec trop d'opiniâtreté à ce que d'autres les reçoivent. Cette contrariété de conduite vient ſans doute de la part des premiers de leur ſenſibilité, du déſir vif & impatient de guérir ou de ſoulager, & de l'inſuffiſance des remédes ordinaires les mieux adminiſtrés, dans un aſſez grand nombre de cas. Au reſte qu'arrive-t-il alors, ou ce reméde, ce traitement nouveau guériſſent, & je ne crois pas qu'on puiſſe faire un crime du moyen, ou il ne guérit pas, & le malade ſe trouve dans le cas où il étoit précédemment, puiſqu'on n'a employé

ce nouveau ſecours que faute d'autres, & qu'on l'a adminiſtré avec toute la prudence néceſſaire en pareil cas.

Voyons maintenant ce qui peut déterminer les anciens Praticiens, à agir ſi différemment des jeunes dans les cas de nouveautés. Je ne je dirai point que ce ſont des paſſions réfléchies, telles que la jalouſie, ou même le déſir d'avoir plus d'approbateurs, en s'en tenant aux anciens uſages, & en refuſant d'admettre des nouveautés auxquelles le public montre de la répugnance, n'eût-elle d'autre fondement qu'un nom qui l'effraye; ces motifs ne peuvent pas faire agir des gens bien nés, & je ne croirai pas facilement qu'il y ait des Médecins qui ſuivent d'autres traitemens que ceux que la prudence & leurs lumieres leur dictent. Mais ces anciens Praticiens ne ſont-ils point trop attachés à des

idées, à des opinions, à des pratiques anciennes, qu'ils ont de la peine à quitter, ainsi que les autres hommes; comme si l'on n'acquerroit pas tous les jours des connoissances, comme si on ne découvroit pas des erreurs générales, comme si on ne voyoit pas les Arts & les Sciences se perfectionner. Peut-être bien qu'après avoir suivi long-tems certaines régles, soit pour se conduire, soit pour conduire les autres; qu'après avoir blanchi dans une profession avec honneur, l'amour propre dissuade de croire qu'il y ait des vérités pratiques qu'on a ignorées, qu'il y ait des moyens de guérir qu'on ne connoissoit pas, & avec lesquels on auroit pu guérir tels & tels malades, ou du moins leur prolonger la vie. Tout cela n'est que trop naturel, & c'est ce qui fait qu'il y a si peu de personnes qui soient exemptes de ces deffauts

qui ſont ceux de l'humanité plutôt que ceux des individus ; elles en ſont plus excuſables. Mais ce qui peut leur être reproché avec raiſon, comme l'effet de leur caractere, c'eſt de publier que les vérités & les faits les plus autentiques, ne ſont que des fables ; de dire que des gens qui ont acquis par les qualités de l'eſprit & du cœur le droit d'être crus, n'ont pas vu ce qu'ils atteſtent & dont ils ont été témoins non une fois mais cinquante. Dans un tel délire, on plaiſante ſur des ſujets qui méritent par leur importance toute l'application, on fait quelques expériences, mais avec quels préjugés, quel deſſein, quelle attention ! Enfin on en appelle au public comme ſi c'étoit lui qui dût juger, & non le tems & l'expérience.

Continuons de divulger les nouvelles découvertes, à cauſe du

bien qui en peut résulter pour l'humanité, quand elles auront pour auteurs des gens qui auront mérité la confiance du public. Notre dessein en rassemblant ainsi des observations éparses dans divers ouvrages qu'il n'est pas facile de se procurer, soit à cause du prix de ces livres, soit à cause de la distance des lieux où ils sont publiés, n'est pas de certifier leur bonté ou leur exactitude, mais de mettre les Médecins en état de répéter les expériences, afin d'enrichir l'Art de guérir d'un reméde ou d'un traitement salutaire, ou bien de le délivrer d'une erreur, ce qui est également faire un pas vers la perfection.

C'est assez de réflexions sur ces nouveaux remédes en général, je passe à ce que m'ont appris sur les remédes que ce volume renferme, les recherches que j'ai faites pour les connoître.

Sur le Colchique d'Automne.

La néceſſité de connoître parfaitement les plantes qu'on employe comme médicamens, nous a engagé à remettre ſous les yeux des lecteurs, les marques qui peuvent ſervir à reconnoître celles dont il s'agit dans les Obſervations, ſoit pour ſe les procurer dans les pays où elles ſe trouvent, ſoit pour diſtinguer ſi ce ſont véritablement elles que préſentent les perſonnes qui par état doivent les fournir aux malades ſur l'ordonnance du Médecin ; c'eſt un abus qui n'eſt que trop commun juſques dans les plus grandes villes, que les gens qui vendent les médicamens & les préparent, ſubſtituent à ceux qu'ils n'ont pas, ceux qu'ils croyent avoir les mêmes vertus ; il n'en reſulteroit quelque fois qu'un mal momentané s'ils en avertiſſoient le Médecin, mais

mais ils craindroient de perdre une occaſion de gagner, & trop ſouvent l'intérêt particulier l'emporte ſur toutes les raiſons qu'on a d'agir différemment de ce qu'il conſeille.

Pour prouver la vérité de ces ſubſtitutions, je n'alléguerai que deux faits, l'un eſt connu des gens de l'art, c'eſt celui de la Ciguë. On a, comme l'on ſçait, ſubſtitué dans plus d'un endroit, à l'eſpéce recommandée par M. Storck, des eſpéces différentes & beaucoup moins actives, ce qui eſt une des raiſons pour leſquelles des Médecins ſe louent des effets de cette plante, tandis que d'autres l'ont trouvée ſans vertus. Le ſecond fait eſt moins connu, & regarde la plante ſur laquelle nous écrivons, le Colchique d'automne.

[Les Etudians en Médecine, eſt-il dit dans la lettre d'un très-habile

Praticien que nous avons ſous les yeux, mangent le *Colchicum autumnale*, non par grains, mais des racines entieres comme des pommes ou des châtaignes, ſans en reſſentir la moindre incommodité ni la moindre opération ſur l'urine, &c.]

Tous ceux qui liront cela, après avoir vu ce que les Auteurs ont écrit ſur les funeſtes effets du Colchique, ſeront ſans doute étonnés & leur incertitude ſur ce qu'ils doivent croire augmentera encore, quand ils ſçauront que cette expérience ſe fait dans une très-grande ville, où il y a un Profeſſeur & un jardin de botanique : cependant l'expérience de M. Storck faite à deſſein, l'opinion de tous les Botaniſtes, excepté celui de Vienne, nous portent à croire que les jeunes gens mangent une plante qui n'eſt point le Colchique d'automne, mais le ſafran d'automne dont la

fleur paroît dans le même tems & qui a quelque reſſemblance avec le Colchique, pour ceux qui ne font pas beaucoup d'attention.

Colchicum. Le Colchique ou Tue-chien, Mort au chien, Tournef. inſt. pag. 415. Tab. 181. 182. Linnæi Gen. plant. N°. 415. Edit. 1754.

La corolle ou le pétale, qui eſt porté ſur l'ovaire ou envelopppe des ſemences eſt de couleur purpurine, d'une ſeule piéce diviſée en ſix parties, dont il y en a alternativement une longue & une courte. Ces ſegmens ſont oblongs, obtus, éliptiques, concaves intérieurement, droits & leurs extrémités ſe rapprochent. Ordinairement le tube ou tuyau, qui ſert de pédicule à la corolle, eſt mince, tendre, blanchâtre; il ſort de l'oignon, & a des angles marqués. Il y a dans la fleur ſix étamines dont les filamens ſont faits en for-

me d'alêne & plus courts que la corolle, & dont les sommets sont oblongs, s'ouvrent par quatre panneaux, sont attachés par le côté & sont d'un jaune pâle.

Le pistille, qui est implanté sur l'ovaire dans l'oignon, s'éléve le long du tube de la corolle, se divise vers le milieu en trois stiles très-fins de la longueur des étamines, & terminés par des stigmates recourbés & creusés en gouttiere.

L'ovaire est renfermé dans l'enveloppe commune de l'oignon; l'orsqu'il est fécondé, il devient une capsule oblongue, obtuse, renflée de trois côtés, séparée en trois loges dans lesquelles il se trouve un assez grand nombre de semences ou graines petites, de forme presque ronde. Il n'y a point de calice proprement dit.

Ces fleurs sont de la classe des liliacées, de la section des spatha-

cées, elles n'ont point de pédicule herbacé & chaque oignon donne 1. 2. 3. fleurs.

Celle des eſpéces de ce genre dont les vertus ſont prouvées par les obſervations qui ſuivent ce mémoire, eſt nommée differemment par pluſieurs Botaniſtes : voici les phraſes qui la déſignent dans les ouvrages des meilleurs Auteurs.

Colchicum fuch. p. 356. 357. Cord. Dioſc. lib. 4. chap. 84. Geſner. tab. coll. pag. 696. hort. p. 2546. 2576. Math. Epit. Camer. p. 845. Dodon. hiſt. p. 360. purg. p. 371.

Colchicum, Offic. J. B. t. 2. p. 640. Chab. 225. Dillen. Cat. Giſſ. 175. Dale. Pharm. 269.

Colchicum commune, C. B. P. 67. Raii hiſt. t. 2. 1170 Synopſ. 373. Moris. hiſt. Oxon. t. 2. p. 340. Buxbaum. Enum. p. 77. Rup. Fl. Jen. 27 Tourneſ. inſt.

348. Garidel 122. Tournef. env. de Paris t. 2. p. 33. 312. Haller. pl. Helv. p. 283 Scopoli. Fl. Carn. p. 229.

Colchicum purpureum & anglicum album, Gerardi The. Herbal. 127. Edit. Johnſon. 157. Parkins. Parad. 157. Boerrhaav. ind. pl. 117. *Colchicum officinis hermodactylus*, Trag. 758. *Colchicum ſeu ſtrangulatorium, ephemerum crocifolium*, Lobel. Ic. p. 143. hermodactylus Cæſarei l. 10. p. 410. *Colchicum maſculinum & femininum*, Tab. p. 620. 621. *Colchicum vulgare purpuraſcente flore*, Hort. Acclit. Aut. Ord. 3. tab. 6. f. 5. Morand. Botan. Pract. hiſt. tab. 63. fig. 3.

Colchicum foliis planis lanceolatis erectis, Linn. Oper Botan. Spec. plant. 485. Syſth. nat. 992. Royen. Boehmer. Sauvages *Colchicum autumnale*, Lin. nom trivial.

Cette plante vient dans les bas prés, les terreins humides, gras. Elle fleurit à la fin de l'Eté quand les herbes séchent & annoncent l'Automne. Au commencement du Printems suivant, il s'éléve de la racine trois ou quatre feuilles oblongues, larges, unies, plates, épaisses, assez semblables à celles du lys blanc pour la forme & le poli; il sort du milieu de ces feuilles deux, trois ou quatre follicules en forme de siliques triangulaires, épaisses, oblongues, partagées en trois loges, s'ouvrant à leur maturité en trois parties remplies de graines un peu arrondies, & de couleur rousse-noirâtre lorsqu'elles sont mûres. Les feuilles périssent avec les tiges.

La bulbe ou plutôt le tubercule charnu du Colchique, est blanc & rempli d'un suc laiteux quand on l'examine récemment tiré de la terre. Il est arrondi, applati d'un

côté, ſillonné quand il fleurit. Dans ce ſillon ſe trouve un petit oignon fibreux avec ſes racines, qui eſt oblong, donne naiſſance aux fleurs, & renferme l'ovaire. Il eſt dans tout autre tems revêtu de tuniques noirâtres & garni inférieurement de quelques fibres : toutes les parties de cette plante ont une odeur forte & qui cauſe des nauſées.

Celles des plantes avec leſquelles on peut confondre cette eſpéce de Colchique, quand on n'apporte pas beaucoup d'attention, ſont les Safrans d'automne, *Crocus autumnalis*, dont il y a pluſieurs eſpéces ou variétés; mais les différences ſuivantes ſerviront à les faire diſtinguer. La fleur du Safran a la ſpathe d'un ſeule piéce, les ſegmens ou parties des pétales ſont d'égale grandeur, les anthéres ſont faites en fer de fléche, & il n'y a que trois étami-

nes. L'oignon eſt plus rond que celui du Colchique, les cayeux nouveaux ſe forment au-deſſus de l'ancien & non à côté comme dans le Colchique ; les feuilles ſuivent la fleur, ſont très-étroites, ont quatre angles.

La partie du Colchique d'automne dont on démontre les vertus dans les obſervations ſuivantes, eſt la racine , oignon ou bulbe.

Nous ne commencerons pas l'hiſtoire du Colchique par ce qui ſe trouve dans les ouvrages des Anciens ſur cette plante, parce qu'on n'a point aſſez de certitude que notre Colchique ſoit celui dont ils ont parlé ſous ce nom, & ſous pluſieurs autres noms, que des Auteurs ont cru des ſynonimes de cette plante. Comme la confuſion ſur ce ſujet peut induire en erreur, en attribuant à une plante ce qui convient à une autre,

nous ne remonterons pas plus haut que le ſiécle où nous ſommes, pendant lequel on a mis le véritable Oignon de Colchique au nombre des médicamens.

La plûpart des Auteurs qui ont écrit ſur la Matiére Médicale en font mention, quelques-uns même ont beaucoup vanté ſes vertus; mais ils s'accordent tous à recommander cette plante comme reméde externe, & à condamner l'uſage interne, la regardant alors comme un poiſon. Pluſieurs même ajoutent aux ſentimens des anciens, quils rapportent pour prouver qu'il eſt dangereux de la prendre intérieurement & pour en détourner, différens accidens qui ont ſuivi de près l'uſage interne, ſoit de l'Oignon, ſoit des fleurs du Colchique : nous ne parlerons que de l'Oignon, parce que c'eſt de ſon uſage ſeul dont il s'agit dans les obſervations.

Sa ſaveur eſt douce, ſelon M. Geoffroy, mais elle excite une ſalive un peu amere. Boerrhaave a dit qu'elle eſt très-âcre quand la bulbe eſt nouvelle, & douceâtre lorſqu'elle eſt ancienne. Un Botaniſte a cru lui trouver un goût de châtaigne dans le premier moment, mais enſuite il reſſentit de l'aſtriction qu'il fit paſſer avec du lait: j'ai éprouvé ces jours-ci les mêmes ſenſations.

On lit dans Herman, augmenté par Boecler, & dans l'hiſtoire des plantes de J. Bauhin, que le Colchique cauſe de la demangeaiſon ſur la langue, comme ſi on y tenoit des orties ou de la ſcille; que ceux qui en avalent ſentent des demangeaiſons par tout le corps, un déchirement dans les entrailles & une peſanteur conſidérable autour de l'eſtomac, & qu'ils rendent du ſang par les ſelles.

Voilà ce que pluſieurs Auteurs

ont écrit & répété ; quel eſt leur garant ? c'eſt ce qu'ils nous ont laiſſé ignorer. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'aucun d'eux ne parle d'après des eſſais qu'il ait fait ou vu faire. Daniel Ludovic eſt le ſeul qui diſe avoir vu un payſan qui fut purgé & eut des douleurs de colique après avoir pris de la racine de Colchique nouvellement tirée de la terre : voici ſes termes. *Pulvis hermodactyli alias pridem autoribus ſuſpecti vel rejecti (ceu ſuperioribus annis ſimpliciorem ruſticum Colchici recentis radice ſatis vexatum & purgatum vidimus) iiſdem inconvenientiis ſubjectus deprehenditur* * voyez *diſſertat. de purgant. vegetab.*

Ce qu'on a écrit de plus avéré

* On lit dans la Matiere Médicale de M. Geoffroy, qu'un payſan *robuſte* mangea *une* racine entiere de Colchique & qu'elle l'avoit purgé *très-fortement* & *juſqu'à la mort.* Ce n'eſt pas ce que dit Ludovic dans l'ouvrage dont j'ai cité les expreſſions.

ſur les effets violens ou nuiſibles de l'Oignon de Colchique, ſe trouve dans l'auteur même qui en recommande l'uſage. M. Storck dit dans ſon introduction qu'en faiſant des expériences il a reſſenti que ſa langue devenoit péſante, roide, perdoit le ſentiment; il a eu de l'ardeur dans l'eſtomac, les inteſtins, les voies de l'urine, un chatouillement au goſier, & d'autres ſymptômes qu'il faut lire dans ſon ouvrage.

Je ne crois pas devoir parler de quelques ſymptômes fâcheux cauſés par la graine du Colchique, rapportés dans Peyer & dans le Breſlawish Samlungen. Ces obſervations ne prouvent rien contre l'uſage de l'Oignon de la même plante; & l'on ſçait que les qualités des graines ſont le plus ſouvent très-différentes de celles des autres parties.

Après avoir rapporté ce qu'il y a de plus autentique contre

l'Oignon de Colchique, je dois donner ce qui a été écrit en sa faveur avant M. Storck. On ne sera point surpris que cet article soit aussi court, quand on fera réflexion, premiérement, que l'opinion reçue des funestes effets de cette plante a été un obstacle à ce qu'on en fît usage: Secondement, que je ne cite pour témoins que des gens de l'art, & seulement des modernes, à cause de l'incertitude où nous sommes, si les anciens reconnoîssoient sous le nom de Colchique la même plante que nous.

La seule observation constatée des effets salutaires du Colchique que je trouve dans les modernes est celle qu'a publié And. Eb. Buchner, dans l'ouvrage Allemand qui a pour titre: *Miscellanea Physico-medico-mathematica, Erfordiæ* 1728. 4°. *fig. p.* 1212. le résultat de cette observation est que l'Oignon de Col-

chique doit être regardé comme un très-bon reméde contre l'Asthme humide & celui qui vient d'hydropisie de poitrine. Quoique M. Storck n'ait point fait d'expérience qui confirme cette vertu, on est porté à croire que le Colchique la posséde; car quand on remarque par la comparaison des effets journaliers de la Scille & de ceux du Colchique que leurs vertus sont analogues, on est porté à penser que la Scille étant très-bonne dans l'Asthme, le Colchique, qui lui ressemble par tant d'autres effets, doit aussi produire celui-là.

Il résulte des observations de M. Storck que le Colchique est atténuant, incisif, apéritif, diurétique à un haut dégré, qu'il favorise l'expectoration, qu'il augmente l'excrétion de l'urine, & qu'il a été très-utile dans les hydropisies.

Sur l'usage interne du Mercure Sublimé corrosif.

L'Usage du Sublimé corrosif, ou, comme on nomme ce reméde en plusieurs pays, du reméde de van-Swieten pour traiter les maladies vénériennes, devient de plus en plus commun. On a reconnu que cette maniere de les guérir, est prompte, secréte, & sûre, sans être désagréable ni coûteuse; & elle a maintenant presque autant de partisans en France, que dans l'Allemagne, l'Angleterre, &c. & autant d'approbateurs qu'il y a eu de gens témoins des traitemens faits avec le Sublimé par des personnes sages & instruites, pourvu toutes-fois que les malades ayent été dociles à leurs avis.

Les Médecins qui ont eu de

fréquentes occaſions de voir les grands effets de ce nouveau remède, ont tous les jours lieu d'admirer la promptitude avec laquelle une auſſi petite quantité de Mercure que celle qui ſe trouve dans huit ou douze grains de Sublimé corroſif, peut diſſiper les accidens les plus graves, les ſymptômes les plus invétérés. Aucun fait n'a encore mieux prouvé que rien n'eſt plus propre que le Mercure à détruire les affections vénériennes; & que de toutes les préparations de Mercure connues, celle-ci eſt la plus efficace, parce qu'à ſa faveur le mercure pénétre dans les plus petits vaiſſeaux. Une autre preuve de la bonté de ce ſpécifique eſt la petite doſe qu'il faut pour guérir les maux les plus graves & les plus invétérés, puiſqu'on n'employe du Sublimé qu'autant de grains qu'il faut de gros & quelquefois d'onces de Mercu-

re ordinaire : enfin il ſemble guérir de la maniere la plus déſirable en corrigeant & changeant les humeurs viciées.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui ſe trouve dans le Mémoire & les Obſervations ſur l'uſage du Sublimé corroſif dans les maladies vénériennes * : nous avertirons ſeulement qu'on ne peut pas trop exiger des malades qu'on veut guérir promptement & ſans retour, qu'ils vivent comme des convaleſcens ; outre cela on ne doit pas négliger de favoriſer l'action du reméde interne par des remédes externes : enfin on trouvera dans le Chapitre VI. de ce livre, & dans les Obſervations que contient l'ouvrage que nous venons de citer, ce qu'il eſt néceſſaire de faire dans les cas les moins ordinaires.

* Imprimé en 1763, chez P. F. DIDOT, *in*-12.

Sur les feuilles d'Oranger.

ON ſe ſert depuis très-long-tems en Médecine de pluſieurs parties de l'Oranger, comme médicament interne. Ses fleurs, ſon fruit, tant l'écorce que la pulpe, mur ou non mur, ſont recommandés avec raiſon par les Médecins anciens & modernes, comme très-utiles dans pluſieurs cas; mais les feuilles n'avoient pas été miſes au nombre des remédes internes avant le tems auquel ſe ſont paſſés les faits que nous allons rapporter: du moins il n'en exiſte aucune preuve.

Des perſonnes de conſidération ayant communiqué à M. Weſteroff habile Médecin à la Haye, un reméde avec la dure condition de ne le faire connoître à perſon-

ne, qu'avec le consentement de son auteur; ce Médecin en donna une petite quantité à M. de Haen, Médecin de leurs M. Imp. & R., en l'assurant qu'il en avoit éprouvé d'excellens effets.

M. de Haen trouva au mois de Février 1761, une occasion d'essayer le nouveau remède, qui réussit au-delà de ses espérances. Il apprit ensuite du célébre Oculiste Wincel, & de M. Velse, Médecin & Conseiller à la Haye, que le prétendu secret étoit la feuille d'Oranger. Sur ces témoignages M. van-Swieten en fit amasser & en envoya à tous les Hôpitaux pour faire des expériences. Mrs. de Haen & Locher sont jusqu'ici les seuls qui nous ayent fait part de celles qu'ils ont faites : on les trouvera à la suite de ce Mémoire sous le titre d'Observations.

Mrs. de Haen & Locher n'ayant point dit de quelle espéce d'Oran-

ger ils employent les feuilles; il eſt à préſumer, de leur ſilence même, qu'ils ſe ſont ſervis de celles de l'Oranger le plus commun; *Malus aurantium dulci medulla vulgare*, Ferr. & Tour. l'Orange douce; *Malus aurantia major*, Bauh. Pin. *Citrus petiolis alatis ſeu citrus aurantium*, Linnæi Oper. *Aurantia malus*, Off. Au reſte je crois qu'on pourroit faire uſage des feuilles des autres eſpéces, ou plutôt variétés, qui ſont dans nos jardins; comme *Aurantium Olyſiponenſe ſeu ſinenſe*, l'Orange de Portugal ou de la Chine; *Aurantium corniculatum*, l'Orange bigarrade; *Aurantium bergamum dictum*, la Bergamotte; car on trouve aux feuilles de toutes ces eſpéces & de pluſieurs autres, les mêmes qualités ſenſibles qu'à l'Oranger qui porte les Oranges douces. Ne peut-on pas même, ſans pouſſer l'analogie plus loin

qu'il ne convient en Médecine, trouver dans l'amertume & l'âpreté qui leur ſont communes, le principe de leur action dans les cas où l'on recommande de les mettre en uſage.

On verra dans les obſervations, que les feuilles d'Oranger ont ſoulagé pluſieurs épileptiques en rendant leurs accès moins violens, en les éloignant ou empêchant leur retour ordinaire, & qu'elles ont guéri parfaitement quelques uns de ces infortunés. Enfin on y lira que de tous les remédes anti-épileptiques connus, que M. Locher a mis en uſage, aucun n'a eu auſſi conſtamment un heureux ſuccès.

Sur le Vinaigre diſtillé.

ON n'aura pas de peine à croire les bons effets que le Vinaigre diſtillé, adminiſtré par M. Locher, a produit ſur pluſieurs maniaques, pour peu que l'on ait fait un uſage convenable du Vinaigre ſimple dans les fréquentes occaſions qui s'en préſentent. L'action ſalutaire connue des liqueurs acides, & en particulier celle du Vinaigre commun ou ſimple, diſpoſent beaucoup à reconnoître les vertus de celui qui eſt devenu plus léger, plus pénétrant, plus actif, par la diſtillation.

Sans entrer dans le détail de toutes les vertus du Vinaigre commun; & pour ne parler que de celles dont nous croyons pouvoir juger, obſervons qu'elles ſont ſem-

blables dans les deux eſpéces de Vinaigre, & les plus utiles pour les cas dans leſquels M. Locher recommande celui qui eſt diſtillé. Or toutes les fois qu'il eſt beſoin de diminuer la chaleur du ſang, de tempérer l'effervescence des autres humeurs, le cours trop impétueux des fluides, de corriger leur putridité, il n'eſt point de remédes qui réuſſiſſent mieux que les acides, pourvu qu'il n'y ait point de contre-indications; & entre les acides on employe depuis long-tems & conſtamment le Vinaigre commun. Il doit cette juſte préférence à ce qu'il ſe mêle facilement à nos humeurs, pénétre dans les plus petits vaiſſeaux, & diſſipe ou diminue aſſez promptement l'yvreſſe, le délire, & l'aſſoupiſſement produit par le vin, les liqueurs ſpiritueuſes, le caffé; modére les ſymptômes des fiévres ardentes & putrides, &c. enfin il

il faut encore compter les autres avantages qu'il a ſur les remédes du même genre, de ſe trouver preſque par-tout & d'être peu coûteux.

Lors donc qu'une maladie comme la manie où folie ſera produite dans des gens pléthoriques, jeunes, vigoureux, & d'un tempérament échauffé, par des exercices violens, l'abus du vin & des liqueurs ſpiritueuſes, le ſoleil, &c. ce reméde eſt très-approprié & ſera ſouvent efficace.

L'expérience a prononcé anciennement ſur cet article & le ſuccès de l'uſage du Vinaigre dans de pareilles maladies, a fait donner à une compoſition dont il eſt la baſe & l'agent principal, le nom de Vinaigre *antimaniaque* d'Hanneman. *Voyez* dans les Pharmacopées *Acetum antimaniacum Hannemanni.*

L'efficacité qu'Hanneman &

d'autres Praticiens ont connue au Vinaigre ſimple contre la folie, M. Locher l'a trouvée à un plus grand dégré encore dans le Vinaigre diſtillé.

Le remède que recommande M. Locher n'eſt pas à la vérité le Vinaigre ſimple, mais la différence qui ſe trouve entre celui-ci & le Vinaigre diſtillé, eſt entierement à l'avantage du dernier pour les qualités & les vertus; car par cette préparation bien faite, telle que Cartheuſer la recommande, il devient plus pénétrant, plus volatil, plus actif, il a plus de parties acides ſous le même volume, il eſt débaraſſé des fécules, de la partie colorante, du ſel, de la terre, qui ſont un obſtacle à ce qu'il s'inſinue dans les plus petits vaiſſeaux & ſe mêle à nos humeurs, auſſi intimement qu'il eſt néceſſaire.

Je ſçais que pluſieurs Chymiſtes

ont ſur la vertu du Vinaigre diſtillé des opinions contraires à ce ſentiment; mais les raiſons ſur leſquelles il eſt appuyé, & l'expérience, m'ont décidé à le préférer. Le Vinaigre diſtillé, & ſur tout la partie ſpiritueuſe la plus ſubtile qui s'éléve la premiere, ont droit d'être comptés au nombre des plus excellens remédes.

Le Vinaigre diſtillé eſt du nombre de ces préparations chymiques dont il faut bien ſe garder de faire uſage ſans être ſûr qu'elle ait été faite pour l'uſage interne. Comme il importe peu pour la plûpart des opérations chymiques, dans quels vaiſſeaux on diſtille celui qui leur eſt deſtiné, on le fait ordinairement dans des vaiſſaux de cuivre étamés. Les eſſais démontrent dans ce Vinaigre diſtillé du cuivre & de l'étain qu'il a diſſous, ce qui doit en rendre l'uſage interne nuiſible quoiqu'en

diſe Wedelius dont la ſeule autorité ne permet pas d'être dans la ſécurité. On verra dans l'ouvrage même de M. Locher ce qui lui a donné lieu de ſe ſervir de Vinaigre diſtillé, ſes effets, ſes vertus, & la maniere de l'employer. Il s'y trouve auſſi des expériences & obſervations ſur pluſieurs moyens de guérir qui ſont recommandés dans la Manie, & ſur la méthode de les employer; comme les véſicatoires, la ſaignée, les corrections, l'opium, le muſc, le camptire, *l'hypericum* ou *mille-pertuis*. Ce travail exact de M. Locher fait déſirer qu'il communique au public les obſervations qu'il fera à l'avenir

Sur l'uſage interne de la Ciguë.

ENtre pluſieurs ouvrages qui ont été publiés ſur l'uſage interne de la Ciguë, depuis l'impreſſion du mémoire & des obſervations ſur l'uſage de la Ciguë chez P. F. DIDOT en 1762, il convenoit d'en choiſir un pour montrer que les effets ſalutaires de cette plante continuent, & que ſes vertus ſe confirment journellement par de nouvelles obſervations. Ce que M. Locher a donné ſur cet article étant bien fait, & notre recueil contenant d'autres pieces intéreſſantes de ce ſage Praticien, nous lui avons donné la préférence. Pour ne pas répéter ce qui a été écrit par M. Storck, & prouvé par tant d'obſervations de pluſieurs Médecins, il ſuffit de dire ici que

M. Locher confirme par ses cures avec la Ciguë, les vertus de cette plante déja célébrées & qu'il en étend l'usage ; il a guéri comme M. Storck des ulcéres, des éruptions cutanées de différent genre, des affections écrouelleuses & autres maladies des glandes, obstructions, squirrhes, cancers, &c.

On doit encore distinguer dans les ouvrages publiés sur la Ciguë depuis 1762, la dissertation de M. Erhart imprimée à Strasbourg en 1763, elle renferme de très-belles cures faites par les Praticiens de cette ville & sçues de tous les habitans : plusieurs des observations méritent très-fort d'être plus connues.

Les personnes qui entendent la langue Allemande doivent lire le recueil d'observations de M. Leber Docteur & Professeur en Chirurgie à Vienne, elles y trouveront de nouvelles preuves de ce qu'a

annoncé M. Storck. Après tant de témoignages autentiques, s'il eſt encore permis de douter des vertus de la Ciguë, au moins il ne l'eſt pas d'en nier la poſſibilité ni de dire que ces faits ſont faux.

Un Praticien de cette ville, des plus employés, a avancé dans une brochure que l'on avoit inutilement fait prendre la Ciguë à des malades de l'Hôtel-Dieu de Paris ; je ne doute pas de ce fait ; le Médecin qui l'avance doit être crû & on ne le mettra pas au nombre de ces étrangers dont j'ai parlé au commencement de ce Mémoire : mais ce qui eſt arrivé à l'Hôtel-Dieu de Paris ne doit pas faire conclure que la Ciguë n'a point les vertus qu'on lui a attribuées : je dis plus, il ſeroit étonnant qu'elle eût réuſſi.

Ceux qui ont examiné avec attention ce qui ſe paſſe dans cet Hôpital, conviendront qu'il y a

L'usage externe de cette plante n'a pas eu le même sort, il s'est perpétué & accru. On trouveroit aujourd'hui comme autrefois peu de Médecins qui n'ordonnent les cataplasmes, les linimens, décoctions, emplâtres de Ciguë, peut-être moins comme reméde curatif, que comme palliatif; tous les Auteurs de matiere médicale parlent de la Ciguë appliquée extérieurement avec beaucoup d'éloge; enfin c'est une opinion reçue assez généralement qu'elle est résolutive, discussive, calmante, antiseptique, rafraîchissante, & qu'elle aide la nature à résoudre les légeres obstructions, les tumeurs inflammatoires peu considérables, & à fondre les squirrhes, ganglions, loupes, & à dissiper les gonflemens de rate &c. Nommer les Médecins qui attestent ces vertus sur leur expérience répétée, seroit entreprendre

une liſte très-longue & inutile. Cet accord des Médecins à regarder l'uſage externe de la Ciguë comme efficace & à le multiplier, auroit dû en faire varier l'application de toutes les façons poſſibles, ſur-tout dans les cas trop nombreux ou les manieres d'employer ce remède & les autres, ne ſuffiſent pas pour guérir; en effet comment n'a-t'on pas préſumé que cette plante qui ne produiſoit ſes bons effets que par ſes petites particules qui pénétroient dans le corps par le moyen des vaiſſeaux exhalans & abſorbans, opéreroit bien davantage, ſi l'on faiſoit en ſorte qu'il s'en introduisît une beaucoup plus grande quantité: enfin on a fait ce raiſonnement & il a donné lieu à une découverte.

Son auteur porte un nom auſſi illuſtré dans les Sciences Médicales par le nombre des ſavans Mé-

decins qui l'ont eu, que celui des Bernoulli l'eſt dans les ſciences Mathématiques ; c'eſt M. Fréderic Hoffman Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Stenfurth en Weſtphalie, ce Praticien trouvant les effets de la Ciguë trop lents dans pluſieurs malades auxquels il la donnoit, crut que cela dépendoit de ce que pendantt l'uſage interne de cette plante, il ne parvenoit pas à la partie malade autant de particules du médicament qu'il eſt néceſſaire & autant qu'on croi. Les pores de la peau lui ont paru plus propres que l'eſtomac à porter dans les dernieres ramifications des vaiſſeaux une beaucoup plus grande quantité de particules de la Ciguë & des particules dont la nature, les qualités, les vertus, ne ſont pas altérées, comme elles le ſont néceſſairement, quand elles ſubiſſent dans l'eſtomac l'action des agens

de la digeſtion & de la circulation : le ſuccès a juſtifié ſon raiſonnement aſſez pour qu'on repéte les expériences que l'on lira dans les Obſervations.

Sur la Morelle ou Dulcamara.

L'Uſage externe de la Morelle ou douce amere, *Dulcamara, Solanum ſcandens* Off., eſt auſſi commun que ſon uſage interne eſt rare ; cependant on a remarqué pluſieurs fois que cette plante priſe intérieurement, produiſoit de très-bons effets. On la connoit pour être diapnoïque, réſolutive, inciſive, diurétique, elle donne du ton aux fibres, & en même tems, agit ſur les nerfs comme calmante. Elle diſſipe des obſtructions, des gonflemens du foie & de la rate ; Lobel la

recommande dans l'hydropiſie, Boerrhaave dans les pleuréſies & Peripneumonies muqueuſes, humorales ou fauſſes, maladies pour leſquelles cette plante eſt, dit-il, plus efficace que la ſquine & la ſalſe-pareille. Juncker Blair & Wittichius ont éprouvé ſouvent ſon efficacité dans les toux, enchifrenemens, enrouemens & aſthmes, cauſés par une ſéroſité ou limphe épaiſſie ou dépoſée ſur les parties qui ſont le ſiége de ces maladies. Buchwald, Muys & Wierus l'ordonnoient avec fruit dans la goutte; Tragus & Blair dans la jauniſſe. On verra dans une obſervation extraite des Mémoires de l'Académie, que M. Raſoux a guéri avec la décoction de feuilles du *Solanum ſcandens* une fille attaquée de pluſieurs maux réunis qui rendoient ſon état très-facheux & preſque déſeſpéré.

Sur la Salicaire commune.

L'Eſpéce de Salicaire que M. de Haen a déſignée, & dont il recommande l'uſage interne, après avoir reconnu & conſtaté ſuffiſamment ſes bons effets, eſt encore une plante négligée depuis long-tems; je dis négligée, parce que nombre d'Auteurs anciens ont éprouvé & célébré ſes vertus. Galien regardoit la Salicaire comme aſtringente, & capable d'arrêter les hémorrhagies, les dyſenteries, les pertes. Zorn la donnoit avec fruit dans les lienteries, les gonorrhées; c'étoit le ſpécifique de la diarrhée épidémique d'Irlande, lorſque Threlkeld écrivoit ſur les plantes : & les obſervations qui confirment ces effets, ne ſont pas rares dans les ouvra-

ges des Médecins anciens. C'eſt auſſi principalement pour les dyſſenteries & les diarrhées que M. Miſley a renouvellé dans les armées de l'Impératrice Reine, l'uſage de la Salicaire ; c'eſt ſon efficacité dans ce genre de maladie qui a invité Mrs. Vanſwieten & de Haen à la vérifier : leurs eſſais ont eu tout le ſuccès poſſible. Mais ce que M. de Haen nous apprend de plus, que ceux qui l'ont précédé, & ce qui ſert à perfectionner l'art de guérir ſur un chef, eſt qu'il a ſçu trouver dans quelle eſpéce de dyſenterie & de diarrhée cette plante devoit être préférée à tous les autres remédes, ce que Schulze ſe plaignoit qu'on ne ſçût point encore, M. de Haen l'a découvert ; *vires vulnerarias adſtringentes habet*, dit, Schulze, *ſpecialior uſus adhuc indagandus eſt* ; or cet uſage ſpécial pour lequel il ſemble que

cette plante eſt faite, & qui formoit encore du tems de *Schulſius* un objet de recherches, n'eſt-ce pas la dyſenterie, ou plus particulierement encore les diarrhées qui ont pour cauſe un relâchement exceſſif, ou qui ſont compliquées avec cet accident? On dira peut-être que nous avons de quoi choiſir parmi les médicamens efficaces dans ces maladies: je ſçai que l'on guérit la plûpart des diarrhées, & qu'il eſt pour beaucoup d'entr'elles plus d'un reméde excellent: mais quel eſt l'homme de l'art qui n'a pas rencontré quelquefois des diarrhées opiniâtres, que les méthodes uſitées & les ſpécifiques même n'ont pu guérir. La nature ne nous préſente que trop ſouvent des complication de maux difficiles à découvrir ou même impoſſibles, qui rendent les remédes ou moyens de guérir ordinaires ſans ſuccès. En

effet le nombre des combinaisons que forment les différens maux qui peuvent attaquer le corps humain étant presque infini, est-il surprenant qu'il se trouve dans le même sujet, deux ou une plus grande quantité d'affections morbifiques dont les remédes convenables à chacune en particulier en aigrissent une autre ? ne peut-il pas se faire encore que ces complications mettent les remédes hors d'état d'agir, ou détruisent le bien qu'ils ont produit : enfin il est à la guérison une multitude d'obstacles semblables que l'on imaginera facilement, si l'on y veut faire attention. C'est dans de telles circonstances que les remédes connus pour les plus actifs & ordinairement suivis d'heureux succès ne guérissent point : quelquefois le quinquina n'a pu guérir une fiévre intermittente ; le mercure ne dissipe pas toujours

les ſymptômes vénériens, & en pareils cas des médicamens peu actifs pour l'ordinaire & par cette raiſon négligés, comme la camomille, le gayac, ont fait ce qu'on n'auroit oſé attendre d'eux: quelle qu'en ſoit la raiſon, ne fut-il même pas poſſible de la trouver; peu importe au praticien, dont la deviſe eſt, *experientia rerum magiſtra*; ce ſont des faits dont il profite pour changer de conduite, quand ce qu'il a fait dabord ne réuſſit pas; pour ne négliger aucun médicament dans les opiniâtres; enfin pour en chercher de plus efficaces que ceux qu'on connoit, comme ont fait Mrs. de Haen, Storck, Locher, &c.

Nous aurons la ſatisfaction de voir ces ſages Médecins réſoudre par partie un des problêmes les plus difficiles de notre art; dans quelle eſpéce de maladie tel traitement ou tel médicament eſt préférable à tout autre.

De la Machine qui dans des cas déſeſpérés de la paſſion iliaque peut ſauver des malades.

ON donne le nom de paſſion iliaque, colique de miſerere, *ileum*, *paſſio ilica*, *dolor iliacus*, *chordapſus*, à une maladie aiguë qui eſt une colique ou douleur vive des inteſtins accompagnée d'inflammation, d'éretiſme & de ſpaſmes ; elle ſe rencontre quelquefois à un tel dégré que les ſecours de l'Art ne peuvent l'empêcher de devenir mortelle en très-peu de tems. Si dans un pareil cas, où l'on a fait uſage ſans ſuccès des meilleurs moyens de guériſon connus, on en propoſoit un qui a réuſſi pluſieurs fois, ne devroit-on pas l'employer quelque extraordinaire qu'il fût, & n'eſt-ce pas dans ces circonſtances qu'il

faut ſuivre le conſeil de Celſe, *melius eſt anceps experiri remedium quam nullum?* C'eſt dans une telle extrémité qu'un Médecin célébre d'Italie, M. Jean de Videmar, a adapté avec ſuccès aux inteſtins une eſpéce de pompe dont l'effet eſt de porter dans le canal inteſtinal, & de chaſſer avec une force graduée, des décoctions, qui amoliſſent, relâchent, étendent l'inteſtin; enfin qui ſurmontent l'obſtacle à la libre communication de ce canal. Cette Machine a guéri, comme on le verra par les obſervations, des malades qui vomiſſoient les excrémens, ſymptôme regardé par les plus habiles obſervateurs comme mortel, *nullum ſervatum vidit galenus ex iis qui ſtercoraceum vomitum paſſi ſunt.*

Uſage de la même Machine pour expulſer le ver ſolitaire.

ON ſçait qu'il eſt quelquefois impoſſible de parvenir avec tous les ſecours les plus puiſſans de notre art à délivrer des infortunés qui ont le ver ſolitaire. * Il eſt vrai que l'on réuſſit preſque toujours à faire ſortir une partie de ce ver, mais il eſt très-rare qu'il n'en reſte aſſez pour le renouveller & avec lui les tourmens de ſon hôte ; c'eſt du moins ce que l'on croit, avec quelque fondement, qui arrive à ceux que l'on ne peut délivrer du ver ſolitaire. Dans une

* Je me ſers du nom de ver ſolitaire pour me conformer à l'uſage; quoique je ſache qu'il eſt démontré qu'on a trouvé aſſez ſouvent dans les hommes & les animaux pluſieurs vers ſolitaires enſemble ou d'autres eſpéces de vers avec celle-là.

telle extrémité, c'eſt-à-dire, après avoir mis en uſage, ſans ſuccès. tous les remédes ordinaires, y a-t'il à balancer entre porter toute ſa vie un ver qui la rend auſſi douloureuſe, qui peut la terminer à chaque inſtant; & employer le ſeul moyen certain de s'en délivrer, quelque extraordinaire qu'il paroiſſe & quoique ce ſoit une opération, moyen de guérir que les malades ont tant de peine à adopter? Je ne conſeille cependant pas encore d'en faire uſage avant que les expériences ayent été répétées un grand nombre de fois & avec ſuccès, ſur les animaux & ſur les hommes par les Maîtres de l'art.

FIN.

PREFACE.

PRÉFACE.

J'AI averti dans mes précédens ouvrages * que je ferois encore des expériences ſur différentes plantes vénéneuſes, & que je les publierois avec fidélité & exactitude, quel que fût leur ſuccès, bon ou mauvais.

J'étois alors occupé à chercher les vertus de la Racine ou Oignon du Colchique commun. J'ai trouvé cette plante très-âcre & capable de faire beaucoup de mal : auſſi

* Sur l'uſage interne de la Ciguë, de l'Aconit, de la Juſquiame, &c. Chez DIDOT, *in*-12 1762, 1763.

n'ai-je point été ſurpris, en liſant les livres de Matiere Médicale, que leurs Auteurs ayent mis le Colchique au nombre des poiſons très-violens.

Cependant j'ai découvert qu'il y a des moyens de corriger ſon âcreté, & de l'adoucir au point que ce poiſon extrêmement nuiſible devient un remède très-ſalutaire.

En prenant le Colchique à petite doſes il produit des effets étonnans comme diurétique, ou en favoriſant la ſortie des urines ; c'eſt ce que démontreront évidemment les expériences rapportées dans ce livre. La plûpart ont été

faites dans notre Hôpital en présence de plusieurs Médecins qui y viennent pour se perfectionner dans les sciences de la Médecine, & pour en apprendre la vraie pratique confirmée par l'expérience journaliere.

Il n'est aucun des Hôpitaux de cette ville où il se trouve autant de malades de différent genre, de tout âge & de tout sexe : d'ailleurs l'Hôpital est gouverné par un très-savant Médecin, M. Collin, dont la pratique est simple & excellente : heureux les malades dont un homme aussi expérimenté prend soin.

Lorſque je dis dans l'hiſtoire des maladies, qu'on a donné aux malades une cuillerée d'oximel Colchique, j'entends toujours que la doſe a été d'un gros. *

* Le gros à Vienne eſt un peu moins fort que celui de ce pays-ci, mais cette différence ne mérite point attention.

DE L'USAGE



DE

L'USAGE INTERNE

DE LA RACINE

DU

COLCHIQUE COMMUN.

Premiere Expérience.

J'AI appliqué ſur le bout de ma langue, pendant l'eſpace de deux minutes, de la racine de Colchique, qui étoit remplie de ſuc, & qui avoit été légérement broyée, ce qui me fit éprouver à la langue une ſenſation de peſanteur, enſuite cette partie devint roide, enfin, elle

perdit le ſentiment ; elle demeura pendant ſix heures dans une inſenſibilité preſque totale.

Je n'employai aucun reméde pour diſſiper ces accidens, & la ſalive qui couloit fut la ſeule fomentation ; cependant le mouvement & le ſentiment revinrent à la langue par ce moyen naturel.

Seconde Expérience.

J'ai laiſſé infuſer pendant une heure trois grains de cette racine ſucculente de Colchique dans quatre onces d'un vin d'Autriche, dont je buvois journellement ; je l'ai paſſé, & j'ai avalé lentement cette colature.

Ce vin me ſembloit, en le buvant, un peu plus âcre qu'à l'ordinaire, & légérement aſtringent : je ſentois au larynx, ou à la trachée-artere, un chatouillement qui me cauſa une toux courte & peu conſidérable.

Du côté de l'eſtomac, je ne remarquai aucun dérangement, rien d'extraordinaire.

Mais quelques minutes après je reſſentis de l'ardeur dans les voies urinaires, & bien-tôt il ſortit en abondance une urine pâle : or, le vin d'Autriche ſeul n'avoit jamais produit cet effet chez moi.

Du reſte, il n'y eut pas le plus petit changement dans les autres fonctions du corps ; je conſervai un bon appetit, j'allai à la ſelle comme à l'ordinaire, la nuit ſe paſſa tranquillement & mon corps ne perdit rien de ſes forces.

Je ſoupçonnai dès-lors, & c'étoit à la vérité voir de loin, que la racine de Colchique pouvoit bien avoir la vertu diurétique.

Troiſieme Expérience.

Ayant fait macérer, pendant

plusieurs heures dans du vinaigre fort, un gros morceau d'une racine succulente de Colchique : je l'ai mâché, j'en ai frotté ma langue & mon palais ; je n'ai remarqué d'autre effet de cette expérience que des sensations légéres de chaleur & d'astriction.

Quatrieme Expérience.

Deux heures après mon dîner, j'ai avalé presqu'un grain entier de cette racine succulente de Colchique, enveloppée dans de la mie de pain blanc.

J'ai été un quart d'heure sans rien sentir d'extraordinaire.

Mais ensuite j'ai éprouvé dans l'estomac une ardeur, dont le siége a toujours été le même ; puis il me monta à la tête des feux irréguliers, & j'eus souvent des frissons qui s'étendoient le long de l'épine.

L'ardeur ſe fit ſentir pendant une heure entiere dans le même endroit, enſuite elle me parut s'étendre tout le long du ſternum; alors même je ſentois dans le ventre de légéres ardeurs, qui changeoient continuellement de place; ces ardeurs devinrent peu à peu plus conſidérables, & ſe changerent en douleurs de colique vagues.

Au bout de deux heures, j'éprouvai dans les lombes & les voies urinaires une grande démangeaiſon & une envie d'uriner continuelle.

Il ſortit en petite quantité & avec peine de l'urine très-rouge.

J'eus bien-tôt après des épreintes accompagnées des plus vives douleurs; d'abord les ſelles étoient peu conſidérables, mais je rendis enſuite une matiere glutineuſe, tranſparente, tremblante, *tremulam*, & aſſez abondante:

de ce moment les douleurs du ventre diminuerent un peu.

Mais il resta de l'ardeur dans les voies urinaires, & l'urine ne coula plus abondamment.

Je remarquai alors que j'avois une tension considérable vers le creux de l'estomac; j'eus un violent mal de tête, & j'éprouvai tout ce qui annonce des hoquets commençans.

Mon pouls étoit fort agité; je n'avois point du tout d'appétit; mais une grande soif.

Tous ces symptômes me donnoient presque de l'inquiétude sur mon sort; je craignois fort que les suites de cette expérience ne me fussent funestes, & je me reprochois intérieurement d'avoir exposé ma vie trop témérairement.

Cependant j'eus lieu de me rassurer, lorsque je pensai que je n'avois avalé qu'une très-petite quantité de racine, & qu'il étoit

preſque impoſſible qu'elle me cauſât la mort : il s'agiſſoit donç de trouver un reméde qui diminuât & qui diſſipât ces accidens.

Je me rappellai la troiſieme expérience, par laquelle j'avois vu que la racine de Colchique, macérée dans le vinaigre, perdoit beaucoup de ſon âcreté.

Je penſai donc que l'acide avoit détruit une partie de l'âcreté de la racine, ou qu'elle l'avoit du moins tellement diminuée, qu'elle n'agiſſoit pas fort vivement ſur le corps humain.

En conſéquence, je cherchai du ſecours dans les acides, & je préparai la potion ſuivante :

Prenez eau de fontaine quatre livres, ou deux pintes.

Jus de limon, récemment exprimé, quatre onces.

Syrop-diacode deux onces.

Eſprit de nitre dulcifié un gros. Mêlez le tout.

Je pris trois onces de cette composition chaque quart-d'heure, & tous les deux heures une tasse de crême d'orge.

Je fis quelques selles, & ensuite, en peu d'heures, je ressentis un grand soulagement ; ma douleur de tête diminuoit beaucoup, l'ardeur de l'estomac se dissipa presque en entier, les douleurs de colique devenoient beaucoup plus supportables, & la soif ne fut plus si grande.

Mais j'éprouvois encore une irritation continuelle dans les voies urinaires, & il sortoit presque continuellement, & avec beaucoup de peine, une urine enflammée ou fort rouge.

Ce qui fit que je passai toute la nuit dans l'agitation.

Le lendemain matin j'étois foible, mais je n'avois plus du tout d'ardeur dans l'estomac, & les douleurs de colique cesserent entiérement.

L'urine ſortoit encore avec beaucoup de peine, & j'avois de fréquentes épreintes qui n'étoient point ſuivies de déjections.

Ma tête étoit peſante, mais ſans douleur, & je reſſentois une légére douleur au ſternum.

Dans ce moment mon mal le plus incommode étoit la difficulté d'uriner ; & comme elle étoit cauſée par une humeur acre, irritante, qui n'avoit point encore cédé entiérement au reméde acide altérant, que j'avois pris, je penſai qu'il falloit mettre en uſage les médicamens adouciſſans ; c'eſt pourquoi je bus une forte décoction d'althea ou de guimauve ; auſſi dès le même jour l'urine coula librement ; elle fut dans le commencement rouſſe, enſuite brune, puis verdâtre, & elle répandoit alors une odeur forte, enfin elle devint pâle & aqueuſe.

J'étois abſolument ſans appétit.

Je passai la nuit assez tranquillement, ayant pris une once de syrop diacode.

Le troisieme jour je ne remarquai rien d'extraordinaire chez moi, que de la foiblesse & des douleurs lancinantes, vagues & de peu de durée, dans les articulations.

Je dînai avec assez d'appétit, & je n'en fus pas incommodé.

La nuit fut tranquille, quoique je n'eus point pris de calmant.

Le quatrieme jour je me trouvai bien, & mes forces paroissoient déja rétablies.

Cinquieme Expérience.

Je coupai en seize parties deux gros de racine succulente de Colchique, & après les avoir bien mêlées avec deux onces de chair de mouton rotie, je les présentai

dans un assiette de terre, à un chien de médiocre grosseur, qui avoit grand faim.

Cet animal, qui désiroit beaucoup de quoi manger, avala en un moment tout ce que je lui avois préparé.

Je fis rester le chien dans ma chambre, & je me tins fort attentif à observer ce qui se passeroit, le voici :

Il fut pendant une heure entiere, gai, vif, agile ; ensuite il se coucha, comme font ces animaux, & aussi-tôt il s'endormit.

Après avoir dormi tranquillement pendant une demie-heure, il s'éveilla, étendit ses membres, & il vomit, en bâillant, sans faire aucun effort, toute la chair qu'il avoit prise & les seize morceaux de racine un peu macérés.

Je lui présentai alors la même assiette, dans laquelle il avoit

mangé précédemment la racine de Colchique & la chair, il accourut avec gayeté & il chercha partout de nouvelle nourriture, en flairant toute l'assiette avec avidité.

Il fut pendant une heure, éveillé, alerte, attentif à tout ce qui se passoit & dès qu'il voyoit de la chair, du pain, ou toute autre chose qui pouvoit servir d'aliment, il le demandoit par des cris plaintifs.

Enfin, il se coucha une seconde fois sur la terre, & comme à l'ordinaire, il s'y endormit aussi; mais je remarquai, peu de minutes après, que les pieds de derriere trembloient vivement; tout le ventre entra en convulsion, & la peau de l'endroit que l'on nomme le creux de l'estomac étoit tirée avec beaucoup de force en dedans de l'abdomen.

Ces ſymptômes avoient duré une demie-heure, lorſque le chien, s'étant éveillé tout-à-coup, il ſe leva; il paroiſſoit dans un état d'angoiſſes, & avoit de très-violentes convulſions à la poitrine: dans ce moment, il vomit une grande quantité d'une matiere glutineuſe & blanchâtre. Cet animal friſſonnoit toutes les fois qu'on lui offroit des alimens, quels qu'ils fuſſent: il étoit triſte & languiſſant.

Au milieu de ces tremblemens de membres continuels, & des douloureuſes convulſions de la poitrine, le chien ſe mit encore en ſituation pour dormir, mais au bout de quelques minutes, il commença à heurler, & il voulut ſortir de la chambre, ſuivant ſa coutume, pour ſe décharger le ventre; comme je ne lui en laiſſai pas la liberté, il piſſa beaucoup dans la cham-

bre, & y rendit en grande abondance des excrémens puants, liquides & bruns.

A compter de ce moment, l'animal n'a plus eu de repos, il avoit des convulsions très-violentes à la poitrine & au ventre, ses extrémités étoient dans un tremblement continuel, & dans l'espace de treize heures, il vomit cinquante-six fois, & rendit quarante-six fois de l'urine & des excrémens.

Il étoit alors entiérement sans forces, une sueur gluante & fœtide sortoit en abondance de tout son corps; les déjections & les vomissemens s'arrêterent, les yeux étoient tristes, enfoncés, larmoyans; enfin ce chien mourut au milieu des tremblemens de membres continuels & de douloureuses convulsions.

Ce qu'il vomissoit dans le commencement étoit blanchâtre,

gluant, visqueux, il devint peu-à-peu plus clair, semblable à de la salive, à la fin il étoit comme de la lavure de chair.

Ses déjections étoient au commencement de la nature ordinaire des excrémens, ensuite elles devinrent semblables à ce qui étoit rejetté par le vomissement; enfin elles parurent mêlées de beaucoup de sang, de petits morceaux de chair & de fragmens de membranes.

Vers la fin de la vie de cet animal, il lui sortoit par l'anus des portions membraneuses, larges d'un pouce & longues de deux, qui tenoient encore aux intestins.

Toutes les fois que le chien sentoit le besoin de rendre ses excrémens, il se levoit & vouloit sortir de la chambre; & dans le temps même où il étoit extrêmement affoibli, il faisoit encore des efforts pour se lever, & il

tournoit ſa tête & ſes yeux du côté de la porte.

Je conclus, de ces derniers phénomenes, que l'action de ce violent médicament n'avoit rien détruit des organes *du ſenſorum commune*, puiſque la ſenſation & la mémoire étoient demeurées entieres juſqu'à la fin de la vie de l'animal.

La mauvaiſe odeur des excrémens s'eſt ſentie pendant plus de huit jours dans la chambre, quoique l'air en eût été purifié continuellement par un courant d'air & par des fumigations.

J'ai trouvé, à l'ouverture de l'abdomen, l'eſtomac très-petit, plein d'une eau rougeâtre, gangréné dans pluſieurs endroits & enflammé dans d'autres.

Tous les inteſtins, tant les gros inteſtins que les grêles s'étoient contractés, avoient pris la forme d'une corde, & avoient ſi peu de

diamétre que ce n'étoit qu'avec peine qu'on pouvoit introduire un ſtilet fin dans leur cavité.

Les membranes des inteſtins étoient ſi fermes, dures & preſque calleuſes, qu'on avoit de la peine à les couper avec des ciſeaux, & j'en trouvai différentes parties enflammées ou gangrénées.

Tous les autres viſceres paroiſſoient ſains ; le ſang qui étoit renfermé dans les veines étoit noir, épais, gluant.

Les expériences qui avoient été faites juſqu'à ce moment démontroient clairement que le Colchique eſt, par ſa nature, un poiſon très-âcre & deſtructif, & qu'on ne peut pas le faire prendre intérieurement aux hommes ſans courir de grands riſques.

Cependant comme les acides paroiſſoient corriger cette âcreté, on a formé cette queſtion :

La racine de Colchique, corrigée par les acides, ne pourroit-elle pas devenir utile & incapable de nuire?

Cette réflexion me détermina à préparer le vinaigre médicinal qui suit:

Prenez racine de Colchique récente & succulente, coupée par rouelles minces, une once; vinaigre commun, fait avec le vin, une livre: laissez infuser le mêlange dans un vaisseau de verre, sur un feu doux, pendant quarante-huit heures, & remuez-le souvent, ensuite passez, exprimez légérement, & conservez pour l'usage.

Pendant que l'on coupe par rouelles la racine récente de Colchique, elle exhale des particules âcres qui frappent & irritent les narines, la gorge & les poulmons.

Les extrémités des doigts qui

touchent la racine tandis qu'on la coupe, s'engourdiſſent peu à peu, & perdent, pour quelque temps, leur ſenſibilité naturelle.

Après que l'on a paſſé l'infuſion, les rouelles de racines de Colchique ſont douces au goût & preſque inſipides.

Le vinaigre médicinal, que l'on prépare avec le Colchique, conſerve une odeur & une ſaveur acide, mais il eſt en même-tems âcre, il pique la langue; ſi on l'avale, il irrite le goſier, le reſſerre & excite une toux ſéche.

Pour que ce vinaigre devint plus doux, je l'ai réduit en oxymel par le moyen d'une quantité convenable de bon miel, & voici comme je le préparois:

Prenez vinaigre de Colchique bien préparé une livre; miel pur deux livres: mêlez & faites cuire ce mêlange à un feu doux, & en remuant ſouvent avec une

cuillere de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance du miel.

Ce miel est un peu brun, il a une acidité agréable & une légere astriction, il picote un peu la langue & il la nettoye parfaitement.

J'ai fort souvent goûté & avalé une petite quantité de cet oxymel, & je n'en ai ressenti aucun effet.

Enfin, j'ai augmenté la dose, & j'ai pris le matin à jeun une cuillerée à caffé de cet oxymel Colchique dans une tasse d'infusion ordinaire de thé.

Je n'ai rien éprouvé d'extraordinaire en avalant cette dose, & je n'ai pas senti le moindre mal dans l'estomac & les intestins.

Mais au bout de deux heures j'ai ressenti tout-à-coup une envie d'uriner très-pressante, & j'ai rendu alors en grande abondance

de l'urine couleur de citron & qui avoit à peine quelque odeur.

La même chose m'est arrivée trois fois dans l'espace de trois ou quatre heures.

J'eus bon appétit à l'heure du dîner, & l'envie d'uriner se dissipa entiérement après midi.

La nuit fut tranquille.

Le lendemain j'ai pris la même quantité de l'oximel Colchique.

J'ai observé que j'urinois beaucoup plus qu'à mon ordinaire, du reste je n'ai eu aucune incommodité.

Le troisieme jour j'ai remarqué la même chose.

Le quatrieme jour je n'ai point pris du tout d'oximel, mais j'ai bu la même quantité d'infusion de thé que les jours précédens. Mes urines ont été beaucoup moins abondantes, & je n'ai pas senti autant d'envie d'uriner.

Le cinquieme jour j'ai pris de

nouveau, dans une tasse d'infusion de thé, une petite cuillerée d'oximel Colchique, & il m'est arrivé la même chose que j'avois observé le premier, le second & le troisieme jour.

J'ai encore éprouvé les mêmes effets le sixieme & le septieme jour.

Le huitieme jour je n'ai rien pris, aussi j'ai uriné comme à l'ordinaire dans l'état de santé & dans la quantité accoutumée, & je me suis très-bien porté.

J'ai conclu de toutes ces expériences :

Premiérement, que cet oximel, pris en petite dose, ne produit aucun mal & ne dérange aucune fonction.

Secondement, que cet oximel a la vertu diurétique ou de pousser les urines.

Troisiémement, qu'on peut en faire l'essai dans toutes les ma-

ladies dans lesquelles les sérosités sont trop abondantes ou en stagnation dans quelque endroit, & lorsque la matiere, qui cause la maladie, doit être chassée par les urines.

Quatriémement, que ce remède peut, en conséquence de cette vertu diurétique, être très-utile aux hydropiques.

Voyez les descriptions suivantes des maladies.

Observation premiere.

Un homme, âgé de 27 ans, étoit attaqué depuis plusieurs mois d'une fiévre tierce; il avoit pris un nombre presque infini de remédes que lui avoient ordonnés des Médecins & des Chirurgiens : cette fiévre avoit cessé quelques fois pendant plusieurs jours, mais elle avoit toujours recommencé avec une plus grande force,

Enfin ce malade voyant que c'étoit inutilement qu'on le fatiguoit par une si grande quantité de remédes, prit une poudre, dont il ne connoissoit pas la nature, qui lui fut offerte par une femme.

La fiévre cessa entiérement, mais le malade devint languissant; il n'avoit point d'appétit, son visage étoit pâle, terreux, il avoit les hypocondres tendus, il urinoit peu & avec beaucoup d'ardeur, il alloit fréquemment à la selle & rendoit une matiere muqueuse qui lui causoit des épreintes continuelles.

La quatrieme semaine le ventre s'enfla, & peu à peu les pieds & les bras parurent attaqués d'un œdeme très-mou.

Le malade étoit dans cet état fâcheux quand il me demanda conseil.

Le premier jour je lui fis pren-

drè

dre un gros de rhubarbe choisie, qui le fit aller huit fois à la selle; la tension des hypochondres diminua un peu, & dès le lendemain l'estomac supporta mieux les alimens.

Ensuite je lui ordonnai la conserve suivante:

Prenez poudre de racine d'énula campana ou aunée, un demi-gros; terre foliée de tartre un gros & demi; conserve de cresson d'eau deux onces & demie; oximel scillitique, une once; esprit de nitre dulcifié, soixante gouttes: mêlez.

Le malade devoit prendre tous les trois heures une cuillerée à caffé de ce mêlange.

Dans l'espace de trois jours la tension des hypochondres se dissipa entiérement; l'appétit devenoit meilleur, & les nuits, qui précédemment avoient été inquiétes & troublées, étoient déja beaucoup plus tranquilles.

Pendant l'uſage de ce remède le ventre devenoit pareſſeux, dur, les urines étoient toujours en petite quantité & couloient avec peine; c'eſt pourquoi j'ordonnai encore pour le ſixieme jour un gros de rhubarbe.

Le malade ſe trouva beaucoup ſoulagé par ce purgatif; il commença à avoir bon appétit, & ſes forces augmenterent tous les jours.

Enſuite je lui fis continuer encore pendant huit jours l'uſage de la conſerve ci-deſſus; la couleur de ſon viſage étoit plus naturelle, il avoit le ventre plus mollet & bon appétit; cependant les urines ne devinrent pas plus abondantes, ni les ſelles plus fréquentes, & les membres furent auſſi œdémateux qu'au commencement.

Cette opiniâtreté du mal me fit penſer à eſſayer l'oxymel Col-

chique, mais avant que de le donner je fis prendre encore au malade un gros de rhubarbe en poudre, qui le fit aller six fois à la selle, ce qui le soulagea beaucoup.

J'ordonnai ensuite que le malade prendroit matin & soir un gros d'oxymel Colchique dans une tasse d'infusion de fleurs de sureau.

Le premier jour le malade eut de fréquentes & inutiles épreintes, l'urine fut en petite quantité & rousse, elle lui causa une chaleur considérable dans l'uréthre.

Le second jour il sortit une grande quantité d'urine rousse, & l'ardeur cessa; le malade alla deux fois à la selle ce même jour & rendit des matieres fétides, bilieuses, mêlées de beaucoup de glaires.

Le troisiéme jour je lui fis prendre par trois fois un gros

d'oxymel Colchique dans une infusion de fleurs de sureau, & ce jour-là le malade rendit plus de trois mesures d'urines de différentes couleurs; il eut fort souvent des épreintes, mais elles ne furent point suivies de déjections.

Le quatriéme jour on continua la même dose, & les urines furent encore abondantes; le malade avoit bon appétit & plus de forces, & il paroissoit mouvoir ses membres beaucoup plus facilement.

Le cinquiéme jour je lui fis prendre quatre fois un gros d'oxymel Colchique, dans la même infusion que les jours précédens.

Il alla ce jour-là deux fois à la selle, & rendit des matieres bilieuses, les urines étoient abondantes, brûlantes, pâles & presque sans odeur; ce qui diminua beaucoup l'enflure des bras & des cuisses; le malade se trouva assez

bien, il ne ſurvint point de ſoif & l'appétit fut bon.

Dans l'eſpace de neuf jours la tumeur des cuiſſes & des bras diſparut, le ventre revint à ſon volume naturel; mais comme les trois derniers jours il ne ſe faiſoit pas d'évacuations du ventre, j'ordonnai encore un gros de poudre de rhubarbe.

J'eus ſoin enſuite qu'on lui frottât deux fois par jour tout le corps avec des étoffes de laine, que l'on avoit expoſées à la fumée de ſuccin, & par le moyen de ce traitement le malade entra en parfaite convaleſcence.

Il avoit toutes ſes forces & bon appétit, ſon ſommeil étoit tranquille, & pendant tout ce temps on ne remarqua aucuns ſignes de fiévre intermittente.

Obſervation ſeconde.

Une vieille femme qui étoit de-

puis plusieurs mois dans notre Hôpital, avoit une toux très-violente & crachoit des matieres purulentes, vertes, fétides; sa respiration étoit très-gênée, souvent elle s'éveilloit tout-à-coup avec la crainte d'être suffoquée, elle ne pouvoit se coucher sur le dos ni s'appuyer sur aucun côté, elle étoit obligée de se tenir presque toujours assise sur son lit.

On mit en usage les meilleurs remédes pour son état, mais ils ne lui procurerent aucun soulagement; on observoit le soir une fiévre violente: peu à peu tout le corps devint enflé.

Le visage étoit aussi tellement bouffi que la malade avoit peine à ouvrir les yeux; ses forces diminuerent de plus en plus, & les urines ne sortirent qu'avec difficulté.

Nous faisions nos efforts pour conserver cette malade, qui dé-

ja touchoit preſque aux portes de la mort, par le moyen de médicamens cordiaux, échauffans ; mais les choſes alloient à chaque moment plus mal, il ne nous reſtoit abſolument aucune eſpérance de guériſon, les remédes que nous avions employés ne produiſant pas le moindre effet.

Je voulus voir ce que feroit l'oxymel Colchique dans un cas auſſi déſeſpéré, en conſéquence je priai M. Collin, mon ami, & Médecin de l'Hôpital, ainſi que moi, de faire prendre le matin & le ſoir à cette femme une petite cuillerée de l'oxymel Colchique dans quelque infuſion pectorale.

Nous remarquâmes que non-ſeulement ce reméde n'avoit fait aucun mal à la malade, mais que dès les premiers jours les crachats ſortoient en plus grande abondance.

C'est pourquoi le troisiéme jour nous lui donnâmes trois fois une cuillerée à caffé d'oxymel Colchique, & le quatriéme jour quatre fois.

Nous avons remarqué qu'alors les urines étoient plus abondantes, que les crachats sortoient avec plus de facilité, & que la tumeur qui avoit été ci-devant dure & accompagnée de tension, devenoit molle.

La malade ayant continué à prendre cette dose de Colchique pendant huit jours, l'enflure du visage & du côté gauche se dissipa entiérement, le volume du ventre diminua aussi, mais la tumeur du côté droit ne perdit rien de sa grosseur, quoiqu'elle fût devenue plus molle.

Cette femme commença à avoir meilleur appétit; elle put se coucher sur le côté droit; elle parloit beaucoup plus facilement,

& elle ne s'éveilloit pas autant de fois pendant la nuit ; les urines étoient abondantes & sortoient sans aucune douleur, elles étoient brunes, fétides, déposoient un sédiment noirâtre, épais, de différentes qualités, *flocculentum.*

Mais la fiévre du soir continua d'être aussi violente, quoique la malade prit des émulsions nîtrées, & d'autres remédes rafraîchissans & délayans ; les forces n'augmenterent pas.

Cependant nous étions satisfaits de voir que ce reméde avoit dissipé quelques symptômes ; ce que ni l'oxymel scillitique, ni le vin scillitique, ni d'autres remédes actifs n'avoient pu faire.

C'est pourquoi nous fûmes d'avis, de continuer l'usage du reméde à la même dose ; & son effet fut que l'enflure de presque tout le corps se dissipa peu-à-peu.

Quoique les crachats fussent abondans, néanmoins la violence de la toux ne diminua pas, & la malade mourut la cinquiéme semaine de ce traitement.

Nous n'avons jamais compté pouvoir guérir cette femme; mais cette tentative nous a fait voir que dans pareil cas l'oxymel Colchique ne fait point de mal, qu'il fait couler les urines & favorise l'expectoration, & que par là, il soulage les malades réduits à l'état le plus fâcheux.

Observation troisiéme.

Il y avoit encore dans le même-tems à l'Hôpital, une vieille femme attaquée d'une maladie pareille à celle qui fait le sujet de la précédente observation; mais elle étoit si foible, & avoit tant de peine à respirer, qu'on s'attendoit presque à tout mo-

ment à la voir mourir ſubitement.

Tous les remédes uſités en pareil cas ayant été employés ſans qu'elle en eût été ſoulagée, nous penſâmes que nous devions auſſi eſſayer de l'oxymel Colchique.

On lui en donna donc un gros le matin & un gros le ſoir, dans une taſſe d'une infuſion pectorale.

Dès la premiere fois la malade urina en plus grande quantité, & elle cracha beaucoup de matieres purulantes & facilement.

Le ſecond jour elle s'apperçut déja d'un grand ſoulagement.

Le troiſiéme jour nous lui donnâmes quatre fois un gros d'oxymel Colchique.

L'enflure diminua par tout le corps; le pouls étoit meilleur, la reſpiration beaucoup plus aiſée, & les crachats très-abondans.

L'ardeur dans l'estomac, dont la malade se plaignoit toujours avant de faire usage de cet oxymel, se dissipa entiérement quand elle l'eut commencé, & même son appetit augmenta.

Mais ses forces n'augmenterent pas, & elle mourut le quinziéme jour de ce traitement.

L'usage de l'oxymel Colchique a rendu cette maladie beaucoup plus supportable, & a prolongé les jours de la malade.

Les Médecins ne peuvent désirer que cela, lorsque la maladie est au-dessus du pouvoir des remédes & de l'art de guérir.

On a fait l'ouverture de ces deux cadavres, & nous avons trouvé une grande quantité de sérosité épanchée dans les deux cavités de la poitrine; les poulmons étoient entiérement ulcérés, atrophiés & réduits en petites parties,

Obſervation quatriéme.

Une femme de ſoixante-deux ans, qui depuis quatre mois étoit attaquée d'hydropiſies aſcite & anaſarque, fut apportée le 24 Octobre 1762. à notre Hôpital pour y finir ſes jours.

Elle ne reſpiroit qu'avec beaucoup de peine, ſon pouls étoit inégal intermittent; elle avoit une toux fatiguante preſque continuelle, & on entendoit continuellement dans ſes poulmons le bruit d'une matiere abondante qui étoit en agitation; elle ne pouvoit pas abſolument ſe coucher, & elle étoit toujours aſſiſe dans ſon lit.

On lui fit prendre, ſans qu'elle s'en trouva ſoulagée, les remédes les plus propres à faire expectorer, les diurétiques les plus actifs, & des purgatifs doux.

Enfin on essaya pendant plusieurs jours du vin scillitique, auquel on ajouta encore de l'oxymel scillitique ; mais ce fut sans succès.

C'est pourquoi M. Collin & moi, nous crûmes devoir passer à l'usage de l'oxymel Colchique.

Nous ordonnâmes que dès le premier jour on donneroit quatre fois à la malade, un gros d'oxymel Colchique dans une infusion pectorale quelconque.

Dès ce même jour la malade rendit beaucoup de crachats épais & verdâtres, & elle urina abondamment & sans sentir aucune ardeur.

Le second jour elle se trouva déja mieux, l'expectoration continua, les urines sortirent comme il convenoit, & la malade alla deux fois à la selle.

Le troisiéme jour nous avons observé la même chose.

Le quatriéme jour nous avons ordonné quatre fois deux gros d'oxymel Colchique, & cette dose paroissoit suffisante pour surmonter les efforts de la maladie.

En effet il se fit chaque jour par les urines une évacuation d'une si grande quantité d'eau, que dès le douziéme jour l'enflure du ventre & de tout le reste du corps étoit dissipée.

La poitrine fut dès-lors beaucoup plus libre & le pouls presque naturel ; la malade put se coucher de tous les sens & dormir tranquillement.

Alors nous lui fîmes reprendre l'oxymel à plus petite dose, elle n'en prit qu'un gros quatre fois par jour.

La toux devenoit de jour en jour moins incommode, les crachats diminuoient peu-à-peu ; les forces augmenterent & l'appétit revint.

A la fin de la troisiéme semaine de ce traitement, la malade sortit du lit, & ensuite en peu de jours elle se porta très-bien & devint saine.

Cette guérison nous donna lieu, à M. Collin & à moi, de nous réjouir des bons effets de l'oxymel Colchique; les Médecins qui fréquentent notre Hôpital, étoient dans l'étonnement de cette heureuse cure.

Mais ce qui nous fit alors le plus de plaisir, c'est que l'illustre *Van-Swieten* avoit été témoin occulaire de tout le traitement.

Il a vu la malade dans l'état le plus fâcheux, il l'a vu convalescente & ensuite entierement guérie.

Nous avons retenu cette femme dans l'Hôpital plus de trois mois après sa guérison, pour voir si on ne remarqueroit pas quelque mauvais effet de l'usage de l'oxymel Colchique.

Mais la femme a continué à ſe bien porter, elle s'eſt occupée de travaux domeſtiques, elle a bien mangé & très-bien dormi, elle a eu le ventre libre & des urines comme dans l'état naturel; c'eſt pourquoi nous lui avons enfin donné la permiſſion de quitter l'Hôpital.

Obſervation cinquiéme.

Un homme âgé de cinquante-ſix ans, qui depuis pluſieurs mois étoit attaqué d'une hydropiſie aſcite, venoit demander des remédes à notre Hôpital.

On mit en uſage tout ce que l'art indiquoit être propre à guérir une telle maladie; mais il n'en réſulta aucun ſoulagement; le volume du ventre augmenta beaucoup, les cuiſſes & les jambes enflerent & l'appétit ſe perdit.

Ces ſymptômes fâcheux nous obligerent à faire l'eſſai de l'oxymel Colchique.

On donna au malade quatre fois par jour un gros de cet oxymel, dans une taſſe d'infuſion de lierre terreſtre ; cette doſe fut continuée pendant quatre jours.

Nous avons obſervé alors que les urines étoient beaucoup plus abondantes.

Le cinquiéme jour le malade prit par quatre fois deux gros d'oxymel ; dès lors il rendit chaque jour plus de douze livres d'urines.

Les urines étoient de différente couleur, il y avoit pour l'ordinaire un ſédiment muqueux & *flocculentum* ; quelquefois elle étoit fétide, & on voyoit deſſus une pellicule graſſe & de différente couleur.

Dans l'eſpace de ſix jours l'*abdomen* devint beaucoup plus mou & moins gros.

Enſuite on remarqua que les cuiſſes & les jambes étoient moins tendues.

Les urines étoient tous les jours fort abondantes, & la vertu de ce médicament agiſſoit ſi bien, que dans l'eſpace de cinq ſemaines toute l'enflûre fut entiérement diſſipée.

L'appétit & le ſommeil revinrent, & cet homme alloit à ſon ordinaire une fois par jour à la ſelle.

Obſervation ſixiéme.

Une femme âgée de trente-cinq ans, qui depuis long-temps avoit une phtiſie pulmonaire, fut attaquée d'une hydropiſie générale très-facheuſe; les crachats s'arrêtérent, il ſurvint beaucoup de difficulté à reſpirer, il ne ſortoit que peu d'urine & goutte à goutte, & elle cauſoit une grande ardeur dans l'uréthre.

Cette femme étoit dans un si mauvais état, qu'on avoit lieu de craindre à tout moment qu'elle ne fût suffoquée.

Les remédes les meilleurs en pareil cas ayant été employés sans succès, on fit l'essai de l'oxymel Colchique.

On fit prendre à la malade quatre fois par jour une petite cuillerée d'oxymel Colchique, étendue dans une tasse d'infusion pectorale. On continua à lui donner outre cela le julep cordial & agréable au goût, dont elle faisoit usage précédemment pour la fortifier.

Dès les deux premiers jours la malade eut des crachats épais & très-fétides, du reste il ne se fit aucun changement dans son état.

Le troisiéme jour nous lui avons donné quatre fois deux cuillerées à caffé d'oxymel Colchique.

Alors les urines ont coulé plus librement, l'ardeur qui accompagnoit leur ſortie a ceſſé ; les crachats étoient abondans, & la malade étoit fort ſoulagée.

C'eſt pourquoi on continua cette doſe; peu-à-peu le ventre & tout le corps ſe deſenflérent & cette femme fut guérie de ſon hydropiſie, dans l'eſpace de vingt jours.

Les forces augmenterent un peu & l'appétit commença à devenir meilleur.

Nous avons donc vu que par le moyen de ce reméde les jours de la malade ont été prolongés, & que l'hydropiſie, dont à chaque inſtant elle étoit prête à périr, a été diſſipée.

Mais la maladie du poulmon demeura dans le même état & la violence de la toux ne fut pas diminuée. Nous fimes ceſſer alors l'uſage de l'oxymel Colchique, & nous conſervâmes encore la mala-

de pendant deux mois au moyen des cordiaux, des béchiques & de la diette blanche, mais les crachats s'étant arrêtés au bout de ce tems là elle fut étouffée.

A l'ouverture du cadavre, on trouva tout le poulmon droit converti en une matiere purulente, & cette cavité de la poitrine étoit remplie d'une sérosité sanieuse, fétide ; on voyoit sur le mediastin des taches noires sans nombre. Le poulmon gauche étoit sain ainsi que tous les autres viscères.

Observation septiéme.

Un homme âgé de cinquante ans, fort adonné au vin, ayant été malade pendant plusieurs mois, fut attaqué d'une hydropisie ascite.

On lui fit prendre différents genres de remédes diurétiques &

purgatifs, mais ils ne lui procurerent absolument aucun ſoulagement; & même pendant leur uſage ſes forces diminuerent, & le ventre augmenta de volume.

Le vin ſcillitique, qui eſt pour l'ordinaire ſi efficace en pareil cas, ne fut d'aucune utilité.

Enfin on donna à ce malade quatre fois par jour un gros d'oxymel Colchique; mais cette doſe produiſit à peine quelque effet.

C'eſt pourquoi le troiſiéme jour nous lui fimes prendre quatre fois deux gros de l'oxymel; cette doſe le fit uriner en ſi grande abondance, que dans l'eſpace d'onze jours toutes les eaux furent évacuées, & il ne reſta plus de veſtiges de l'hydropiſie.

Obſervation huitiéme.

Une femme agée de trente ans, ayant été enfin guérie d'une fié-

vre tierce qu'elle avoit depuis neuf mois, commença à être attaquée d'une hydropisie ascite.

Elle alla consulter plusieurs Médecins, & prit beaucoup de médicamens; cependant sa maladie augmentoit toujours, & insensiblement elle s'affoiblit au point qu'il ne lui fut plus possible de quitter le lit.

La malade fut apportée dans cet état à notre Hôpital.

Elle se plaignoit alors d'une grande soif, son pouls étoit fréquent, un peu dur, le ventre étoit tendu & si gros, qu'elle respiroit difficilement & haletoit; elle avoit une petite toux presque continue.

La dureté du pouls, sa fréquence, & la soif excessive demandoient pour lors l'usage des remédes antiphlogistiques & délayans.

C'est pourquoi on lui prescrivit le premier jour une émulsion rafraîchissante, nîtrée. Le

Le ſecond jour outre cette émulſion, on donna quatre fois un gros d'oxymel Colchique.

La fiévre étoit ceſſée au bout de quatre jours du nouveau traitement, il n'y avoit plus de ſoif, & déja le ventre commençoit à devenir plus mou.

Dans la ſuite il ne fut plus néceſſaire de faire prendre l'émulſion.

On fit prendre alors au malade le double de la doſe d'oxymel Colchique.

Les urines coulerent en grande abondance, & dans l'eſpace de peu de jours, le ventre tomba entiérement, la malade ſe porta bien, la reſpiration fut libre, la toux ceſſa tout-à-fait; le ſommeil étoit plus tranquille, long, & fortifiant: en deux ſemaines cette femme, recouvra ſes forces & ſe trouvant en bonne ſanté, elle ſortit de l'Hôpital.

Observation neuviéme.

Une femme âgée de trente-sept ans, qui avoit depuis plusieurs mois la jaunisse & une hydropisie ascite, & qui avoit déja fait usage de différens remédes, vint à notre Hôpital.

Elle avoit le ventre tendu, on sentoit dans l'hypochondre gauche une masse assez étendue, dure & mobile, la région du foye étoit douloureuse quand on y touchoit, tout le corps étoit d'un jaune noirâtre.

La malade avoir peu d'appétit & point de soif, elle alloit rarement & difficilement à la selle, les urines étoient en petite quantité, épaisses & noirâtres.

Nous tâchames de lever les obstructions, de faire couler les urines & de lâcher le ventre par le moyen d'une forte décoction de

chiendent, à laquelle on ajoutoit de la terre foliée de tartre & du miel mercurial.

Pendant quelques jours que la malade fit uſage de cette décoction, elle ſentit des angoiſſes ou embarras dans la région de la poitrine, & elle rejetta par la bouche & par les ſelles, une grande quantité de ſang atrabilaire.

Cette évacuation la rendit foible. Elle ſe plaignoit de grandes douleurs dans le ventre.

C'eſt pourquoi nous ſubſtituâmes à la décoction précédente des remédes adouciſſans & calmans.

Le lendemain la malade rendit par les ſelles, une très-grande abondance de ſang ſemblable au premier ; il n'en vint point par en-haut ; les douleurs de ventre ſubſiſtoient, mais les angoiſſes étoient diminuées.

Nous pensâmes qu'il falloit continuer l'usage des remédes adoucissans, vulnéraires & calmans.

L'ardeur & la douleur du ventre cesserent, il ne sortit plus de sang, mais le volume du ventre augmenta au point qu'il gênoit la respiration, & donnoit lieu de craindre que la malade n'étouffât.

Quand on frappoit sur le ventre, on sentoit très-bien qu'il y avoit une grande quantité d'eau renfermée dans cette cavité, il devenoit donc pressant de la faire sortir.

On ne devoit point essayer sur un corps qui étoit dans un état si fâcheux, les diurétiques les plus actifs, âcres & irritans ; nous n'avons pas osé non plus lui faire prendre de violens purgatifs pour ne pas renouveller un flux de sang, qui à la fin auroit pu devenir mortel.

Il ne nous restoit donc d'autre ressource que l'oxymel Colchique, dont nous avons déja vu de si heureux effets, dans tant de malades, & qui n'a jamais causé aucun mal.

On donna à cette femme dès le premier jour, par quatre fois, une petite cuillerée de l'oxymel; & elle buvoit par-dessus à chaque fois quatre onces d'une émulsion édulcorée avec le syrop diacode.

On donnoit cette émulsion, pour que sa vertu calmante & adoucissante fît cesser promptement toute l'irritation, qui pourroit être l'effet de l'oximel Colchique.

Ce remède eut un effet surprenant dans cette occasion, car les urines coulerent abondamment & sans aucune ardeur; elles étoient brunes, épaisses, & elles déposoient au fond du pot-de-cham-

bre un ſédiment noirâtre & viſqueux.

Il ne fut pas beſoin d'augmenter la doſe de l'oxymel ; puiſqu'il produiſoit l'effet que l'on demandoit ; car dans l'eſpace de quatre ſemaines, l'hydropiſie & la jauniſſe diſparurent, & la femme recouvra entierement ſa ſanté.

Dès les premiers jours toutes les douleurs de ventre ceſſerent, la malade rendit naturellement par les ſelles des matieres bien préparées, elle n'avoit plus de ſoif, quoiqu'il ſortît chaque jour une grande quantité d'urine ; bien-tôt l'appétit revint, & en peu de tems les forces augmenterent. Tout cela nous fit auſſi concevoir l'eſpérance de parvenir à la guériſon de cette femme.

Cette guériſon nous faiſoit d'autant plus de plaiſir, à M. Collin & à moi, que des Maîtres de l'art ſe ſont donné beaucoup de

peine pour reconnoître & guérir la maladie de cette femme, & lorsqu'ils ont vu que tous les moyens qu'ils avoient employés étoient inutiles, ils l'ont renvoyée à notre Hôpital, comme étant attaquée d'une maladie incurable.

Observation dixiéme.

Une fille âgée de vingt & quelques années, étoit depuis plusieurs mois dans notre Hôpital, elle avoit le ventre fort gros & dur, les cuisses & les jambes étoient aussi très-enflées & dures comme du bois, la malade ne pouvoit ni s'asseoir ni se courber.

Les remédes dont on avoit essayé jusqu'alors n'ayant procuré aucune diminution du mal, on lui fit prendre l'oxymel Colchique.

L'usage de ce remède procura une abondante évacuation d'urines, & dans l'espace de deux semaines le ventre revint dans son état naturel, soit pour la grosseur, soit pour la molesse; l'enflure des cuisses & des jambes se dissipa. La malade n'est plus obligée de garder le lit, elle courbe le corps, remue les pieds & marche ; il reste seulement une douleur lancinante, dans les articulations des tarses, mais elle est déja moindre qu'elle n'a été. On ne s'étoit jamais apperçu de fluctuation dans le ventre, & l'enflure des cuisses & des jambes n'étoit pas œdémateuse, toutes ces parties étoient tendues ou roides & très-dures.

Observation onziéme.

J'ai fait prendre l'oxymel Colchique à un homme, âgé de

ſoixante ans, qui avoit une toux fort ancienne, de la peine à reſpirer, & une difficulté d'uriner qui l'incommodoit beaucoup.

Par l'uſage de ce reméde la toux eſt devenue plus humide; & la reſpiration plus libre, il eſt ſorti des crachats purulens en abondance.

Mais la difficulté d'uriner n'a pu être guérie, quoique le malade ait pris très-exactement pendant ſix ſemaines entieres l'oxymel Colchique.

Cette ſtrangurie devoit ſon origine à ce qu'on avoit arrêté trop-tôt une gonorrhée vénérienne, au moyen d'injections faites imprudemment avec des préparations de plomb.

Obſervation douziéme.

Une femme âgée de trente-ſix ans, commença il y à trois

mois à être tourmentée d'une toux très-violente, la respiration devenoit de plus en plus difficile.

Les remédes qu'on employa ne purent empêcher le mal de faire des progrès, car la malade passoit les nuits dans l'agitation, elle ne pouvoit se coucher sur aucun côté, souvent elle s'éveilloit subitement prête à être suffoquée, & se tenoit la bouche ouverte pour respirer.

Enfin les pieds, les jambes & les cuisses commencerent à s'enfler, l'abdomen étoit tendu, & en peu de jours tout le corps devint œdemateux, au point que la malade ne put plus se remuer, ses yeux étoient cachés par l'eau, c'est-à-dire, par la bouffissure qu'elle causoit, & sa voix n'étoit pas libre.

Cependant la toux continuoit à être aussi incommode, & la

respiration beaucoup plus difficile ; l'urine s'arrêta.

Les remédes diurétiques préparés avec la scille, d'autres végétaux & des minéraux, exciterent l'envie d'uriner, mais ils ne purent faire couler que quelques gouttes d'urine brûlante.

Les purgatifs firent, à la vérité, évacuer une grande qûantité d'eau, cependant l'enflure ne diminua pas, aussi l'oppression augmenta & les forces diminuerent beaûcoup.

Enfin je conseillai à la malade de prendre trois fois par jour une petite cuillerée d'oxymel Colchique.

Dès le prémier jour de l'usage de ce reméde, elle urinoit plus facilement.

Le second jour il sortit des crachats purulens & fétides, la malade respira plus librement, & commença à mouvoir les mem-

bres, l'urine coula en abondance ſans aucune chaleur.

Le troiſiéme jour la malade prit quatre fois une petite cuillerée de cet oxymel, cette doſe facilitoit tellement la ſortie des crachats & de l'urine, que dans l'eſpace de quinze jours, toute l'enflure fut diſſipée, & la malade reſpira avec la plus grande liberté.

Maintenant elle a de l'appétit, à peine touſſe-t-elle, elle marche, elle dort tranquillement pendant la nuit, elle peut ſe coucher ſur tous les côtés, & ſes forces augmentent tous les jours.

J'ai vu dans cette occaſion la vertu ſurprenante de ce remède.

La doſe en eſt certainement petite & l'effet conſidérable.

Obſervation treiziéme.

Une femme âgée de quatre-

vingt - dix ans, fut apportée à notre Hôpital le vingt - un Avril.

Elle étoit presque sans connoissance, sourde, ne parlant ni ne remuant aucune partie du corps, comme si elle eût été frappée d'apoplexie; sa respiration étoit *haute*, accompagnée de ronflemens, son pouls inégal, intermittent, foible.

Tandis qu'elle toussoit, on entendoit un grand bruit, causé par l'agitation d'une matiere fluide; dont la poitrine étoit remplie.

Outre cela tout le corps étoit prodigieusement enflé, le ventre très-plein d'eau formoit une avance considérable, & étoit tendu.

On donna pendant plusieurs jours à la malade des remedes pour faire sortir les crachats, faire couler les urines, & ranimer les for-

ces ; on procuroit les selles par le moyen d'un lavement.

Mais l'état de la malade n'en est pas devenu meilleur.

C'est pourquoi on lui a fait prendre l'oxymel Colchique.

On lui en a donné le premier jour une once en quatre doses, elle a très-bien supporté cette quantité, & on s'est bien-tôt apperçu de l'efficacité de ce médicament.

Les urines couloient en très-grande abondance ; & dès le second jour cette femme commençoit à avoir de la connoissance.

Au bout de peu de jours elle a commencé à répondre aux questions qu'on lui faisoit, elle a respiré plus librement ; elle remuoit un peu les membres, toute l'enflure du corps étoit molle, & le pouls assez inégal.

On n'a point augmenté la dose du médicament, parce qu'elle

produiſoit le meilleur effet poſſible, les urines coulant en grande abondance.

La malade s'eſt portée tous les jours de mieux en mieux, & dans l'eſpace de trois ſemaines elle a recouvré ſa ſanté, car toute l'enflure s'eſt diſſipée, le ventre a été réduit à ſa groſſeur, les forces ſont revenues; la reſpiration eſt libre; la toux ceſſe, déja la malade dort tranquillement & a du goût pour le vin & les aliment ſolides.

L'illuſtre *Van-Swieten* a encore été témoin de cette guériſon.

La vertu de ce médicament, dans une vieille femme réduite à un état auſſi fâcheux, a certainement de quoi étonner.

L'urine de cette malade étoit de différentes couleurs, & dépoſoit au fond du vaſe une grande quantité d'une matiere très-viſqueuſe.

Il n'eſt jamais ſorti de crachats, quoique la poitrine parût pleine au commencement de la maladie.

Eſt-ce que la matiere des crachats atténuée, eſt ſortie du corps par la voie des urines?

Eſt-ce qu'il y avoit des ſéroſités épanchées dans le cerveau, ou les parties internes de la tête étoient-elles enflées ou gênées par une tumeur ſéreuſe, lorſque la malade a été apportée dans notre Hôpital, ſans aucune connoiſſance & comme frappée d'apopléxie?

Il y a encore pluſieurs perſonnes dans notre Hôpital qui ſont hydropiques, elles éprouvent toutes le bon effet de l'oximel Colchique, & déja quelques-unes ſont preſque guéries.

Si les eſſais qui ſe font dans l'Hôpital ont preſque toujours le

ſuccès qu'on déſire, on le doit en grande partie à l'exactitude, & à la grande expérience du ſçavant M. Collin.

COROLLAIRES.

On voit évidemment par les obſervations qui viennent d'être rapportées ; premierement, qu'on peut faire prendre avec ſécurité aux hommes l'oxymel Colchique.

Secondement, que ce reméde a quelquefois une très-grande efficacité, dans les maladies les plus déſeſpérées, dans le traitement deſquelles les autres remédes ont été ſans effet.

Troiſiémement, qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire prendre une grande quantité de ce reméde pour guérir les maladies les plus opiniâtres, mais qu'une doſe médiocre ſuffit.

Quatriémement, que ce reméde favorise l'expectoration, & que c'est pour cet effet que pendant son usage, la toux diminue & que la respiration devient libre.

Cinquiémement, que ce reméde est un très-grand diurétique, & qu'il ne cause, ni dérangement dans l'économie animale, ni épreintes.

Sixiémement, qu'il convient dans tous les cas où il faut faire sortir par les voies de l'urine, des sérosités trop abondantes.

Septiémement, que par les effets dont nous venons de parler, c'est sur-tout aux hydropisies que l'oxymel Colchique est utile.

Cependant je suis bien éloigné de dire, qu'on peut au moyen de ce reméde guérir toutes les hydropisies ; je conclus seulement des observations précédentes, que l'oxymel Colchique est

quelquefois utile dans des maladies du genre des hydropisies, dans lesquelles les autres remédes usités en pareil cas, & d'ailleurs très-actifs, n'ont aucun heureux effet.

Je n'ai pas remarqué que ce remède ait produit de mauvais effet dans aucun des malades auxquels je l'ai fait prendre, quoique je sois très-attentif à tout ce qui se passe, comme je le serai toujours dorénavant ; si j'observois jamais la moindre chose qui rendît suspect l'usage de cet oxymel, ou qui le démontrât nuisible, je serai le premier à en avertir le public, je serai le premier à m'élever contre ce que j'ai écrit ; que peut-on désirer de plus ?

En commençant le traitement d'un adulte, on lui donne deux fois par jour le gros d'oxymel Colchique.

On le délaye dans une tasse de quelque décoction ou infusion, telle qu'il plaît au Médecin.

Le second ou le troisiéme jour on en fait prendre un gros trois fois le jour, enfin on donne la même dose quatre fois par jour.

Lorsque les malades ne ressentent aucune incommodité de cette dose, & qu'on ne remarque pas que le reméde produise l'effet qu'on en attend, on peut l'augmenter peu-à-peu jusqu'a ce que le malade en prenne une once entiére par jour, & même une once & demie.

Mais si l'oxymel Colchique pris à la dose d'une once ou d'une once & demie, ne produit aucun effet; je pense qu'on auroit tort de s'attendre que ce reméde puisse être salutaire à ce malade.

Quand les malades peuvent prendre l'oxymel Colchique dé-

layé dans une décoction ou infusion comme nous venons de le conseiller, on peut le donner même sans véhicule.

On agit toujours sans danger en commençant l'administration de ce reméde par une petite dose.

Cependant si le cas est pressant il faut alors en faire prendre, dès en commençant, une plus grande quantité.

Lorsque les différens symptômes de la maladie demandent outre l'oxymel Colchique, quelqu'autre reméde, on ne doit pas manquer de le donner.

Je n'ai pas encore remarqué qu'aucun médicament eût dérangé ou diminué l'action de l'oxymel Colchique : l'opium même n'est pas nuisible ; & il est quelquefois très-nécessaire d'en faire usage lorsque les malades ne dorment point ou lorsqu'ils sont sujets à avoir des convulsions.

J'ai exposé la méthode suivant laquelle on peut faire prendre la racine de Colchique à des malades sans qu'elle leur fasse aucun mal, & j'ai désigné les maladies dans lesquelles elle paroît être salutaire; en voilà, je crois, assez sur ce sujet pour le moment.

Fin des Observations sur l'Usage interne du Colchique commun.

OBSERVATIONS
DE
MONSIEUR LOCHER,

SUR LES MALADIES VÉNÉRIENNES, l'Epilepſie, la Folie ; & ſur l'uſage interne & externe de la Ciguë.

On y a joint des Obſervations de M. de HAEN *; de Mrs.* RAZOUX & VIDEMAR.



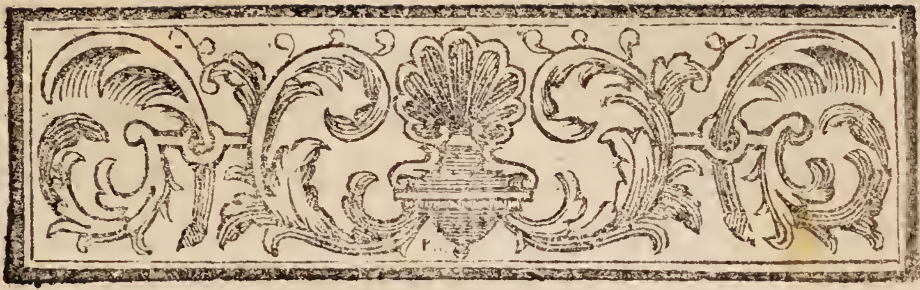
A LA HAYE;

Et ſe trouve à Paris,

Chez P. FR. DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, près du Pont Saint-Michel, à Saint Auguſtin.

M. DCC. LXIV.

*D



CHAPITRE PREMIER.

Sur les maux vénériens, guéris par l'Uſage interne du Mercure ſublimé corroſif, ſans ſalivation.

'USAGE des Médecins en général étant depuis un aſſez grand nombre d'années, de traiter les maladies vénériennes en excitant la ſalivation par le moyen du mercure, on ſuivoit auſſi cette méthode à l'Hôpital Saint Marc de Vienne, pour le traitement de ceux qui y étoient attaqués de maux vénériens. Mais la ſalivation n'étoit pas ſeulement incommode & déſagréable, elle étoit encore

dangereuse. Les malades ne pouvoient, sans risquer leur vie, se tenir couchés sur le dos ; & lorsque quelques-uns se sont mis, par inadvertence, dans cette posture, ou ont commencé à s'endormir, il s'est fait en un moment une métastâse ou un transport d'humeurs au cerveau, les convulsions sont survenues & ils ont péri en peu de temps.

La grande activité de ce remède a causé à d'autres malades des vomissemens, des crachemens de sang & des dyssenteries, qui plus d'une fois ont été incurables.

Fort souvent il est survenu des exanthêmes ou une éruption milliaire dangereuse, qui étoit l'effet d'une trop grande atténuation ou fluidité des humeurs.

Quelques-uns avoient une trop abondante salivation dont il résultoit des accidens si graves,

qu'ils se sont vû aux portes de la mort.

Tels étoient les dangers que couroient les malades, sans que ceux qui en étoient les témoins, fussent détournés de mettre en usage la salivation.

Ce traitement affreux & douloureux qu'accompagnoient tant de risques & de si grands maux, faisoit sur moi une telle impression, que j'ai souvent pensé à suivre une autre méthode plus sûre & moins fâcheuse tant pour les malades que pour ceux qui en prennent soin.

Ce fut ce qui m'engagea à consulter l'illustre *van-Swieten*, comme j'ai coutume de faire dans les cas difficiles. Il me communiqua avec sa bonté ordinaire le reméde antivénérien suivant, au moyen duquel on n'est pas obligé de courir les risques de la salivation & de ses funestes effets.

Prenez mercure sublimé corrosif, un demi-gros ; eau-de-vie ou esprit rectifié tiré du froment, cinq livres ; laissez le tout dans une bouteille de verre, jusqu'à ce que le mercure se soit fondu, & secouez bien la bouteille avant d'en faire usage.

Le célèbre van Swieten ayant donc voulu que je fisse le premier, dans l'Hôpital Saint Marc, les épreuves de ce reméde actif & efficace, je commençai le premier Mai 1754, à le donner à cent vingt-huit malades qui s'étoient rendus à l'Hôpital, pour y profiter du traitement qui se fait d'ordinaire au printems.

Ils furent tous guéris heureusement sans avoir eu de salivation ; ce qui décida dès-lors à ne plus faire usage de la salivation, & à ne pas s'en tenir seulement aux traitemens du printems & de l'automne.

Depuis ce temps-là on traite dans toutes les saisons & tous les jours de l'année, par le moyen de l'esprit antivénérien, ceux qui viennent journellement à l'Hôpital pour des maux vénériens de toute sorte d'espéce.

Ce traitement a été employé depuis huit ans entiers sans interruption, de la même maniere & avec le même succès. Maintenant encore la méthode est la même que celle que nous avons suivie, en donnant le mercure sublimé pour la premiere fois.

Il n'est point nécessaire de préparer les malades à l'usage du sublimé, sinon dans les cas suivans ; quand il y a des preuves de saburre ou d'humeurs viciées dans les premieres voies, & alors je commence par les purger ; je fais précéder la saignée, lorsque le sujet est pléthorique, & que l'état de la maladie ou quelque

ſymptome le demandent. Ces précautions étant employées autant qu'il eſt néceſſaire, je paſſe à l'uſage de l'eſprit antivénérien que je donne dans la proportion d'un demi-grain pour une once d'eſprit de froment, proportion que j'obſerve conſtamment. Le nombre des malades que je traite, eſt ſi conſidérable, qu'il eſt néceſſaire de préparer tous les huit jours, dix, quinze, & même vingt livres d'eſprit antivénérien. J'en donne aux malades une cuillerée, matin & ſoir, ou tout au plus deux cuillerées; & je leur fais boire une ou deux livres d'une décoction chaude faite avec l'orge, la régliſſe & la racine d'althæa ou guimauve. On fait reſter les malades qui viennent de prendre ce reméde dans une chambre échauffée par un poële, juſqu'à ce qu'ils ayent ſué abondamment.

On les nourrit avec ce qu'on

appelle dans l'Hôpital *Portio media* qui eſt faite avec du bouillon, des farineux légers & aiſés à digérer, & de la viande blanche : on ne leur défend pas l'uſage de la biere légere, mais ils doivent s'abſtenir de vin & des alimens gras & ſalés. Ils font leur boiſſon ordinaire de la décoction rapportée ci-deſſus. Pour ceux des malades qui ont un tempérament ſec, on mêle à cette décoction une moitié de lait, ils doivent beaucoup boire. En général la boiſſon abondante eſt néceſſaire.

Si on fait prendre de temps en temps un purgatif ordinaire, le traitement ne réuſſit que plus facilement.

Ceux qui vont rarement à la ſelle, ou ont le ventre fort ſerré, doivent prendre de tems en tems un lavement émollient.

Il eſt heureux pour les malades que le remède les faſſe aller cha-

que jour deux ou trois fois à la selle, car ils sont très-promptement guéris.

Le remède agit chez les uns par les selles, chez d'autres par les urines; dans beaucoup il excite des sueurs & il provoque toutes les secrétions & les excrétions.

Il produit d'autant plus vîte l'effet qu'on en attend, que l'on boit davantage de la décoction émolliente.

Ce qu'il y a de remarquable dans l'action de ce remède, & ce qui lui mérite la préférence sur les autres préparations de mercure, c'est qu'il n'excite point de salivation, car à peine l'ai-je vû arriver dans le grand nombre de gens à qui je l'ai fait prendre, & ceux qui en ont eu, avoient fait précédemment usage de quelqu'autre préparation de mercure.

Dans les cas où il survient

de la salivation, j'interromps l'usage du reméde, je fais seulement continuer celui de la décoction émolliente en abondance ; & souvent celà suffit pour que la salivation cesse d'elle-même. Cependant lorsqu'elle continue plus long-tems, je l'arrête par le moyen des lavemens & des doux purgatifs ; & quand elle est entiérement finie, je fais reprendre l'usage de l'esprit antivénérien.

Il ne survient pas pour l'ordinaire pendant le temps du traitement, d'autre symptome qui oblige d'interrompre l'usage du reméde ; & on le continue tant qu'il reste quelque symptome vénérien.

Beaucoup de malades sont parfaitement guéris dans l'espace de six semaines ; il y en a cependant quelques-uns, & ce sont sur-tout ceux chez lesquels le virus

vénérien a jetté de profondes racines, ou chez lesquels il a formé dans les parties molles, des ulcéres profonds & rongeans qui ne peuvent être parfaitement guéris, qu'on n'ait fait usage du mercure sublimé pendant deux ou trois mois.

Les hommes sont plutôt guéris que les femmes, parce que la maladie se manifestant plus tard dans celles-ci, elle est plus difficile à chasser.

Outre cela les régles retardent ordinairement la guérison; quoique l'usage de ce reméde ne cause aucun dérangement dans cette excrétion, cependant il faut condescendre à l'idée de femmes qui refusent de prendre aucun reméde pendant le temps de leurs régles.

Telle est la méthode que je suis dans le traitement de ceux qui sont attaqués de maux vénériens, & voici quels sont ses effets.

Selon les diverses parties du corps qui reçoivent par contagion la matiere âcre vérolique, il se forme différens maux, & il naît différentes maladies vénériennes.

Lorsque la gonorrhée maligne se supprime trop tôt, il se forme le plus souvent dans les parties glanduleuses des bubons vénériens qui se guérissent fréquemment par la voie de la résolution avec le secours de l'esprit antivénérien, en observant seulement, quand ces bubons sont durs, de mettre dessus un emplâtre *de galbano* ou *de ranis cum mercurio*; mais lorsque les bubons sont enflammés, & viennent à suppuration, alors on accélére la suppuration au moyen de cataplasmes émollients & d'onguent *basilicum*, ce qui suffit souvent pour que les bubons s'ouvrent d'eux-mêmes. On est quelquefois

obligé de les ouvrir avec le fer quand la peau eſt dure ; & on ne le fait que lorſqu'on ſent la fluctuation du pus ; car ſi par impéritie on les ouvre trop-tôt, il eſt fort difficile de les amener à une bonne ſuppuration & de les faire cicatriſer.

SOIT que les bubons ſe ſoient ouverts naturellement, ou qu'on les ait ouverts, on doit les traiter comme les autres ulcéres vénériens. Tant que le pus eſt bon, & qu'il eſt néceſſaire qu'ils ſuppurent naturellement, je ne les fais panſer qu'avec l'onguent *baſilicum* ; mais lorſque l'ulcére eſt ſordide, que le pus eſt en petite quantité, ou qu'au lieu de pus, il ne coule qu'une ſéroſité âcre, on panſe alors l'ulcére avec un mêlange d'onguent digeſtif, de *baſilicum*, & d'onguent *ægyptiac* ; on détruit par le moyen d'un cauſtique, les calloſités qui ſe

forment sur les bords de l'ulcére.

Lorsqu'avec le secours de ces différens remédes, l'ulcére s'est nétoyé, est devenu vermeil & s'est rempli de chair nouvelle, comme une playe récente, on le fait cicatriser, en le pansant avec l'eau phagédénique, comme à l'ordinaire. Les médicamens externes seuls ne suffisant pas pour faire cicatriser les ulcéres vénériens, il faut conséquemment que le malade continue à prendre, soir & matin, l'esprit antivénérien, jusqu'à ce que les ulcéres soient parfaitement fermés. Je me suis servi de l'esprit antivénérien comme reméde externe pour panser les ulcéres, & il a produit le même effet que l'eau phagédénique qui est un médicament de même nature : aussi on a un excellent reméde vulnéraire antivénérien dans l'esprit de froment avec le sublimé, si on l'employe exté-

rieurement avec le double d'une forte décoction des bois sudorifiques, comme l'a fait M. Storck.
» On lavoit, dit-il, deux fois le
» jour, les ulcéres avec une forte
» décoction des bois sudorifiques
» sur quatre livres de laquelle on
» mettoit six onces de la solution
» de sublimé, & on les remplis-
» soit de charpie qui en étoit imbi-
» bée, voyez *Storck, Annus Med. secundus.*

Il faut s'y prendre tout différemment pour traiter ceux dont les ulcéres sont déja devenus gangreneux.

Je vois assez souvent dans mon Hôpital des malades qui à la suite d'une gonorrhée maligne, de phimosis, de paraphimosis & d'ulcére chancreux de la verge, ont la gangrene à cette partie & sont en grand danger qu'elle soit entiérement détruite par ce mal. Dans ces cas-là après avoir fait

ſaigner, & avoir fait ſcarifier la partie ſphacélée , je donne le quinquina à grande doſe , de façon que le malade en prenne deux onces en ſubſtance dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Ce traitement les guérit tous , & beaucoup d'entr'eux ont encore l'uſage entier de cette partie. Il ſurvient une bonne ſuppuration , & les parties mortes ſe ſéparent de ce qui eſt vif. On favoriſe la ſuppuration au moyen d'un onguent digeſtif. Lorſque ce qui étoit attaqué de gangrene eſt tombé , je fais prendre l'eſprit antivénérien pour corriger & chaſſer entiérement ce qui reſte de virus vénérien dans le corps.

Les *nodus* qui ſe forment ſur différens os , ſe fondent parfaitement bien , & ils ſe diſſipent par l'uſage interne de l'eſprit antivénérien , & par l'application du ſeul emplâtre *de ranis cum mer-*

curio ; cependant il ſe rencontre quelquefois ſur le *tibia* des *nodus* ulcérés d'un très-mauvais caractere, d'autres fois la ſubſtance du crâne eſt ſi profondément rongée ou cariée, que l'on voit les pulſations des arteres de la duremere. Lorſque l'uſage du reméde a procuré l'exfoliation, les parties des os qui ont été corrompues, tombent, les ulcéres ſe cicatriſent, ſans autres ſecours, que ceux dont j'ai parlé au ſujet des ulcéres.

Il ſurvient à beaucoup de malades des ulcéres au goſier ; le palais, le voile du palais, la luette & divers autres endroits dans la bouche ſont rongés, fendus, & recouverts d'une croute très-épaiſſe ſemblable à du lard.

Quand on a fait uſage d'eſprit antivénérien intérieurement, ces croutes tombent, les ulcéres ſe nétoyent, les parties du voile du palais qui étoient ſéparées, ſe re-

joignent, & souvent la luette reprend sa forme naturelle; mais il faut être exact à faire des injections sur ces parties, & à se gargariser avec le miel rosat & l'esprit de sel.

Souvent il reste à ceux dont le voile du palais a été entiérement percé, de la difficulté à parler & avaler pour le reste de leur vie.

D'autres malades ont dans le nez un ulcére qui rend une très-mauvaise odeur & qu'on appelle ozène; outre l'usage de l'esprit antivénérien, je leur fais retirer fort souvent par le nez, ce qu'on appelle renifler, une eau errhine qui est composée d'eau de marjolaine, de miel, de chelidoine, ou éclair, d'huile tirée de l'amidon & de teinture d'aloës.

Par le moyen de ces remédes, l'ulcére se déterge parfaitement; & lorsqu'il y a carie, comme cela arrive quelquefois, les parties

cariées des os se séparent & sortent quand on se mouche.

L'esprit antivénérien a presque toujours produit l'effet qu'on en attendoit dans les ophtalmies vénériennes & les autres maux des yeux les plus opiniâtres.

Cependant je ne m'en tiens pas dans ces cas à l'usage de l'esprit antivénérien continué pendant long-tems, je remédie toujours à l'inflammation par les saignées révulsives, les épispastiques & les vessicatoires appliqués aux jambes & à la nuque : le seton seul produit souvent un bon effet, mais il n'est pas de durée.

En même temps je fais prendre intérieurement des émulsions avec le nitre & des décoctions délayantes pour détruire la disposition inflammatoire des humeurs, & empêcher leur stagnation : car si on ne dissipe pas l'inflammation, il se forme dans

l'œil une suppuration, la vue se perd, & tout l'organe de ce sens est détruit.

Le collyre fait avec l'eau de roses, le nitre, le camphre & le safran m'a été extrêmement utile dans les ophtalmies, ainsi que l'émulsion camphrée.

L'usage de l'esprit antivénérien guérit quelquefois d'autres maladies des yeux, comme les tayes, l'ongle, l'opacité de la cornée, & la cataracte même. Dans ces cas j'employe extérieurement une eau ophtalmique faite avec le savon ou un peu de miel rosat; & lorsque l'opacité est fort considérable, je fais souffler dans l'œil, deux fois le jour, le mercure doux mêlé avec du sucre.

Quant aux autres maux vénériens, comme les fics & condylomes, on les emporte avec le fer, ou on se sert, pour les détruire, d'un caustique jusqu'à ce

qu'ils soient desséchés & tombés; mais il faut pour cela que le lieu où ils sont, permette ces moyens, c'est-à-dire, qu'il n'y ait pas à craindre que le fer ou le caustique produise un autre mal. Ces maux ne reviennent pas, si on a corrigé ou chassé le virus vénérien par le moyen de la solution de sublimé.

Comme dans le phimosis, le paraphimosis & le gonflement des testicules qui sont vénériens, il y a souvent une inflammation considérable, il faut commencer par calmer la fiévre au moyen de la saignée, des tempérans, des délayans, des émulsions, ensuite on passera au traitement par la solution de sublimé. Dans ces cas il faut employer continuellement des fomentations & des cataplasmes émolliens.

On doit se conduire de même dans la gonorrhée maligne, quand

il coule un pus âcre, corrompu, quand l'urethre & les caroncules sont enflammées & ulcérées, quand les urines passent difficilement, quand la verge est rouge & douloureuse & quand la soif & l'état du pouls indiquent qu'il y a de la fiévre. Je commence par diminuer la violence de ces symptomes, puis j'administre l'esprit antivénérien. S'il y a quelque mal vénérien dans lequel il soit nécessaire de boire beaucoup, c'est certainement dans la gonorrhée, pour délayer cette humeur âcre attachée au canal de l'urethre, & l'en détacher; c'est pourquoi ceux qui ont la gonorrhée, doivent boire abondamment d'une décoction faite avec l'orge, la réglisse, la racine d'althæa, soit immédiatement après qu'ils ont pris l'esprit antivénérien, soit dans le courant du jour. Cette décoction est excellente dans ces circonstances.

On parvient à détruire les caroncules qui se forment dans le canal de l'urethre en partie par les injections qu'on fait dans l'urethre de remédes émolliens & déterſifs, & en partie avec les bougies huilées qu'on introduit dans ce canal.

Nos Chirurgiens font parfaitement bien de ces bougies ou tentes de diverſes eſpéces pour les différens maux de l'urethre ; les unes ouvrent le chemin, d'autres détruiſent ce qui forme embarras dans le canal comme les excroiſſances, les cicatrices formées par des ulcéres précédens, & même l'adhérence ou concrétion des parois du canal de l'urethre. Il faut cependant prendre bien garde d'offenſer les parties ſaines.

Ces remédes guériſſent quelquefois très-bien la gonorrhée maligne.

La gonorrhée bénigne n'eſt

pas moins fréquente, il coule alors de l'urethre en petite quantité un pus qui est d'une meilleure qualité. Souvent le traitement de cette espéce de gonorrhée est facile & semblable au précédent, on fait prendre l'esprit antivénérien, & pendant son usage, des purgatifs de temps en temps.

Il y a des personnes à qui il reste après des gonorrhées malignes ou bénignes, une atonie ou relâchement dans les parties qui ont été le siége du mal, si considérable, que souvent, lors même que les malades sont parfaitement délivrés de tous les symptomes vénériens, ils ont encore un écoulement de matiere qui est cependant de la meilleure qualité; j'ai fort souvent eu la plus grande peine à les guérir, ainsi qu'à faire cesser les fleurs blanches des femmes.

Comme j'ai remarqué que cet

accident ne venoit que d'un grand relâchement, je n'ai fait usage pour le dissiper, que des remédes fortifians ou toniques. J'ai employé avec beaucoup de succès le quinquina en poudre & en décoction ; quelquefois aussi la rhubarbe légérement torréfiée donnée tous les jours avec quelque absorbant, à la dose d'un demi-gros, a produit le même effet ; dans d'autres cas l'essence de pimprenelle bue soir & matin, à la dose d'une cuillerée & étendue dans de l'eau ou dans une décoction, soulage plus promptement. Si on peut joindre à ces remédes le bain fortifiant, la cure est bientôt terminée.

On voit souvent dans notre Hôpital des malades couverts de galle vénérienne. Toute la peau, mais sur-tout celle du visage, est remplie de pustules & de petits ulcéres élevés, couverts d'une escarre

carre & remplis d'un pus très-jaune, ce qui la fait paroître enflée dans des endroits plus que dans d'autres. Quelquefois ces puſtules & ulcéres ayant plus de ſurface, différentes parties du corps en ſont couvertes comme d'une lépre. C'eſt par-là qu'on diſtingue la galle vénérienne de toutes les autres eſpéces de galle : au reſte ce n'eſt pas tant par la deſcription qu'on peut faire de ce mal, qu'on apprendra ce qui le caractériſe particuliérement, qu'en le voyant fréquemment.

Quand ces malades font uſage de l'eſprit antivénérien les ulcéres de la peau ſe guériſſent, les croûtes quittent la peau, tombent, & les taches ſe diſſipent. Si on termine le traitement par le bain, la peau ſe nettoye parfaitement.

Il ſe trouve fréquemment à l'Hôpital une ſi grande quantité de

gens du plus bas peuple attaqués d'une horrible galle humide, que le nombre des malades surpasse de beaucoup celui des lits qui leur sont destinés. L'illustre van-Swieteu a donné à cet Hôpital la recette de l'onguent mercuriel suivant pour traiter ces galleux.

Prenez mercure, deux onces; eau de fontaine, trois onces; faites-les bouillir ensemble dans un vaisseau de terre vernissé, presque jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau; lorsque ce qui reste, commence à former des écailles, & à répandre des vapeurs ou une fumée rouge, dont il faut se garentir, on ajoute alors peu-à-peu trois livres de saindoux ou graisse de porc; quand tout est bien mêlé, versez sur une pierre de marbre & conservez pour l'usage.

On fait des frictions sur la peau avec cet onguent, mais on doit avoir l'attention de purger sou-

vent les malades, & de faire les frictions peu-à-peu & sur les différentes parties successivement pour ne point exciter de salivation.

On frotte avec cet onguent les galleux, que la galle soit vénérienne ou non. Ceux qui ont une galle vénérienne, font outre cela usage de l'esprit antivénérien ; & ce qui est à remarquer, lorsqu'on observe les précautions dont il est parlé plus haut, l'esprit antivénérien & les frictions mercurielles ne leur causent point de salivation.

Quant à ceux qui sont attaqués de galle bénigne séche, on les guérit aisément en leur faisant prendre d'abord des purgatifs & une décoction altérante; puis matin & soir, une poudre composée d'un demi-gros d'yeux d'écrevisses & de quelques grains de souffre.

Beaucoup de gens sont tourmentés par une goutte vénérienne, & c'est sur-tout pendant la nuit que

les douleurs dans les os ſe font ſentir plus vivement. La plûpart de ces malades diſent pour exprimer la douleur qu'ils éprouvent, qu'elle eſt telle, que ſi l'on frottoit deux os ſecs l'un contre l'autre au point de pouvoir les briſer.

Lorſqu'ils font uſage de l'eſprit antivénérien, quelquefois les douleurs augmentent dans le commencement, mais ſi on le continue, elles ſe calment chez la plûpart.

Les articulations devenues roides recouvrent leur mobilité au moyen du bain ; on envoye enſuite aux bains de Bad les malades & principalement les ſoldats quand ils ont beſoin d'avoir une plus grande force, ou que le bain fortifiant eſt néceſſaire pour guérir parfaitement leurs ulcéres.

Lorſque toute la maſſe du ſang eſt infectée du virus vénérien, on voit ſouvent dans les mêmes perſonnes pluſieurs de ces maladies réunies, comme dans les véroles

confirmées, & ces gens-là guérissent aussi heureusement que les autres malades par l'usage continu du même reméde antivénérien.

Les personnes qui ont pris l'esprit antivénérien demeurent sains tant qu'ils ne courent pas les mêmes risques qu'auparavant; il suffit souvent d'avoir eu une seule fois commerce avec une femme infectée pour retomber malade.

Le reméde de M. Van-Swieten ne guérit pas seulement les maladies vénériennes, il guérit encore d'autres maladies chroniques, quoiqu'elles ayent une cause bien différente.

Ce reméde n'a fait mourir aucun de ceux qui l'ont pris, & il n'a pas causé un seul symptome ou accident grave & dangereux à personne; mais il a agi comme un reméde très-efficace, & qui n'est nullement nuisible. Des femmes grosses même, soit celles qui

ignoroient qu'elles le fuſſent, ſoit celles qui cachoient leur groſſeſſe, ont pris l'eſprit antivénérien pendant un mois & plus, ſans en reſſentir la moindre incommodité.

On voit par ce qui a été dit, avec quel ſuccès on a guéri, & on guérit encore la vérole & tous ſes différens ſymptomes.

Il ſeroit ſuperflu de vanter les effets de ce reméde antivénérien de Monſieur van-Swieten, après que les deux célèbres Praticiens, Meſſieurs de Haen & Storck ont annoncé & recommandé le ſublimé dans leurs ſçavantes obſervations annuelles, comme un reméde excellent & ſans égal contre toutes les maladies vénériennes.

C'eſt à cauſe des grandes vertus de ce reméde, qu'on l'a mis au nombre de ceux que l'on diſtribue *gratis* dans l'Hôpital, pour l'uſage des pauvres, ſous le nom de liqueur antivénérienne.

Je dois une partie de la réuſſite

de mes soins à l'exactitude du Chirurgien de mon Hôpital, M. Antoine Rechtberger, qui a parfaitement bien appliqué les remédes externes suivant les indications.

Il me reste encore à donner l'état des malades qui ont été heureusement guéris de maux vénériens dans l'Hôpital Saint Marc, par le moyen de l'esprit antivénérien.

J'ai commencé comme on l'a vû ci-dessus, le premier Mai 1754 à traiter les malades avec l'esprit antivénérien.

Il y en a eu de guéris

en	1754, ...	413.
	1755, ...	670.
	1756, ...	653.
	1757, ...	687.
	1758, ...	732.
	1759, ...	711.
	1760, ...	546.
	1761, ...	468.
	TOTAL	4880.

Il n'y a eu aucun malade qui n'ait été guéri par l'usage de l'esprit antivénérien, sinon ceux dont la maladie avoit jusques-là paru incurable & à qui on avoit donné le reméde, parce qu'ils l'avoient désiré ardemment. J'ai eu cependant la satisfaction de voir que quelques-uns de ceux qui paroissoient ne pouvoir guérir, l'ont enfin été après un long usage du reméde.

Il y a des tempéramens, surtout parmi les femmes, qui ne peuvent supporter ce reméde; quelques-unes dont le genre nerveux étoit extrêmement sensible, avoient, en le prenant, des convulsions ou des spasmes.

En pareils cas j'ai employé le mercure doux ou quelqu'autre préparation mercurielle.

Lorsque je n'ai pu faire usage d'un reméde mercuriel, alors je me suis servi avec succès, & dans

les cas les plus déſeſpérés de la décoction de bois de gayac & de bardane, recommandée par beaucoup d'Auteurs.

Voilà ce que j'ai cru devoir publier pour la gloire de l'Auteur de cet excellent remède, & pour faire voir que la curation des maladies vénériennes, par son moyen, eſt certaine, ſans aucun danger, & n'a rien qui puiſſe en éloigner.

Le grand Boeërhaave avoue dans le Traité particulier qu'il a composé ſur les maladies vénériennes, qu'il s'eſt occupé plus de trente-ſix ans, du traitement de ces maladies, pour découvrir la nature de ce mal ſingulier & ſi différent des autres.

J'eſpere que les Obſervations que j'ai faites ſur les maladies vénériennes, ſuffiront pour le moment, aux Médecins, d'autant plus qu'ils trouveront ce qui man-

que à mon ouvrage dans le cinquiéme volume des Commentaires de M. van-Swieten, ſur les aphoriſmes de Boeerhaave, dans lequel eſt le Traité des maux vénériens.

CHAPITRE II.

Le Traitement de l'Epilepſie avec la feuille d'Oranger.

IL y a déja long-tems que la Ville de Vienne (Capitale de l'Autriche) a fait un établiſſement & des Réglemens utiles, au ſujet des gens du Peuple qui ſont attaqués de cette terrible maladie. On a conſtruit dans l'Hôpital Saint Marc de cette Ville, un Bâtiment particulier pour les épileptiques, & on y a fait des chambres commodes pour ces malades, où les perſonnes de dif-

férent ſexe ſont ſoignées ſéparé-
ment.

Tout pauvre & même toute perſonne qui ſe trouve attaquée d'épilepſie, dans les lieux publics, eſt conduite à cet Hôpital; ce qui ſe fait ſous l'autorité des Magiſtrats, & cette police eſt très-louable parce qu'il ſuffit d'éprouver un friſſonnement violent à la vue de quelqu'un qui eſt dans un accès d'épilepſie pour en être attaqué, quand même on ſeroit en parfaite ſanté dans ce moment. Je dis qu'il faut reſſentir un friſſonnement vif, parce que la vue ſeule d'un épileptique dans l'accès n'a point la force de faire naître cette maladie dans un homme qui eſt en bonne ſanté, car ſi cela étoit on verroit devenir épileptiques tous ceux qui en voyent ou qui leur donnent du ſecours. Mais quand cette terreur qui cauſe le friſſonnement eſt ſu-

bite quand elle se trouve chez des personnes fort sensibles, ou dont le genre nerveux s'irrite aisément, & quand il y a déja dans le corps quelque disposition qui agit comme cause éloignée ; ce frissonnement dis-je est bien capable de faire naître une maladie semblable. J'ai eu & j'ai même encore dans mon Hôpital beaucoup d'épileptiques qui sçavent que c'est là ce qui leur a causé leur maladie. C'est pour cette raison que les Peres de famille qui ont un enfant, qui malheureusement est épileptique, ou un domestique, le mettent à mon Hôpital, souvent pour le reste de ses jours, sur-tout quand ce sont des gens qui ne sont point aisés ou qui ne peuvent pas garder leur enfant ou leur domestique séparés des autres.

Le nombre de ces malades est si fort augmenté qu'il y a conti-

nuellement soixante-quatorze lits qui sont occupés par les épileptiques seuls.

J'ai été fort aise d'avoir trouvé une occasion aussi favorable de faire beaucoup d'essais pour la guérison de cette terrible maladie. J'examinai tous les malades avec soin ; il y en avoit quelque fois trois, quatre & plus dans un même lit, ils étoient agités de convulsions & faisoient beaucoup de bruit. Il n'est point de mouvement dont les muscles soient capables dont je n'aie été témoin, & souvent faute de prendre garde à eux, les malades se blessoient ou étoient blessés par d'autres.

J'ai fait les recherches les plus exactes pour découvrir qu'elle avoit été la cause & l'origine de la maladie chez chacun de ces épileptiques, & j'ai eu le chagrin d'apprendre qu'il y en avoit beaucoup en qui elle étoit héréditaire

& beaucoup qui en étoient attaqués depuis leur plus tendre enfance, la devant à leur mere.

Quant aux autres je découvris que la maladie étoit accidentelle, & avoit été produite par des peurs, terreurs ſoudaines, ou des coups de différente eſpéce qu'ils avoient reçus, & cette origine eſt des plus fâcheuſes; il y avoit des épilepſies de ce dernier genre qui étoient chroniques, périodiques & habituelles depuis dix & même vingt ans ou plus.

Quelques-uns avoient des convulſions ſi fréquentes & ſi violentes, que leurs membres & la poitrine même n'avoient plus leur forme naturelle, & qu'ils avoient des maladies produites par ces vices de conformation. Il y en avoit que les convulſions avoient rendus ſtupides, imbecilles, d'autres avoient perdu la mémoire.

L'état fâcheux, & pour ainſi

dire sans espérance, où étoient ces malheureux, ne me détourna pas du projet que j'avois de les soulager.

Mais lorsque je voulus leur faire prendre des remédes, ils me refuserent, & comme s'ils eussent été contens de leur triste sort, ils ne voulurent se soumettre qu'à la cure palliative.

Je ne crus pas devoir presser davantage ces malheureux, d'autant mieux qu'ils ne paroissoit pas que je pusse beaucoup espérer de l'usage des médicamens, chez de tels malades, je fus obligé d'attendre qu'il me fût revenu un nombre de nouveaux épileptiques, hommes & femmes. Quelques mois après j'eus dix épileptiques; alors je parvins par des manieres engageantes à faire prendre des remédes à cinq des anciens.

Je fis l'essai sur ces quinze épileptiques, de la poudre de ra-

cine de Valeriane sauvage. J'en donnai tous les matins d'abord à chacun un demi-gros, puis un gros, ensuite un gros & demi, & enfin deux gros; je fis continuer ce remede pendant une demi-année, & j'employai ainsi plusieurs livres de racines de Valeriane sauvage. Dans le commencement de ce traitement, les malades parurent être beaucoup soulagés, mais c'est ce que j'ai presque toujours observé dans la pratique; quand j'ai fait quelque changement au traitement des épileptiques, ils en ont paru plus ou moins soulagés, mais ils retomboient bientôt après dans leur premiere maladie; la même chose est arrivée par l'usage de la Valeriane, car au bout de quelques semaines, les épileptiques avoient des accès qui, s'ils n'étoient pas plus fréquens & plus violens que les précédens, l'é-

toient du moins tout autant.

J'ai fait prendre la Valeriane à ces malades jusqu'à les dégoûter, & j'ai eu encore le chagrin de voir qu'un reméde si fort vanté n'a pas eu dans les épreuves que j'ai faites, l'effet que je désirois.

Cela m'engagea à faire prendre à mes épileptiques, tantôt du camphre, tantôt du quinquina & même de l'opium, selon que l'état de la maladie, ou un symptôme dominant me l'indiquoient. Je n'ai cependant jamais cessé d'avoir égard aux causes éloignées.

Lorsque j'ai commencé à donner aux gens qui étoient attaqués des maux vénériens, l'esprit antivénérien, j'avois un malade qui étoit en même tems vérolé & épileptique; je découvris sur le crane un *tophus* ou tumeur fort considérable, qui étoit encore fermée &

couverte de peau, je crus pouvoir lui donner la solution de sublimé. Il eut de fréquentes convulsions pendant qu'il fit usage du remède, mais dans la suite, la tumeur étant venue à suppuration & s'étant ouverte, l'épilepsie cessa; la plaie s'étant cicatrisée, cet homme sortit de l'Hôpital, guéri de la vérole & de l'épilepsie.

Une autre malade ressentoit toujours avant qu'il fût attaqué d'accès épileptiques, un spasme douloureux au coude du bras droit; je fis metre à cet endroit un vésicatoire: pendant tout le tems qu'il y eut un écoulement à cet endroit, le malade n'eut ni spasme, ni accès d'épilepsie; mais à peine cet abcès artificiel fut-il cicatrisé, que le spasme & l'épilepsie se renouvellerent. Je fis appliquer un seconde fois un vésicatoire, & je le tins ouvert pen-

dant quatre ſemaines, j'ordonnai pour remède interne le quinquina & le champhre ; ce traitement guérit le malade.

Lorſque les ſpaſmes ou convulſions avoient pour cauſes des douleurs vives, je les calmois au moyen de l'opium ; cet accident ceſſé les convulſions ne ſe renouvelloient pas.

Il eſt difficile de croire combien la mixture ou potion camphrée qui ſuit eſt efficace dans l'épilepſie & dans d'autres maladies.

Prenez un demi-gros de camphre ; un gros de ſucre & un gros de gomme Arabique : broyez le tout enſemble dans un mortier de verre : ajoutez une demi-once de vinaigre chaud ; ſix onces d'eau de fleurs de ſureau ; une once de ſyrop de fleurs de pavot rouge ou quoquelicot. Quelquefois j'ai encore ajouté à cette

potion trente gouttes de *laudanum* liquide de Sydenham.

J'ai eu un malade qui étoit attaqué depuis trois ans d'une très-forte épilepsie, & je l'ai guéri avec cette seule potion. Elle a aussi été très-utile à beaucoup d'autres personnes qui avoient des convulsions continuelles très-opiniâtres, dont elles étoient souvent agitées pendant plusieurs jours; il est vrai que je faisois en même-temps appliquer des vésicatoires ou des épispastiques aux jambes de ces malades.

Cette mixture a été encore d'un usage très-fréquent à mon Hôpital, dans les cas de maladies aiguës accompagnées de malignité; car la fiévre épidémique maligne pétéchiale, qui a regné avec fureur dans l'Autriche pendant l'année 1757, n'a pas épargné mes malades. On apporta malheureusement à l'Hôpital un

malade qui avoit cette maladie contagieuse, dont peu de temps après plusieurs personnes se trouverent attaquées; je pris aussi tôt tous les moyens possibles pour arrêter la contagion, en séparant ces malades, mais je ne pus empêcher que beaucoup de gens ne la gagnassent. Après avoir donné un émétique & employé la saignée pour ceux-là seulement en qui la circulation du sang étoit trop rapide, car cette épidémie ne supportoit pas facilement cette évacuation, après dis-je, le vomitif, je mettois en usage la mixture camphrée qui est décrite ci-dessus, dont le malade prenoit une cuillerée par heure; j'ordonnois une infusion de racine de contrayerva & une décoction fébrifuge rendue un peu acide avec l'esprit de vitriol, de laquelle il falloit beaucoup boire; quand la circulation étoit trop

lente, que le malade étoit dans la ſtupeur, je faiſois appliquer des véſicatoires. Ce traitement a guéri tous mes fiévreux, à l'exception d'un ſeul homme ſeptuagénaire qui eſt péri.

Cette mixture n'a pas produit de moins grands effets dans l'épilepſie, que dans les maladies accompagnées de malignité, c'eſt pourquoi j'ai combattu l'épilepſie, tantôt avec la potion camphrée, tantôt avec le quinquina; & tantôt avec l'opium. J'ai rendu cette maladie plus rare & moins incommode chez beaucoup de malades, quelquefois je l'ai arrêtée; vaincue & guérie entiérement.

Le 28 Mars 1761, l'illuſtre Van-Swieten me conſeilla d'eſſayer dans l'épilepſie, les feuilles d'Oranger, qu'on avoit nouvellement découvert être un reméde contre les convulſions. Pour faire ces expériences comme il faut, je

ne voulus mettre ce nouveau remède en uſage dans aucun genre de convulſion q e dans la vraie épilepſie.

Quant aux autres bons effets de cette plante dans les convulſions hyſtériques, le tremblement des membres, la danſe de St Vite, & les autres maladies des nerfs, de très-ſçavans Médecins font des expériences pour les conſtater, tant dans les Hôpitaux, que dans leur pratique particuliere. Voyez dans le Mémoire précédent les Obſervations du célébre de Haen. Ainſi comme je n'ai fait d'eſſais de ce nouveau remède que dans l'épilepſie, je ne rapporterai que les cas dans leſquels le malade aura été attaqué d'une vraie & forte épilepſie.

Mais pour ne pas faire un Ouvrage conſidérable, je ne rapporterai que ſuccinctement l'origine, la cauſe & la durée de la

maladie, ainsi que l'âge du malade & je ne dirai rien de tant de symptômes qui ont coutume d'accompagner cette maladie, & que d'ailleurs les Médecins connoissent. Je rapporterai exactement & fidelement l'effet du nouveau remède, ou le changement qui s'en sera suivi, d'après le journal que j'en ai fait, & que j'ai fait voir pendant plusieurs mois à M. van-Swieten; je ne tairai pas les cas dans lesquels j'ai eu peu ou point de succès, car j'écris des observations qui, soit qu'elles aient été heureuse, soit qu'elles aient été malheureuses, doivent être publiées avec candeur & vérité.

Avant que de faire prendre ce reméde à des épileptiques, je leur ordonne à tous une purgation ordinaire & quelquefois je la répéte.

J'ai fait saigner au pied le plus grand nombre pour opérer la révulsion

vulsion des parties supérieures.

Cette méthode que j'ai employée autant comme prophylactique que comme curative a fort soulagé les épileptiques, surtout lorsque le tempéramment ou l'état de la maladie indiquoient le besoin de pareil secours.

Ces précautions étant prises, j'ai prescrit aux malades un demi-gros de poudre de feuilles d'oranger en une seule dose le matin & le soir.

Il y a eu quelques épileptiques auxquels j'ai donné au lieu de la poudre la décoction suivante.

Prenez feuilles d'oranger une poignée; hachez-les, & faites cuire dans une livre d'eau de fontaine, ou autre bonne eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à moitié; passez, & faites prendre le matin en une seule dose.

Quand on fait usage de la décoction, on n'en prend point le soir.

Comme j'ai remarqué que le reméde donné en poudre produisoit le même effet que la décoction, j'ai fait prendre la poudre à la plûpart des épileptiques, comme on va le voir.

J'ai commencé à ordonner l'usage du nouveau reméde aussi-tôt que je l'ai connu, à la plus grande partie des épileptiques qui étoient à l'Hôpital, & je l'ai fait prendre aux autres à mesure qu'ils y arrivoient.

Chrétien E. âgé de 15 ans, étant tombé il y a sept ans, au moment où il ne s'y attendoit pas, dans un ruisseau profond & froid, en fut si fort épouventé, qu'il fut aussi-tôt attaqué d'un accès d'épilepsie, & depuis cet accident il avoit presque tous les jours un violent accès de ce mal qui duroit plusieurs heures. J'ai commencé à lui faire prendre la feuille d'oranger au commen-

cement du mois d'Avril 1761 ; pendant tout ce mois, ainsi que pendant les mois suivans, il n'eut que trois, quatre ou cinq accès d'épilepsie ; il n'en eut pas pendant le mois de Décembre, & il n'en ressentit qu'un très-leger au mois de Janvier 1762.

Paul E. âgé de 13 ans, étoit épileptique depuis cinq ans, & ce mal avoit été causé par une peur qu'on lui avoit fait tandis qu'il dormoit profondément.

Il y a plusieurs mois que je fais prendre à ce malade la poudre de feuilles d'oranger ; mais je n'en ai encore vu d'autre effet, sinon que les accès sont moins violens.

George F. âgé de 24 ans, ayant été fortement battu & frappé sur la tête, il y a dix ans, fut attaqué d'épilepsie dont les accès se répéterent vingt fois dans l'espace de deux jours ; ils

furent très-fréquens & presque journaliers durant les années suivantes ; j'ai donné à cet homme les feuilles d'oranger pendant trois mois, mais je n'ai pas remarqué qu'elles ayent produit chez cet épileptique le plus leger changement, ce qui me détermina à discontinuer l'usage de ce remède, & je le fis d'autant plus volontiers que les coups qu'il avoit reçûs, sembloient avoir produit dans les solides un vice qui ne pouvoit se corriger.

Antoine N. âgé de 15 ans, que l'effroi d'une chute inattendue avoit rendu épileptique six ans auparavant, avoit depuis ce tems un accès de cette maladie deux ou trois fois par semaine.

Comme je soupçonnois que ce jeune homme avoit des vers, je lui fis prendre une poudre anthelmentique ou vermifuge, dans laquelle entroit l'assa-fœtida ; le

malade alla plusieurs fois à la selle & rendit des ascarides; je lui fis continuer l'usage de cette poudre jusqu'à ce qu'il ne rendît plus de vers; mais les accès d'épilepsie n'étoient point diminués.

Le 15 d'Avril, il commença l'usage de la poudre de feuilles d'oranger, il eut des convulsions le 21 Avril & le 16 Mai.

Il y a maintenant dix mois qu'il prend ce reméde, il est entiérement guéri de sa maladie & vit en fort bonne santé dans l'Hôpital.

Pendant les deux derniers mois il n'a pris de la poudre d'oranger, que trois jours de la semaine & une seule fois ces jours là; maintenant il en a discontinué l'usage entiérement.

Leopold G. âgé de 17 ans, ayant vu un épileptique dans un accès, en eut un violent dès le même jour.

Les convulsions ayant ensuite augmenté de jour en jour, on l'apporta à mon Hôpital.

Lorsqu'il eut commencé à faire usage de la poudre de feuilles d'oranger, il fut pendant dix-huit jours, sans ressentir aucun accès d'épilepsie.

L'accès qui revint ensuite fut beaucoup moins violent.

Je lui fis continuer le même reméde pendant deux mois, & on ne remarqua pas davantage de symptôme d'épilepsie.

Je le laissai alors sortir de l'Hôpital, en l'avertissant néanmoins que s'il avoit la plus petite attaque de son mal précédent, il eût soin de revenir à l'Hôpital; mais il n'y est pas revenu, d'ailleurs j'ai appris qu'il étoit en parfaite santé.

Joseph K. âgé de 18 ans, qui avoit eu un accès épileptique presque tous les jours pendant

une année entiere, vint à mon Hôpital le 9 Mai 1761.

Je lui fis prendre de la poudre de feuilles d'oranger; bientôt les convulſions ceſſerent, & le reméde ayant été continué l'eſpace de deux mois, elles ne reparurent pas davantage; le jeune homme ſe trouvant en bonne ſanté, il quitta l'Hôpital.

Il fut pendant quelques ſemaines, après ſa ſortie de l'Hôpital, dans cet état de ſanté; mais s'étant enyvré avec du vin, il eut de nouvelles attaques d'épilepſie.

On le rapporta à l'Hôpital, où il fut bien-tôt guéri une ſeconde fois par le moyen du même reméde.

S'il s'enyvre encore, il y a apparence qu'il retombera dans la même maladie.

Jean M. âgé de 22 ans, qu'une peur avoit rendu épileptique,

avoit des accès de ce mal tous les huit jours.

Il a commencé à faire uſage du nouveau reméde, à la fin du mois d'Avril 1761, & depuis ce tems, il eſt tellement ſoulagé, qu'il eſt maintenant deux ou trois ſemaines ſans accès, & quand il en a, ils ſont toujours moins violens que les précédens.

Il y a aujourd'hui ſix ſemaines qu'il n'a eu d'accès, & toutes ſes fonctions ſe font bien.

Jacques G. avoit eu des accès d'épilepſie ſi fréquens & ſi violents pendant pluſieurs années, qu'il étoit devenu vraiment maniaque.

Il y a déja quatre mois que cet homme a commencé à faire uſage de la poudre de feuilles d'oranger, & depuis ce temps-là les convulſions s'éloignent de façon qu'il a été deux mois ſans reſſentir d'attaques d'épilepſie.

Quand à la manie, je n'y ai jusqu'ici trouvé aucun changement.

Pierre F. âgé de 18 ans, qu'une peur a rendu épileptique, il y a plus d'un an, ne ressent que rarement des accès de ce mal, & il n'a qu'une attaque tous les mois : il prend la poudre de feuilles d'oranger depuis quatre mois ; mais je n'ai pas encore remarqué que ce reméde ait produit aucun bien chez lui.

Anne H. âgée de 23 ans, qui est épileptique depuis cinq ans entiers, ne sçait pas quelle a été la cause de sa maladie.

Si on la croit, l'épilepsie s'est déclarée sans avoir eu de cause externe & connue, je n'ai rien découvert qui puisse me faire croire la maladie héréditaire.

Les convulsions se renouvellent ordinairement tous les dix jours.

Je n'ai pas vu que la poudre de

feuilles d'oranger que j'ai fait prendre pendant plusieurs mois à cette malade, ait produit chez elle aucun effet, ce qui m'a engagé à lui donner une forte décoction des mêmes feuilles d'oranger; mais ce reméde n'a pas produit de changement dans la maladie.

Magdelaine N. âgée de 24 ans, fut attaquée d'épilepsie, il y a plus de trois ans, sans qu'on en ait pu découvrir la cause, & les accès se répétoient tous les huit ou tous les quatorze jours; pendant trois mois le nouveau reméde n'a produit aucun changement qui ait été sensible pour moi.

Mais dans le quatriéme mois de son usage, la malade fut pendant plus de trois semaines sans accès d'épilesie.

Ensuite elle en eut deux tous les six semaines.

Alors je lui fis prendre la dé-

coction de feuilles d'oranger, elle fut trois mois ſans avoir la moindre attaque, & elle ſe réjouiſſoit d'avoir recouvré la ſanté.

Mais la maladie ſe renouvella tout-à-coup, avec une grande violence.

La malade continua à faire uſage du même remède, & il y a déja huit ſemaines qu'elle ſe porte bien.

Anne L. âgée de 26 ans qu'une peur a rendue épileptique à deux ans, a été attaquée tous les huit jours d'un violent accès de ce mal.

L'uſage de la poudre de feuilles d'oranger, & enſuite celui de la décoction de ſes feuilles l'ont tellement ſoulagée qu'elle peut maintenant compter ſix & ſept ſemaines ſans attaque.

Eve N. âgée de 30 ans, avoit toujours joui d'une bonne ſanté, lorſque, il y a cinq ans, ayant

pris l'émétique & s'étant fait saigner à contre-temps, dans le moment où elle avoit ses regles, elle devint sujette à des syncopes, & fut attaquée de la plus violente épilepsie.

Elle fut apportée il y a deux ans à mon Hôpital.

Je fis reparoître, au moyen d'un long usage de remédes emmenagogues, les regles qui avoient été supprimées pendant plusieurs années, & dès lors je conçus de grandes espérances de la guérison de cette fille; mais l'épilepsie ne fut pas moins violente qu'auparavant, & il ne me fut pas possible de diminuer cette maladie, ni par différens remédes, même de ceux que l'on nomme heroïques, parce qu'ils agissent puissamment, ni par les feuilles d'oranger, continuées pendant une demie année; ainsi je n'ai eu aucun succès dans le traitement de cette épilepsie.

Thérèſe M. âgée de 10 ans, qui étoit devenue épileptique depuis deux ans, avoit des accès de ce mal preſque tous les huit jours.

On me l'ammena au mois de Juin 1761, je lui ordonnai la poudre de feuilles d'oranger, elle eut encore deux attaques d'épilepſie; mais depuis le 20 Juin, elle n'a pas eu le moindre accès de ce mal, & elle a joui jusqu'aujourd'hui d'une bonne ſanté.

La feuille d'oranger a été très-utile dans les épilepſies croniques habituelles, dans leſquelles les attaques prenoient ſouvent nuit & jour, car elle a calmé les convulſions, ce qui ſoulageoit ces malheureux.

On peut conclure des faits qui viennent d'être expoſés, que les feuilles d'oranger, ſoit en poudre ſoit en décoction, ont eu des

effets merveilleux, même dans les fortes épilepsies.

Et elles ont eu une si grande efficacité ou vertu, que dans plusieurs cas elles ont diminué la violence de l'épilepsie, & ont rendu les intervalles entre les accès beaucoup plus longs que de coutume, & que dans certains cas, elles ont entiérement dissipé la maladie; enfin de tous les remédes connus précédemment comme utiles dans l'épilepsie & que j'ai éprouvé, il n'y en a point qui ayent produit un effet aussi constant que les feuilles d'oranger.

Je ne prétends cependant pas vanter & publier les feuilles d'oranger, comme un spécifique universel contre l'épilepsie.

Je dis seulement que ce reméde a été quelquefois utile dans l'épilepsie vraie, & a contribué à la guérison des malades.

Avant que de rien établir comme certain ſur un pareil ſujet, il faut un grand nombre d'expériences faites avec exactitude & attention. Je continuerai d'en faire le plus que je pourrai pour découvrir, s'il eſt poſſible, des choſes encore plus importantes.

Si d'autres Médecins célébres ont les mêmes ſuccès que moi en donnant ce reméde à leurs malades, & qu'ils veuillent bien les certifier, alors notre art ſalutaire pourra encore ſe glorifier de la découverte d'un excellent reméde ſpécifique contre l'épilepſie.



Extrait de l'Ouvrage de M. de Haen, qui a pour titre *Pars sexta Rationis Medendi in Nosocomio Practico Vindobonæ 1761, Parisiensis 1763, apud P. Didot.* Voyez Chapitre VII, §. IV, & suivans.

Les feuilles d'oranger sont d'un bon usage en Médecine. M. Abr. Westerhoff, excellent Praticien de la Haye, & mon ami depuis long-temps, s'étoit trouvé obligé, il y a plus d'un an, à l'instigation de personnes de distinction, de se charger de ce qu'on appelle un reméde secret ou un *secret*, à cette condition incommode qu'il ne diroit ce que c'étoit, à qui que ce fût, à moins que l'auteur du

ſecret n'y conſentît, tout étant commun entre amis ; M. Weſterhoff me donna une petite quantité de ce reméde, afin que j'éprouvaſſe ſes vertus quand j'en trouverois l'occaſion dans les maladies convulſives ; il m'aſſura, d'après ſa propre expérience, qu'il produiſoit, non pas toujours, mais ſouvent, des effets ſurprenans, & qu'il ne faiſoit point de mal.

J'ai eu au mois de Janvier de cette année, une occaſion très-propre à faire cet eſſay.

Une fille de 18 ans, que l'Impératrice Reine fait vivre à l'inſçu du Public, ainſi que pluſieurs autres centaines de jeunes filles & de jeunes garçons auxquels elle ſert de mere, par ſes dons ; cette fille, dis-je, avoit des convulſions ſi ſurprenantes & ſi terribles, qu'il y a très peu d'exemples d'un pareil état, & qu'il n'y

avoit point de genre de convulsions que cette fille n'eut ; pas une partie de son corps n'en étoit exempte, & des symptômes nouveaux & insolites, changeoient presque tous les jours cette terrible scene ; elle étoit élevée en l'air, où elle faisoit des sauts aussi hauts que si des hommes robustes l'eussent jettée en l'air.

Pendant l'espace de trois semaines, M. ab-Hentschel, ancien Praticien, qui a une très-grande expérience, a constamment mis en œuvre, toutes les ressources que l'art & sa pratique ont pu lui fournir ; mais c'a été sans succès.

L'Impératrice Reine m'ordonna de me joindre à M. ab-Hentschel, pour soulager cette fille ; comme je faisois réflexion qu'on avoit presque épuisé tous les moyens que l'art fournit & inutilement, je me ressouvins du secret de M. Westerhoff ; je fis

part à mon Collegue de ce médicament incapable de nuire, & qui quelquefois avoit produit des effets ſurprenans, il conſentit à en faire uſage; nous le donnâmes pour abreger, le premier jour où nous fimes prendre à cette fille un ſcrupule de la poudre de M. Weſterhoff, mêlée avec du Chocolat. Les convulſions qui duroient ordinairement douze heures, ſe terminerent en trois heures; le ſecond jour leur durée fut d'une demie heure, à peine eut-elle le troiſiéme jour un leger reſſentiment de ces accidens précédens.

Pour les jours ſuivans, elle ne ſentit plus rien du tout; bientôt après les forces lui revinrent, ainſi que la vivacité & la gaieté; malgré cela je lui fis prendre chaque jour, juſqu'au quatorziéme, un ſcrupule de la poudre de M. Weſterhoff. Depuis ce tems elle a toujours été en bonne ſanté.

M. Wincel, oculiste célébre par son habileté & sa dextérité, étant cet Hiver 1760 à Vienne, où il faisoit avec succès l'opération de la cataracte, il dit que le secret de la Haye n'étoit que des feuilles d'oranger, & qu'on employoit la décoction de ces feuilles pour faire le chocolat; mais qu'on pouvoit avec autant de fruit mêler à cette boisson la poudre des feuilles d'oranger. M. Wincel ayant appuyé cette opinion, de façon à ne laisser aucun doute, *M.* Van-Swieten, fit ramasser par-tout une grande quantité de feuilles, & en envoya à tous les Hôpitaux, & à toutes les Maisons d'enfans, de vieillards, de mendians, pour qu'on en fît des essais.

Je donnai pendant plus d'un mois de cette poudre à un épileptique, que rien n'avoit pu guérir, mais ce fut sans succès.

J'en ai fait prendre auſſi pendant long-temps & inutilement à une jeune fille qui avoit encore des reſtes de la danſe de S. Vite, *chorea ſancti Viti.* Mais après cela ayant donné à cette fille dix ſcrupules qui me reſtoient de la poudre de M. Weſterhoff, en dix jours elle fut entiérement guérie.

Y a t-il donc dans la poudre de la Haye quelqu'autre choſe que la feuille d'oranger? ou bien dans le grand nombre des eſpeces d'orangers, y en a t-il une qui ſoit plus ſpécifique que les autres? ou bien ſi c'eſt la même poudre, eſt-ce qu'il arrive dans ces cas-ci, ce qui ſe voit ſouvent, que les médicamens font peu de choſe au commencement de leur uſage, & qu'ils ont de très-bons effets au bout d'un certain temps, c'eſt ce que l'uſage de celui-ci nous apprendra.

Voici comme M. Wincel dit

que se fait la décoction avec laquelle on prépare le chocolat & comment on l'administre.

On fait cuire trente à trente-six feuilles d'oranger, avec une livre d'eau que l'on laisse réduire aux deux tiers; les malades boivent le chocolat que l'on prépare avec cette décoction; ce qui se répete quatre ou cinq jours après. On exige pour préparation du malade qu'il ait bu pendant trois jours de l'eau miellée, & qu'il ait été purgé, & le lendemain de la purgation, on fait prendre ce médicament.

Il y a des Médecins qui ordonnent pour chacun des trois jours, après la préparation, e tiers de la décoction décrite ci-dessus, avec le chocolat comme on l'a dit; mais ils recommandent qu'il n'y ait aucune drogue échauffante mêlée avec ce chocolat; ils conseillent aussi de prendre

cette boisson, dans le lit & de se reposer ensuite deux heures. Il faut, dit M. Wincel, répéter ces trois prises de reméde, & les purgations qui doivent les précéder, autant de fois que l'exige l'opiniâtreté de la maladie.

M. C. H. Velse, mon ami, excellent Praticien, Médecin & Conseiller à la Haye, m'a communiqué cette formule de la décoction.

Prenez cent vingt feuilles d'oranger, c'est-à-dire, environ une once & six gros; faites-les cuire dans vingt onces d'eau de pluie, l'espace de deux ou trois heures dans un vaisseau fermé; passez, ajoutez à la colature dix onces de vin rouge, & du sucre la quantité suffisante pour rendre la boisson agréable.

Le malade en prendra chaque jour, deux, trois ou quatre fois, suivant qu'il sera nécessaire, à la

dose de trois ou quatre onces ; ou seules ou mêlées avec un chocolat leger. M. Velse assure que ce reméde fortifie singuliérement les malades, que quelquefois il adoucit beaucoup la colique de Poitou, qu'il fait cesser les vomissemens qui sont un des symptômes de cette maladie, & qu'on fait au moyen de cette décoction, ce que les opiates & les purgatifs n'avoient encore pu opérer.

Il ajoute qu'il n'a pas encore fait beaucoup d'expériences dans des cas de convulsions histériques ; mais qu'il ne peut s'empêcher de rapporter l'histoire d'un enfant de deux ans, qui à ce qu'il sembloit seroit devenu fou. Cet enfant avoit depuis un an tous les jours de legéres convulsions ; depuis six mois, il avoit des attaques où il jettoit des cris convulsifs, il avoit des accès d'épilepsie, & quelquefois de catalepsie

ſie, & quelquefois de catalepſie : cet enfant prit trois fois par jour, pendant l'eſpace de vingt jours, de la décoction de feuille d'Oranger, & ce fut ſans ſoulagement ſenſible; mais dans la ſuite ce remède produiſit un tel effet qu'au bout d'un mois il n'avoit pas la plus légere apparence de mal, il paroiſſoit gai, doux, & dans l'état naturel.

Je puis aſſurer avoir éprouvé auſſi l'efficacité ſurprenante de cette décoction d'Oranger, ſur un homme de cinquante ans, qui à la ſuite d'une migraine ou mal de tête violent ſe trouvoit attaqué d'horribles convulſions du viſage, qui ſe répétoient vingt ou trente fois le jour. Il avoit outre cela tellement perdu la mémoire, que quoiqu'il connût ceux qui l'approchoient, quoiqu'il connût tout ce qu'il voyoit & ce qu'il touchoit, il ne pouvoit cepen-

dant trouver le nom qui convenoit à chacun de ces objets; & quelquefois il avoit de la peine à s'exprimer sur toute sortes de sujets. Quoi qu'on l'interrogeât en François ou en Italien, quand il répondoit quelque chose qu'on pouvoit entendre, c'étoit seulement en Allemand quil parloit contre son usage. Deux onces de cette décoction donnée de deux en deux heures changerent sensiblement son état, & dans l'espace de six jours la maladie fut entiérement dissipée, ainsi que tous ses symptômes surprenans; & toutes les fonctions se trouverent rétablies.

Une fille de seize ans fut attaquée d'une fiévre scarlatine ou pourprée au mois de Septembre 1760; elle eut des convulsions le 7 Octobre, devint paralitique du côté droit, & perdit entiérement la voix.

Les ſecours qu'on a coutume de mettre en uſage en pareil cas, n'ayant produit aucun ſoulagement, M. Van Swieten l'envoya pour être appliquée à ma machine électrique. Tout ce qu'elle gagna à uſer de ce reméde pendant l'eſpace de ſix mois, fut peu conſidérable, elle articuloit certains mots, & la paraliſie étoit diminuée; mais ce petit changement en bien n'augmentant pas, je lui donnai trois décoctions de feuilles d'Oranger, enſuite de la poudre, & pendant ce tems elle étoit électriſée tous les jours exactement. Ce traitement a déja duré un mois, elle recouvre la voix d'une maniere qui étonne de façon qu'il y a eſpérance qu'elle reviendra entiérement, & que la paraliſie ſe diſſipera totalement.

Cette obſervation m'a déterminé à donner des poudres de feuilles d'Oranger à tous ceux

que je fais électriser maintenant, pour voir si je pourrois recueillir un plus grand nombre de preuves, que la vertu électrique a de plus heureux succès au moyen des feuilles d'Oranger.

Quant aux épileptiques, je n'ai eu aucun succès dans leur traitement, soit avec la décoction, soit avec la poudre des feuilles; je les repéterai cependant quand l'occasion s'en présentera, parceque j'apprends que ce reméde a réussi à d'autres Médecins.

Ayant fait usage des feuilles d'Oranger dans un cas de tremblement qui étoit la suite d'une peur, il me sembloit d'abord que j'allois guérir cet accident, mon espérance s'évanouit ensuite, mais enfin j'eus un heureux succès.

J'ai vu M. Schreibers, Médecin de l'Hôpital des Bourgeois, donner pendant plus d'un mois les feuilles d'Oranger à un hom-

me, qui depuis plusieurs années souffroit beaucoup d'un *chorea sancti Viti* ou danse de S. Vite; il se fit seulement au commencement une légere diminution dans le mal; mais cet amendement n'augmenta point, quoiqu'on ait continué la même décoction pendant long-temps; il faut cependant avouer que l'amendement est demeuré constamment le même.

Ici finissent les observations de Mr. de Haen.

CHAPITRE III.

Observations sur le Traitement de la Manie ou Folie, par le Vinaigre distillé.

On a un aussi grand soin des maniaques ou des fous, que des

épileptiques dans l'Hôpital Saint Marc à Vienne ; il y a dans la même enceinte vingt-cinq Cabanes où on enferme les fous séparément ; il y en a encore six autres dans un endroit qui précéde celui-là, & le reste des malades qu'on ne peut mettre dans ces cabanes, vit dans d'autres chambres fermées, de façon que tout est plein de fous.

D'après la distinction que les Médecins font ordinairement en parlant du délire, en délire avec fureur, comme est le délire maniaque, & en délire avec tristesse, comme est le délire mélancolique, nous distinguerons les fous qui sont furieux, violens, qui jettent de grands cris, & les fous taciturnes, tristes, mélancoliques.

Ces deux genres de délire ont entr'eux une telle affinité, que souvent la manie dégénere ou se change en mélancolie, & la mélancolie en manie.

C'eſt ſans doute un ſpectacle qui fait horreur, que celui d'un épileptique qui eſt dans un violent accès; mais on doit avoir une beaucoup plus grande pitié des malheureux qui ſont privés de la raiſon ; car ils ceſſent d'être hommes, puiſque l'ame raiſonnable qui diſtingue l'homme de la bête, n'a plus d'action chez eux.

Ils font tout ce que feroient des bêtes, ils déchirent leurs habits, les jettent, ſe mettent nuds ſans honte, font les plus grandes malpropretés, avalent leurs excrémens & commettent bien d'autres actions extravagantes.

Il y en a dont la fureur & les tranſports ſont tels qu'on eſt obligé de les attacher avec les liens les plus forts, car ils ont ſouvent une force qu'il eſt difficile de vaincre.

Voici comme jai traité les

maniaques & les mélancoliques *cum materie.*

Lorſque les vomitifs n'étoient pas indiqués, je me gardois bien de les employer, parce que dans ce cas on eſt obligé de faire uſage des plus violens, qui par les efforts ou ſecouſſes & les vomiſſemens qu'ils excitent, accélerent le mouvement du ſang vers le cerveau.

J'ai employé au lieu des vomitifs les purgatifs antiphlogiſtiques ou rafraîchiſſants, & je les ai réitéré, ce qui le plus ſouvent ſoulageoit les malades : j'y joignois des remédes, qui avoient les qualités & les vertus capables de corriger le vice des humeurs ou leur genre d'âcreté.

Lorſque la plethore, la jeuneſſe, la force, la ſuppreſſion d'excrétions ſanguines qui ſe faiſoient habituellement, la façon

de vivre précédente ou le pouls indiquent qu'il convient de diminuer la quantité du ſang, j'ordonne une ou pluſieurs ſaignées abondantes.

J'ai coutume de faire ſaigner principalement à la jugulaire ; j'employe auſſi la ſaignée du pied.

C'eſt certainement un mal que l'on ne faſſe preſque plus uſage de la ſaignée à la jugulaire dont on voit l'efficacité dans la folie, & qu'autrefois tous les Médecins préféroient aux autres ſaignées dans l'apoplexie & les maladies de la tête.

J'avoue que j'ai traité beaucoup de maniaques qui n'ont recouvré la raiſon que lorſqu'ils ont été pour ainſi dire affoiblis par les ſaignées réitérées & les veſſicatoires.

Je ne prétends cependant pas, qu'il faut ſuivre cette méthode dans toutes les eſpeces de ma-

nies, car il faut soigneusement l'éviter dans celle dont a parlé Sydenham, qui est un effet de la foiblesse & est la suite de l'inertie, du manque de fluides & des maladies chroniques. Il n'y a dans ces cas-là que les remédes fortifians, cordiaux & nourrissans qui guérissent parfaitement. Mais je parle des especes plus fréquentes de manie & de mélancolie produites par les causes que nous avons exposées ci-dessus & dans lesquelles les vésicatoires ont été extrêmement utiles: elles ont tiré plusieurs malades de leur délire profond & constant, en faisant une révulsion des humeurs & en irritant.

Je fais boire à ces malades beaucoup de petit lait, des décoctions délayantes, adoucissantes & calmantes, autant pour que le fluide ne manque pas chez eux, que pour corriger les vi-

ces qui se forment dans les humeurs.

Je fais prendre outre cela tous les soirs, en grande quantité, des émulsions faites avec le pavot, le nître, le diacode, sur-tout à ceux qui ne dorment pas la nuit & qui sont continuellement en délire.

Si la maladie ne cede point à ces remédes, il faut faire les plus grands efforts pour sa guérison, sans quoi le mal devient chronique, incurable & dure souvent jusqu'à la mort.

Quelques-uns de ces malades parviennent à un grand âge, & les intervalles libres qu'ils ont de temps en temps ne sont pas longs; ils sont tour-à-tour, tantôt tristes, mélancoliques, dans une rêverie profonde; tantôt ils sont fougueux & délirent comme les maniaques; ce qui dure toute leur vie, comme je l'ai dit.

Dans des cas de cette espece, il faut tout de suite employer les remédes très-actifs, & de ce nombre est le musc, avec lequel j'ai fait depuis quelques années des essais qui m'ont réussi.

Je me suis procuré du musc excellent & de-l'odeur la plus pénétrante, j'en ai donné tous les jours à six maniaques, à la dose de quinze grains & un scrupule, sous la forme de bol, avec le syrop de Kermès.

J'ai ordonné qu'on les couvrît bien ensuite, afin qu'ils pussent suer pendant une ou deux heures. Il a paru chez quelques-uns un grand changement, & ceux qui étoient furieux auparavant ce remède devenoient tranquilles.

J'ai fait continuer cet usage du musc pendant trois mois.

Mais de ces six malades il n'y en a eu qu'un qui étoit maniaque

au plus haut dégré qui ait recouvré la raiſon, & il y a maintenant ſept ans entiers qu'il jouit conſtamment de ſon bon ſens. Je le rencontre fort ſouvent, & je ne lui trouve rien d'extraordinaire.

Mais cette odeur forte du muſc, qui ſe répandoit dans tout l'Hôpital, avoit des inconvéniens, de façon que je crus à propos de ſubſtituer au muſc un autre reméde actif.

Il me vint en penſée d'éprouver encore la mixture ou potion camphrée, que j'ai décrite dans le chapitre précédent & dont j'ai prouvé l'efficacité dans l'épilepſie, & la fiévre maligne.

J'ai donc donné fréquemment pendant le jour & par cuillerée, cette mixture aux maniaques & aux mélancoliques, après avoir fait précédemment les remédes néceſſaires & indiqués, eu egard à la cauſe du mal & à l'état des

malades, comme je l'ai dit ci-dessus, au sujet de la saignée & des vésicatoires.

J'ai été fort heureux dans l'usage de cette potion, & j'ai guéri chaque année plusieurs foux, de sorte que cette mixture a été employée fort souvent.

Il y a deux ans le nombre des maniaques fut très-grand dans le même moment; pour m'en débarrasser & les guérir plutôt, j'en choisis sept auxquels je donnai le camphre en substance mêlé avec les pignons, à la dose d'un demi gros, matin & soir; ils prirent tous les jours pendant deux mois cette dose de camphre.

Mais je fus fort surpris de voir qu'il n'y eut qu'un seul maniaque qui recouvra la raison.

Je donnai ensuite aux six autres la potion camphrée ordinaire, & quelques semaines après il y en eut quatre dont la folie se dis-

sipa ; ce dont je n'avois pu venir à bout peu de tems auparavant, en leur faisant prendre pendant l'espace de deux mois le camphre mêlé avec les pignons.

J'étois très-étonné qu'il y eût tant de différence entre l'effet de la mixture camphrée & celui du camphre en substance, quoique cependant il y ait à peine quelque différence entre ces deux remédes.

J'ai cherché à découvrir la cause de cette diversité d'effet, à mesure qu'il m'est arrivé de nouveaux maniaques.

Je leur ai donné tantôt la mixture camphrée, & tantôt le camphré mêlé avec les pignons.

Les effets ont été constamment les mêmes, c'est-à-dire, que celui de la mixture camphrée a toujours été plus prompt & plus certain.

D'où j'ai pu conclurre que dans

la mixture camphrée, il y avoit outre le camphre quelque chose qui agissoit encore plus que lui, comme spécifique contre la manie.

Mais après le véhicule aqueux & le syrop, que je ne pouvois pas soupçonner d'une grande action, je n'ai pu découvrir que le Vinaigre auquel je pusse attribuer cette efficacité de la composition.

Je choisis donc d'abord du vinaigre ordinaire, ensuite du vinaigre distillé, je le fis prendre par cuillerées à mes maniaques & j'eus le plaisir de voir qu'il produisoit de bons effets.

Il y avoit des malades, & c'étoit sur-tout les femmes, qui ne pouvoient pas supporter le Vinaigre étant à jeun, c'est pourquoi voici comme je m'y pris.

Les malades sur lesquels je fis mes expériences prirent tous dans

la matinée environ une livre d'une forte infusion de Millepertuis ; une heure après le dîné, je leur donnai une once & demie de Vinaigre distillé, mais à différentes fois, de façon qu'ils en prirent environ tous les quart d'heure une cuillerée.

Je commençai ce traitement les premiers jours du mois de Mai 1761, & je guéris heureusement les malades suivans, les uns de leur délire mélancolique, les autres de la manie.

Le genre de la maladie ne m'a pas permis de mettre tout au long les noms des maniaques ni celui des épileptiques dans la crainte que cela ne fît tort à ces pauvres gens quoique guéris ; mais je donne leur nom propre ou nom de batême & la premiere lettre de leur surnom comme ils sont inscrits dans le Registre de l'Hôpital.

J'ai mis en écrit, pour tous, le jour où ils ont commencé à prendre le remède, & celui où ils sont sortis guéris de mon Hôpital, afin de faire voir combien de tems il a fallu le continuer.

Mathias F. a commencé à prendre le Vinaigre distillé le 16 Juin ; il est sorti de l'Hôpital, le 5 Août.

Antoine A. a commencé le premier Juin, est sorti le 2 Août.

Joseph G. a commencé le 14 Juillet, est sorti le 20 Octobre.

Michel S. a commencé le 18 Août, est sorti le 3 Novembre.

Catherine G. a commencé le 6 Mai, est sortie le 23 Juin.

Thérese S. a commencé le 12 Mai, est sortie le 16 Juillet.

Rosine B. a commencé le 14 Juillet, est sortie le 18 Septembre.

Sabine S. a commencé le 12

Août, eſt ſortie le 18 Septembre.

Anne N. a commencé le 20 Octobre, eſt ſortie le 30 Décembre.

Toutes ces perſonnes ſe portent fort bien & jouiſſent conſtamment de leur bon ſens : les hommes ſont retournés à leurs occupations précédentes, l'un d'eux eſt allé dans ſa patrie, & s'y eſt marié ; la plûpart des femmes ſont en ſervice.

Peu de tems après que les malades ont commencé l'uſage de ce nouveau reméde, cet air égaré ou hagard qui eſt particulier aux maniaques diſparoît, enfin ils deviennent tranquilles, & inſenſiblement ils recouvrent la raiſon.

Le reméde agit principalement par les ſueurs ; plus les malades ſuent, & plutôt ils ſont ſoulagés : il favoriſe auſſi les autres

sécrétions & excrétions : chez les femmes, il rend abondantes les regles qui l'étoient peu, & fait reparoître celles qui étoient supprimées.

Je n'ai pas remarqué que ce reméde ait produit aucun accident qui ait mis dans le cas d'en interrompre l'usage.

Je fais continuer l'usage du reméde, jusqu'à ce que les malades soient parfaitement guéris, & il faut pour quelques-uns deux ou trois mois.

Il y en a chez qui le reméde agit plutôt, comme je l'ai démontré dans la liste ci-dessus.

J'ai eu hors de l'Hôpital un ouvrier en bois & la femme d'un Fripier qui étoient maniaques, ils ont été guéris tous deux au bout de six semaines.

J'ai préparé les malades, quand il y a eu des raisons pour cela, par les saignées & les purgations,

que j'ai même réitérés pendant l'uſage de ce remède & j'ai fort ſouvent fait appliquer des véſicatoires quand cela a été néceſſaire.

Je ne veux pas me donner pour Auteur de ce nouveau remède contre la manie, c'eſt le hazard, le raiſonnement, l'expérience qui m'ont conduit à le mettre en uſage.

Je dis le hazard, parceque c'eſt en cherchant à découvrir la cauſe de la différence qui ſe trouvoit, entre les effets de la mixture camphrée & ceux du camphre même.

Le raiſonnement m'a auſſi ſervi à cela, tant parce que j'ai regardé le Vinaigre comme un très-bon remède antiphlogiſtique, diaphorétique & fondant, que parce que je l'ai cru propre par ſa nature à corriger l'atrabile, en quoi le grand Boerrhaave fait conſiſter la guériſon de la folie.

Enfin, l'expérience m'a fait connoître les vertus de ce remède par ses bons effets sensibles.

J'ai cependant dans mon Hôpital une jeune fille & deux autres personnes attaquées de manie chronique, auxquelles le Vinaigre distillé n'a procuré aucun soulagement ; il est vrai que tous les autres remèdes n'ont pas été plus utiles, & peut-être ces malades ne guériront-ils jamais.

Car j'ai appris par de nombreuses expériences, que quand on ne parvient pas à guérir les maniaques ou les mélancoliques, dès le commencement de leur maladie ou dans l'espace d'une année, ils deviennent incurables, quelques remèdes héroïques qu'on employe dans la suite.

Pour lors les solides sont viciés, les vaisseaux du cerveau & des membranes qui l'enveloppent deviennent variqueux, ce qui

occasionne la lenteur & l'inégalité dans le mouvement du sang. Les vaisseaux étant trop dilatés ou se rompant il survient une apoplexie mortelle; c'est là le genre de mort le plus ordinaire aux mélancoliques & aux maniaques.

J'ai dit plus haut que j'ai coutume de faire prendre aux maniaques le Vinaigre distillé, après leur dîné, & une forte infusion de Millepertuis (*hypericum*) à jeun dans la matinée.

J'ai préféré cette plante aux autres, parce que les Anciens l'ont recommandée comme un spécifique dans la manie, la mélancolie, les maladies hypochondriaques.

Angelus Sala faisoit un secret de la teinture *d'hypericum* : lorsqu'il en manquoit, il préparoit une décoction des sommités de cette plante dans le vin du Rhin ou dans la petite biere, & il la

faisoit prendre avec succès aux malades.

C'est là ce qui m'a engagé à éprouver moi même la vertu si vantée de *l'hypericum*, mais il s'en faut beaucoup qu'elle m'ait fait voir les mêmes effets que le Vinaigre distillé.

J'ai réitéré souvent les essais de cette plante, j'ai donné à un ou deux malades le Vinaigre distillé, sans l'infusion *d'hypericum*; j'ai fait prendre à d'autres l'infusion *d'hypericum* sans Vinaigre distillé; & dans tous ces cas l'usage seul du Vinaigre distillé a produit l'effet que je desirois, ce que n'a pas fait l'infusion *d'hypericum*, & j'ai été obligé de donner à ces derniers le Vinaigre distillé : ainsi on peut conclure que c'est le Vinaigre distillé qui produit le plus grand effet.

Ayant observé que ces deux médicamens réunis réussissoient bien,

bien, & penſant que la vertu ſpécifique de l'hypéricum pouvoit agir d'une façon qui ne me fût pas ſenſible, j'ai continué de faire ajouter une forte infuſion de cette plante au déjeuné de tous ceux qui font uſage du Vinaigre diſtillé.

Voilà ce que j'ai eu intention de publier ſur la vertu du Vinaigre diſtillé, dans le délire mélancolique & maniaque.

J'ai vu pluſieurs malades que l'uſage de ce médicament a guéri de leur folie, & ils jouiſſent encore de toute leur raiſon.

Cependant ces eſſais ne me paroiſſent pas ſuffiſans pour publier que le Vinaigre diſtillé eſt un nouveau ſpécifique, il faut pour cela un plus grand nombre d'expériences.

Je ne prétends point non plus diſputer au camphre ſes vertus, j'ai démontré moi-même qu'il eſt un

remède efficace dans la manie. Je pense même que si quelqu'un cherche un puissant remède, il le trouvera dans le camphre uni avec l'*opium*. Ce mêlange a souvent produit des effets surprenans dans des maladies de la tête, des nerfs, des articulations & dans beaucoup de maux chroniques.

Quant à l'espece de mélancolie essentielle ou délire, que les auteurs ont nommés *sine materiè*, qui a pour cause les passions de l'ame, comme la tristesse, un grand chagrin inattendu, ou l'amour; un homme prudent fera mieux que le plus sçavant Médecin; cependant si cette espece même dure fort long-temps, elle peut se changer en mélancolie *cum materiè* & alors on pourra la traiter comme telle.

Il y a des auteurs qui permettent de battre les gens attaqués de manie & de mélancolie, soit

pour pouvoir en être plus maître, soit pour les faire sortir de leur méditation profonde, & de leur délire, par la douleur.

Lorsque j'ai commencé à exercer la médecine dans cet Hôpital, ce reméde étoit employé avec la plus grande exactitude, & selon la coutume par ceux qui avoient la garde de ces malades; souvent ils frappoient si violemment ces malheureux, que je n'étois pas dans le cas de faire faire des cauteres, ou de faire appliquer des vésicatoires; la licence qu'avoient ces surveillans les rendant plus méchans que les malades, ils agissoient avec moins de raison que le fou dans sa cabane. J'employai toute mon authorité pour empêcher entiérement qu'on ne frappât ainsi ces malheureux.

CHAPITRE IV.

Observations qui confirment de plus en plus que l'usage tant interne qu'externe de la Ciguë, est salutaire dans des cas de maladies très-difficiles à guérir. Par Monsieur Storck.

C'Est avec une grande satisfaction que je confirme encore ici, ce que j'ai assuré des vertus de la Ciguë dans mes différens ouvrages sur cette plante: (*) l'expérience journaliere nous a convaincu de plus en plus, que la Ciguë est un reméde absolument incapable de nuire, & soulage quel-

(*) Les divers ouvrages de Monsieur Storck sur la Ciguë se trouvent chez le même Libraire sous les titres suivans. Dissertation, Observations nouvelles & Supplément sur l'usage de la Ciguë.

quefois promptement des malades, auxquels tous les autres remédes ne font aucun bien, & qui étoient déja abandonnés à leur triste destinée.

L'usage de ce médicament devient tous les jours plus général.

On le donne maintenant en infusion comme du thé.

Quand on commence à le prendre ainsi, son odeur forte & désagréable déplaît; mais lorsqu'on en boit pendant quelque tems, on s'y accoutume de façon qu'il se trouve des malades qui aiment cette infusion.

Il y a des Dames qui préparent des bouillons avec l'herbe de la Ciguë, les passent, & en boivent fréquemment pendant le jour.

Elles éprouvent que ces bouillons corrigent parfaitement l'âcreté du sang, augmentent les forces, & que toutes les fonctions du corps se font plus librement.

Une belle femme avoit depuis longtems des fleurs blanches très-âcres, le ventre extrêmement dur, le vagin tellement rempli de tubercules ſquirrheux qu'à peine pouvoit-on y introduire une très-petite canule ſans lui cauſer de très-vives douleurs, parce que ces ſquirrhes la faiſoient beaucoup ſouffrir, quelque légérement qu'on y touchât.

Cette femme fit uſage des bouillons de Ciguë, & deux ou trois fois par jour on lui faiſoit de douces injections dans le vagin avec l'infuſion de Ciguë; par le moyen de ce traitement les douleurs furent bientôt adoucies. Il ſortit de la matrice une matiére beaucoup plus pure & qui n'avoit aucune mauvaiſe odeur; enfin les tumeurs & les ſquirrhes ont diſparu, l'écoulement a ceſſé entiérement, & cette femme qui n'a pris d'autres remédes que ceux que

nous venons de rapporter, ſe porte bien.

Le bain préparé avec une infuſion de Ciguë, & dans lequel tout le corps du malade eſt plongé, eſt quelquefois très-utile; & il fait que l'extrait de Ciguë pris intérieurement réſout, fond les ſquirrhes, les tumeurs, & guérit les ulcéres chancreux & ſanieux beaucoup plus promptement.

Le célébre Hoffman, Profeſſeur à Erfurth a publié, une petite diſſertation ſur ce bain; on y trouve de fort bons raiſonnemens conformes à l'expérience. (*)

Je pourrois rapporter un grand nombre de cures qui ont été opérées par le moyen de l'extrait de Ciguë, depuis que j'ai publié mes Obſervations ſur la pomme épineuſe, la juſquiame & l'aconit; mais je crains qu'en ne diſant que

(*) On trouvera dans ce Recueil un extrait de cette Diſſertation

ce qui se trouve dans mes premiers ouvrages sur ce sujet, je n'ennuye les lecteurs, ou que je ne leur prenne des momens qui leur sont nécessaires pour d'autres occupations.

Je ne dirai que les choses qui paroissent mériter une nouvelle attention & elles sont en petit nombre.

Une femme se mit fortement en colere, dans le tems où elle avoit ses régles; elles s'arrêterent sur le champ: il survint une douleur vive dans les lombes & des vertiges, la respiration devint difficile, on sentoit le pouls dur & quelquefois intermittent.

Aussitôt après cette suppression, on donna à la malade un lavement, on lui mit les pieds dans l'eau, on la saigna du pied; enfin on employa les remédes propres à arrêter la fiévre & à détourner le sang vers les parties d'où viennent les régles.

Le mouvement fébrile qu'on remarquoit dans le pouls cessa presqu'entiérement dans l'espace de deux jours ; cependant l'intermission du pouls, les vertiges, la rougeur des yeux, la douleur des lombes se soutinrent.

C'est pourquoi je conseillai à cette Dame de prendre, de trois en trois heures, deux pilules d'extrait de Ciguë ; chaque pilule pesoit trois grains.

Dès le premier jour elle sentit un grand soulagement, & il commença à couler de la matrice une lymphe muqueuse, légérement teinte de sang.

La nuit fut beaucoup plus tranquille que la précédente.

Le second jour les régles vinrent dans la quantité qui convenoit & sans aucune douleur ; les vertiges & la rougeur des yeux se dissiperent, le visage, où l'on avoit remarqué de la tension, re-

prit sa molesse naturelle, on n'observa plus d'intermittence dans le pouls, & cette femme se porta parfaitement bien.

Les régles durerent six jours entiers, ensuite elles s'arrêterent, & pendant ce tems la malade prit tous les jours la même quantité d'extrait de Ciguë.

J'ordonnai ensuite qu'elle continueroit encore pendant quatorze jours le même reméde, afin qu'il ne se fît aucune obstruction dans les vaisseaux de la matrice, qui pût être un obstacle à l'écoulement des régles le mois suivant.

Maintenant cette Dame a ses régles, au tems & dans la quantité convenables, & elle ne lui causent aucune incommodité.

Les régles d'une autre femme s'arrêterent tout-à-coup par l'effet d'une peur soudaine, sa respiration devenoit gênée, elle sentoit une douleur de tête sourde, elle

étoit ſans appétit, avoit le pouls lent & inégal, la région lombaire étoit tendue; enfin la malade ne pouvoit courber le corps ou ſe pencher d'aucun côté, ſans ſouffrir de violentes douleurs.

Je fis prendre encore à cette femme l'extrait de Ciguë; dès le ſoir du premier jour les régles ont reparu, & elle ſe porta très-bien le lendemain.

Une fille âgée de vingt-trois ans ſentoit, depuis plus de ſix mois, une demangeaiſon très-incommode & une chaleur rongeante ſous les aiſſelles, aux aînes, aux parties génitales & au bord de l'anus.

Toute ces parties avoient été écorchées en gratant, & il en ſortoit une ſéroſité jaunâtre, puante & âcre.

Cette fille ayant pris de l'extrait de Ciguë, elle fut entiérement guérie dans l'eſpace d'un

mois, quoiqu'auparavant elle eût fait usage, sans aucun succès, de bains de divers genres, & de différens remédes internes ou externes.

Une femme âgée de trente-huit ans avoit des fleurs blanches depuis plus de dix ans, il sortoit par l'anus une matiére visqueuse, fœtide; on sentoit aussi dans cet endroit une dureté vraiment squirrheuse, qui causoit de tems en tems de si grandes douleurs, que la malade étoit obligée de garder le lit plusieurs jours, & qu'elle ne pouvoit dormir quoiqu'elle prît des remédes où il entroit de l'opium.

La matiére qui s'écouloit devenoit de plus en plus âcre, excorioit les parties voisines, & les linges qui la recevoient, étoient rongés & se réduisoient en poudre.

Tout les remédes qu'on essaya ne produisirent aucun bien.

La malade devint triste, mélancholique & commença à tomber dans le marasme.

Lorsqu'elle me consulta, je lui prescrivis de faire usage sur le champ de l'extrait de Ciguë, & par le moyen de ce seul médicament, elle a été guérie dans l'espace de quatre mois.

Maintenant elle a de la force, de l'appétit, & elle dort; la dureté qui étoit près de l'anus s'est dissipée, on ne voit plus sortir de mucosité de cette partie, la malade n'y ressent point de douleur, & elle va tous les jours à la selle naturellement; au lieu que précédemment elle étoit tellement resserrée qu'il falloit ou un purgatif ou un lavement pour procurer l'évacuation du ventre.

Les régles viennent maintenant au tems ordinaire, & les fleurs blanches sont presque cessées.

Une femme âgée de vingt-huit

ans, a eu depuis l'âge de trois ans tout le visage, la poitrine, les bras & les mains, rongés d'ulcéres horribles.

Différens Médecins ont employé leur art pour soulager cette malheureuse, on l'a fait saliver deux fois par le moyen du mercure, on a employé les bains, les fomentations, les linimens, les emplâtres. La vie de cette femme a été conservée il est vrai, son corps a même augmenté de volume; mais le mal s'est accrû en même tems.

Tout ce qu'on lui faisoit prendre ne la guérissant pas, je lui ai ordonné de boire trois fois par jour six onces d'infusion de Ciguë; de laver trois fois le jour les parties ulcérées avec la même infusion, & de n'employer aucun autre topique.

Il y a maintenant trois mois que le traitement est commencé,

& la malade eſt déja preſque guérie ; elle remue librement les bras, tous les ulcéres ſont cicatriſés, les parties qui étoient maigries ſe rempliſſent de bonne chair, & les forces ſont revenues.

J'ai guéri un homme fort vieux d'un ulcére ancien par le moyen de l'extrait de Ciguë. Après cette cure il a eu beaucoup plus de force, plus d'appétit, & un ſommeil plus tranquille ; ſa vue, qui auparavant étoit foible, eſt ſi bonne maintenant qu'il peut diſtinguer, lire & former les lettres du plus petit caractere, ſans ſe ſervir de lunettes.

Ce même homme, qui avoit beaucoup d'affaires, ſentit de nouveau, au bout de ſix mois de guériſon, ſes forces diminuer & ſa vue s'affoiblir ; mais la cicatrice de l'ancien ulcére ne fut point altérée.

Il ſe remit à l'uſage de l'extrait

de Ciguë, & bientôt ses forces furent rétablies pour la seconde fois, & la foiblesse des yeux se dissipa.

Il y a maintenant plusieurs années que ce vieillard prend de la Ciguë, quand il lui semble qu'il en a besoin ; & par le secours de ce médicament, il conserve dans un âge très- avancé sa vue & ses forces ; il est en état de remplir parfaitement les devoirs de son état qui demande un travail de tête.

J'ai observé que la Ciguë a fait le même bien à plusieurs gens âgés dont, d'ailleurs, la constitution étoit bonne.

Ne pourroit-on pas soupçonner que la Ciguë est capable de disposer le corps à une longue vie, en débarrassant les vaisseaux de la mucosité qui s'y forme quelquefois, en levant les obstructions, en rendant la circulation du sang plus libre ?

Si nos prédéceſſeurs ont eſpéré que le mercure, l'antimoine, pouvoient produire un pareil effet, pourquoi n'attendrions-nous pas la même choſe de végétaux, qui ont beaucoup plus de vertus ?

Prenons courage, on trouve en un moment ce qu'on a cherché ſans ſuccès pendant pluſieurs ſiécles.

Il y a beaucoup de faits qui nous prouvent, que l'uſage interne & externe de la Ciguë, eſt très-utile dans les maladies des yeux.

Les guériſons de maux peu conſidérables, ne méritent pas d'être rapportées.

Les exemples ſuivans prouvent ſuffiſamment cette vertu de la Ciguë.

Une Religieuſe qui étoit aveugle depuis pluſieurs années, s'étant miſe par mon conſeil à l'uſage de la Ciguë ; elle a par ce moyen recouvré parfaitement la vue.

Mr. Taube, Médecin de la cour d'Angleterre, a écrit, que ce seul remède a parfaitement rendu la vue à une fille de vingt ans, qui depuis quatre ans avoit une goutte sereine parfaite.

Le célébre Mr. Leber, Professeur de Chirurgie dans cette Université, a vu de très-bons effets de la Ciguë dans les mêmes maladies des yeux.

Quand même sur un nombre de cent aveugles, dont d'ailleurs on reconnoît la guérison impossible par les remédes ordinaires, il n'y en auroit qu'un seul de guéri par la Ciguë ; n'est-ce pas un motif de nous exciter à mettre ce reméde en usage avec prudence, dans toutes les occasions qui se présenteront ?

Une femme âgée de quarante & quelques années, étoit depuis vingt ans languissante & cachectique, ses dents vacilloient, elle

avoit les gencives ulcérées, l'haleine fœtide, & tout le corps maigre.

Les remédes dont elle avoit fait uſage pendant un auſſi long-tems, ne lui ayant procuré aucun ſoulagement, elle me pria de lui donner la Ciguë.

Dans l'eſpace de cinq mois, elle fut rétablie par l'uſage de ce remède, & elle eſt maintenant en état de vaquer à ſes occupations.

Mais il eſt à remarquer, que cette femme n'a pu prendre plus de quatre grains d'extrait de Ciguë par jour, elle ſupportoit parfaitement bien cette doſe; mais elle avoit de vives douleurs de colique, quand elle en prenoit davantage.

On voit encore dans cette obſervation, un exemple de la diverſité des tempéramens, ou des diſpoſitions particulieres, & que c'eſt agir prudemment que de com-

mencer toujours l'usage des médicamens par une petite dose.

Une fille âgé de vingt ans & plus, avoit depuis plusieurs années une toux très-violente, de grandes angoisses, & une difficulté de respirer considérable.

On avoit mis en usage, mais sans qu'on lui eût procuré de soulagement, des remédes de différens genres, pour calmer la toux, faciliter l'expectoration, dissiper les angoisses, & rendre la respiration plus aisée.

Enfin je joignis à ces remédes, l'extrait de Ciguë à grande dose, & bientôt après, la malade cracha en abondance, & en toussant, une matiére très-visqueuse, gluante, grisâtre; elle commença à dormir plus tranquillement, & dans l'espace de peu de semaines elle se trouva en convalescence.

Un jeune homme âgé de vingt-

cinq ans étoit attaqué depuis ſon bas-âge de convulſions terribles, & de vrais accès épileptiques, tous les cinq ou ſix ſemaines.

Il n'y avoit point de reméde d'uſage, dont on n'eût fait l'eſſai ſur ce jeune homme; cependant la maladie n'étoit nullement diminuée, & même les accès d'épilepſie devinrent plus fréquens; le malade tomba dans une mélancholie extrême, ſes forces diminuerent, & il y eut lieu de craindre le maraſme.

Six mois après il vint me conſulter, je lui conſeillai l'uſage de l'extrait de Ciguë.

Bientôt ſes forces augmenterent; ſon ſommeil, qui précédemment étoit agité, devint tranquille & le fortifia, il lui vint de l'appétit, & il alloit tous les jours à la ſelle naturellement.

Dans l'eſpace de ſix mois il ne reſſentit qu'une ſeule fois un léger accès d'épilepſie.

Ce jeune homme est maintenant dans l'état d'un homme sain : il a la mémoire bonne, au lieu qu'elle étoit précédemment foible & mal ordonnée.

Mr. Graffenhueber, Premier Médecin des armées, a eu soin que dans les Hôpitaux d'armées on fît usage de la Ciguë, toutes les fois qu'il s'en présenteroit des occasions; il a prié les Médecins & les Chirurgiens, d'être attentifs aux effets que produiroit ce reméde, & de lui en rendre compte, soit que le traitement eût réussi ou non.

Il a vu à l'armée des exemples presque sans nombre, des bons effets de la Ciguë, & que très-souvent elle avoit guéri des maladies auxquelles les autres remédes, même les plus actifs, ne faisoient rien, & que les Médecins avoient abandonné ou qu'ils regardoient comme incurables.

Le ſavant, Heiſlig Médecin de l'armée de l'Empire, m'a certifié avec candeur les mêmes choſes de l'uſage de la Ciguë ſur ſes malades.

Mr. Kollweg, Médecin d'armée, a non-ſeulement obſervé les bons effets de la Ciguë dans les maladies des ſoldats, mais il a guéri entiérement, & au grand étonnement de tout le monde, ſa femme qui avoit un cancer conſidérable au ſein.

On avoit précédemment mis en uſage des remédes ſans nombre, qui n'avoient fait qu'augmenter le mal.

Je pourrois citer encore pluſieurs témoignages en faveur de la Ciguë, & il me ſeroit poſſible de rapporter des curations ſans nombre, dans preſque tous les genres de maladies; mais je m'en abſtiens, parce qu'on doit imprimer avant peu la liſte de ceux

qui ont été guéris dans notre Hôpital.

J'ajouterai seulement, que je revois tous les ans, plusieurs fois, les malades que j'ai guéri par le moyen de la Ciguë, pour sçavoir si, au bout de plusieurs années, il n'arriveroit point aux malades quelque chose qui pût être attribué à la Ciguë; mais je puis assurer en conscience, que je n'ai encore vu aucun mauvais effet de ce reméde: ceux qui ont été guéris par la Ciguë, jouissent après cela d'une bien meilleure santé qu'auparavant.

Ce que je dis est également vrai pour les enfans & les adultes; les gens du peuple, & ceux d'une condition plus relevée, supportent également la Ciguë.

Le fils de Mr. le Professeur Lebmacher, dont j'ai rapporté la guérison opérée par la Ciguë dans un autre ouvrage, se porte très-bien.

La

La fille de Mr. Kollmann, Médecin d'armée, que son pere avoit parfaitement guérie, par l'usage de la Ciguë, d'un ulcére chancreux large & profond qui lui rongoit la joue, est en bonne santé.

Les remédes qu'on avoit essayés précédemment, n'avoient été d'aucune efficacité.

Je puis donc encore conclure; que la Ciguë est un reméde qui ne fait aucun mal; que son usage guérit quelquefois des maladies qui ne cedent point à d'autres remédes; &, parconséquent, que ce reméde est plus efficace qu'aucun autre de ceux que l'on connoit dans sa classe.

Néanmoins j'avouerai encore ici, comme je l'ai fait dans mes autres ouvrages sur la Ciguë, qu'il y a beaucoup de malades qui ne peuvent pas être guéris, même par le moyen de la Ciguë.

Mais doit-on pour cela négliger de la mettre en usage, la mépriser, la proscrire ?

Les vertus du stramonium ou pomme épineuse, de la jusquiame & de l'aconit, que j'ai annoncées dans mon dernier ouvrage, sont déja confirmées par beaucoup d'expériences qu'ont faites différens Médecins.

De ces trois médicamens, l'aconit est celui qui mérite le plus d'éloges; car il a une très-grande efficacité, & je n'ai jamais vu qu'il ait produit de mauvais effet. Ce reméde a guéri des malades qui ne pouvoient mouvoir aucun membre, qui avoient souffert pendant plusieurs années, de cruelles douleurs de rhumatisme, & qui gardoient continuellement le lit. Son usage a procuré des cicatrices parfaites d'ulcéres de la plus mauvaise espéce, qui n'avoient point cédé aux autres remédes; il a dis-

ſipé les tophus les plus opiniâtres. &c.

Je raſſemble maintenant ſur ce ſujet, des expériences que je publierai enſuite fidélement.

En agiſſant ainſi mon travail ſera avantageux & ſalutaire aux malades, c'eſt l'objet de mes déſirs & de mes efforts.

OBSERVATIONS.

De Monſieur Locher *ſur l'uſage interne de la Ciguë.*

IL y a plus de deux ans que j'ai entendu raconter, que j'ai lu, & que j'ai vu des effets admirables de la Ciguë, dans des maladies très-graves & fort difficiles à guérir.

Comme je me porte volontiers

à faire des essais de remédes, & que j'étois encore excité à éprouver celui-ci, par la connoissance que j'avois de son efficacité, je me déterminai à le faire prendre à mes malades.

George P. portoit depuis un an entier un ulcére chancreux, rongeant, fœtide, aux lévres supérieure & inférieure.

Cet ulcére s'étendoit tellement au côté droit de la bouche, que le malade ne pouvoit plus prendre les alimens qui lui étoient nécessaires: c'est pourquoi il fut apporté de la maison des vieillards de Braittenfurt à mon Hôpital: il étoit septuagenaire, dans un état de foiblesse extrême, & avoit au col des écrouelles d'un volume très-considérable.

Dans ce cas fâcheux & pressant, je prescrivis aussi-tôt l'usage d'extrait de Ciguë; la dose fut de sept pilules, deux fois le jour;

ces pilules étoient de deux grains chaque, comme celles que je fais prendre pour l'ordinaire.

J'augmentai peu à peu la dose, jusqu'a en ordonner quinze grains le matin & autant le soir. On mit exactement sur le mal de la décoction de Ciguë.

Au bout de quelque semaines de ce traitement, l'enflure des lévres se dissipa, le pus devint de bonne qualité, il se forma de nouvelles chairs; & dans l'espace de deux mois les lévres furent cicatrisées, & eurent repris leur forme naturelle.

Les tumeurs écrouelleuses du col étoient devenues beaucoup plus petites & plus molles.

Cet homme n'attendit point la guérison parfaite qu'il pouvoit espérer, mais content d'être délivré du mal qu'il avoit à la bouche, il s'en retourna d'où il étoit venu.

Ignace M. avoit été guéri de maux vénériens de la plus mauvaise espéce, par un long usage de l'esprit antivénérien; mais il lui restoit des ulcéres dans le nez, des croûtes ulcéreuses sur les membres, qui ne cédoient à aucun des remédes externes, dont on faisoit usage.

Ce qui me fit ordonner, qu'on pansât ces escarres ulcéreuses avec la décoction de Ciguë, & qu'on en introduisît souvent dans les narines ulcérées, au moyen de bourdonnets imbibés. Dans l'espace de quatre semaines, pendant lesquelles on continua à la vérité l'usage de l'esprit antivénérien, la décoction de Ciguë employée à l'extérieur fit ce que tout autre reméde externe, n'avoit pu opérer.

Joseph K. avoit sur le sternum un ulcére fistuleux, qui avoit été précédé d'un abscès à cette partie; cet homme ayant négligé pen-

dant un an d'y apporter aucun remède, l'ulcére se forma de très-profonds clapiers dans les interstices des muscles intercostaux & des muscles abdominaux jusqu'à la ligne blanche.

Le malade avoit en outre depuis long-tems au bras gauche, une tumeur du genre des *Melliceris*, de la forme d'un œuf de poule.

Je lui fis prendre d'abord six pilules d'extrait de Ciguë, deux fois par jour, ensuite onze, enfin quinze.

On injectoit fort souvent dans les sinuosités de l'ulcére, une décoction de Ciguë. On appliqua sur la tumeur l'emplâtre de Ciguë.

Au bout de deux mois de ce traitement, l'ulcére se trouva cicatrisé; quant à la tumeur, elle fut fondue en trois semaines, & disparut entiérement.

Jean S. eut le pied droit brûlé, il y a plus de quatre ans, par de l'eau

bouillante qu'il se jetta dessus ; ce qui donna lieu à l'exulcération de cette partie, & ensuite à la formation d'un ulcére large & profond à la jambe.

Peu de tems après, le lieu où étoit le mal ayant été frappé par une boule à jouer, qui fut poussée dessus avec force, l'ulcére s'enflamma de nouveau, l'exulcération augmenta, & il sortit non un pus ordinaire, mais plutôt un ichor ou sérosité extrêmement âcre.

Quelques remédes que l'on ait employé dans la suite, l'ulcére, loin de diminuer, a dégénéré pendant l'espace de quatre ans qu'il a duré en ulcére malin, qui ne cédoit à aucun reméde.

Après avoir purgé cet homme, je lui ai fait prendre deux fois le jour, d'abord sept pilules de Ciguë, ensuite neuf, onze, quinze. On n'employoit d'autre reméde pour

le panſer, que la décoction de la même plante.

Au bout de quatorze ſemaines de ce traitement, l'ulcére étoit parfaitement cicatriſé.

Comme j'ai coutume de purger de tems en tems tous ceux qui font uſage de Ciguë, & que cela leur eſt fort utile, j'ai fait prendre preſque tous les huit jours à ce malade, l'infuſion purgative commune uſitée dans l'Hôpital.

C'eſt par le moyen d'un ſemblable traitement que j'ai heureuſement guéri Joſeph W. & Caſpar S. d'ulcéres malins au pied, le premier l'avoit depuis trois ans, & le ſecond depuis nombre d'années.

Antoine R. vit, il y a plus de quatre ans, ſon bras droit s'enfler, ſans qu'il connût quelle en pouvoit être la cauſe. Cette enflure ayant augmenté de plus en plus, il ſe forma aux glandes axillaires

au coude, au carpe & aux phalanges de ce bras, des ulcéres très-fœtides & rongeans, qui ont eu un écoulement continuel pendant quatre ans: quoique durant ce tems le malade ait pris beaucoup de médicamens différens, & ait fait usage des bains de Baad.

Pour corriger l'acrimonie des humeurs de cet homme & guérir ses ulcéres, je lui fis prendre l'extrait de Ciguë, dont j'augmentai peu à peu la doze, jusqu'à ce qu'il en prit un gros deux fois par jour.

Au bout de deux mois de ce traitement, les ulcéres de l'aisselle & du coude furent fermés & toute l'enflure fut dissipée; mais à la vérité, les ulcéres du carpe & des phalanges fluoient encore.

Voyant que les fomentations faites avec la Ciguë, & l'usage interne continu de cette plante, ne suffisoient pas pour opérer la gué-

rison parfaite, j'ordonnai en outre, que le malade mettroit souvent sa main dans une décoction chaude de Ciguë, & qu'il l'y tiendroit une heure, ce qui feroit un bain pour cette partie.

Dès avant que l'on fît le nouveau reméde, il étoit sorti de ces dernieres parties malades des fragmens d'os; mais depuis l'usage du bain, il sortit un pus grenu rempli d'une substance semblable à de très-petits os. Par ce moyen, l'enflure des parties malades se dissipa entiérement, & au bout de trois mois, les ulcéres furent parfaitement cicatrisés.

Joseph W. & Martin G. avoient eu les membres tellement retirés & raccourcis, par une goutte ancienne & opiniâtre, qu'ils ne pouvoient pas faire un pas, ni porter la nourriture à leur bouche, ni faire les autres fonctions indispensables, sans le secours de quelqu'un.

Après avoir employé inutilement pendant long-tems les remédes les plus accrédités contre la goutte, je leur ordonnai la Ciguë.

Ce reméde long-tems continué, n'a jusqu'ici eu d'autre effet que de leur rendre l'usage des bras, & de les mettre en état de se tenir sur les pieds, mais ils n'ont pas recouvré la flexibilité de ces parties.

Catherine T. eut il y a six mois au gosier, des ulcéres qui céderent bientôt aux remédes convenables dont elle fit usage, à l'exception d'un seul petit ulcére qui s'étant étendu intérieurement sur la joue gauche, ronga profondement l'angle ou le coin de la bouche, s'avança jusques sur les parties extérieures, y forma un ulcére horrible, large, chancreux, dont tous les bords étoient épais & calleux.

Aucun des remédes que j'avois preſcrit n'ayant eu de ſuccès, je fis prendre à cette femme, vingt-quatre grains d'extrait de Ciguë par jour, & fis mettre ſur l'ulcére chancreux du miel roſat, avec de la poudre de Ciguë.

Cet ulcére ayant été mondifié par l'uſage continuel tant interne qu'externe de la Ciguë, il fut entiérement cicatriſé au bout d'environ quatre ſemaines de ce traitement.

Il eſt reſté cependant au coin de la bouche, une tumeur dure qui empêche la malade de manger; j'eſſaye de la détruire, par les frictions & par des embrocations de décoction de Ciguë.

Madeleine G. qui avoit depuis trois ans, une maladie de peau reſſemblante à l'eſpéce de dartres appellée herpes, eſt venue à notre Hôpital, après avoir pris ſans au-

cun soulagement les bains & plusieurs autres remédes.

Je lui fis prendre, deux fois par jour, sept pilules de Ciguë, j'augmentai ensuite chaque dose jusqu'à quatorze. J'ordonnai qu'au lieu de prendre des bains, on la laveroit plusieurs fois le jour avec la décoction de Ciguë.

Dès-lors la peau, qui étoit enflée, tendue, commenca à s'affaisser, à devenir pâle, plus molle, & à s'écailler. Le traitement ayant été continué, cette galle affreuse se trouva dissipée au bout de deux mois.

Catherine C. fut guérie de la même façon, en peu de tems, d'une dartre rouge, qu'elle portoit sur la poitrine depuis son enfance, & qui avoit resisté aux remédes.

Anne Z. qui avoit une goutte vénérienne, d'une très mauvaise espece, ne pouvoit prendre ni l'esprit antivénérien, ni aucun autre

remède mercuriel ſans que ſa maladie augmentât & qu'il ſurvînt de la fiévre.

Je ſubſtituai à ces remédes, une décoction de gayac & de bardane, que l'on mêloit pour l'uſage, avec moitié de lait. La malade en prit pendant quatre mois en abondance; mais ce fut ſans ſuccès.

L'opiniâtreté du mal me détermina à preſcrire neuf pilules d'extrait de Ciguë pour le matin, & pour le ſoir une émulſion dans laquelle entroient le ſel de nitre & le ſyrop diacode. J'ordonnai pour boiſſon ordinaire le petit lait: l'effet des remédes juſqu'à ce jour eſt, que les douleurs quelle reſſent dans les os ſont diminuées, & que les tumeurs tophacées, conſidérables dont une, celle du genou, avoit dégénéré en une tumeur lymphatique, ont commencé, avec le ſecours des fomenta-

tions faites avec la Ciguë & d'autres discussifs, à diminuer & à se fondre.

Anne H, Sophie D, Anne G, & R. toutes quatre femmes, qui ont depuis fort long-tems des ulcéres rongeants aux pieds, éprouvent les excellents effets de l'usage interne & externe de la Ciguë.

Les parties gangrénées sont tombées, il se fait une bonne suppuration, & il y a deux de ces femmes dont les os cariés s'étant exfoliés, les ulcéres se sont déja cicatrisés; il y a apparence que la même chose arrivera bientôt aux deux autres.

Françoise M. mariée il y a plus de quatre ans, avoit la mamelle droite squirrheuse lorsquelle accoucha; ce squirrhe se changea en cancer ouvert après ses couches, elle le négliga pendant trois ans, on fit usage de remédes qui lui furent plus nuisibles qu'utiles.

Auſſi le cancer faiſoit-il toujours des progrès, l'ulcére s'étendoit de tout côtés, & déja il y avoit des excroiſſances ſquirrheuſes, fongueuſes, & de profondes cavités.

Ce fut dans cet état que la malade vint l'année derniere à notre Hôpital; j'eus auſſitôt recours à la Ciguë & au quinquina, je lui fis prendre chaque jour, deux gros d'extrait de quinquina, & enſuite quinze grains d'extrait de Ciguë en pilules, deux fois par jour.

Mais l'état du cancer ne changea pas pendant pluſieurs mois; il ne rendoit pas de pus, mais un ichor ou ſéroſité âcre rongeante; c'eſt pourquoi j'augmentai la doſe de la Ciguë; la malade en prit deux gros par jour, & on la panſoit fort ſouvent avec une décoction de la même plante.

Je me ſervis d'opium pour cal-

mer les douleurs qui rendoient souvent les nuits agitées.

Avec ces secours l'ucére est devenu aussi superficiel & d'un aussi beau rouge, que si on avoit enlevé le cancer avec le fer : il ne manque que les tégumens communs, mais comme ils croissent difficilement, on peut craindre que les os qui sont sous le cancer ne soient cariés ; ce qui arrive souvent, & empêche les playes de se cicatriser. Cependant la malade continue l'usage des remédes, & prend chaque jour deux gros d'extrait de Ciguë. La suppuration est de bonne qualité ; il ne paroît point de chairs fongueuses, chancreuses; ainsi il y a lieu de croire que les progrès du mal sont arrêtés.

Cette femme a seule consommé jusques ici, au moins douze livres d'extrait de Ciguë.

Il vint il y a dix semaines, à

André Z. une galle vénérienne au front & sur tout le corps. Dans le même tems parut à la lévre inférieure, une petite vessie blanche, qui dans la suite se changa en un ulcére scorbutique-vénérien, sale, inégal, dont les bords étoient calleux.

Les différens remédes, tant internes qu'externes, qu'on employa pendant long-tems dans l'Hôpital où étoit cet homme, n'empêchérent pas la maladie d'augmenter, c'est pourquoi on l'envoya à mon Hôpital.

Je fis bientôt prendre à ce malade l'extrait de Ciguë, dont j'ordonnai d'abord quatre grains, ensuite sept grains, deux fois le jour; on pansa l'ulcére avec la décoction de la même plante.

Cette méthode eut un tel succès, que l'ulcére scorbutique-vénérien est déja mondifié, & presque tout-à-fait cicatrisé; & que

la galle vénérienne est presque entiérement dissipée, quoiqu'il n'y ait encore que trois semaines que le nouveau traitement est commencé.

Jean S. eût il y a deux ans, au gland de la verge, un condylome considérable, qui pendant l'usage des remédes externes se changea en un ulcére vénérien; qui n'a pu se cicatriser durant plus d'un an.

Un Chirurgien a fait prendre à cet homme des médicamens, pendant l'usage desquels le gosier s'est ulcéré.

Il y a onze mois qu'il s'éleva encore sur le côté droit du visage proche le nez, une espéce de verrue qui s'ulcéra bientôt par l'usage des topiques, & cet ulcére s'étendit au point d'occuper toute la joue, & la moitié des lévres.

Le malade n'ayant éprouvé au-

cun bon effet, ni des topiques, ni des différens remédes mercuriaux internes, mis en usage pendant onze mois, il se rendit à l'Hôpital Saint Marc.

Je fis alors l'examen de cet homme, & je trouvai ses ulcéres dans l'état le plus fâcheux; celui du visage & des lévres étoit considérable, sale, fœtide, inégal, calleux, & rendoit au lieu de pus, une sérosité ou *ichor*, de façon qu'on auroit pu avec raison le nommer un cancer vénérien.

Les choses étant en cet état, & le malade ayant fait usage sans succès pendant aussi long-tems de différens remédes mercuriaux, je réglai qu'il prendroit matin & soir sept pilules d'extrait de Ciguë, & que l'on feroit des fomentations avec cette plante, en observant d'appliquer aussi de tems en tems, le miel rosat avec la poudre de Ciguë.

Ce traitement, produiſit dans l'eſpace de vingt jours, l'effet le plus prompt & le plus ſalutaire. Le cancer vénérien ſe changea en un ulcére, dont le pus étoit bon, & il y en a déja plus d'un tiers cicatriſé.

J'avoue que j'ai eu dans l'Hôpital, des malades auxquels la Ciguë a été peu utile, ou même ne l'a point été du tout : j'ai fait alors ce que doit un Médecin ; ou j'ai ceſſé de faire des remédes, ou j'en ai employé d'autres ; mais dans les cas ou la Ciguë n'a produit aucun bon effet, je n'ai pu opérer de guériſon par aucun autre reméde.

Voici maintenant les obſervations que j'ai faites dans la maiſon des enfans orphelins

Barthelemi M. portoit depuis plus de deux ans, des tumeurs ſcrophuleuſes au col & aux autres parties glanduleuſes du corps, ſans en être incommodé.

Enfin il lui ſurvint une toux continue, la reſpiration devint tellement difficile & laborieuſe, qu'on entendoit de cinquante pas le ſifflement & le ronflement de la poitrine; il n'oſa plus faire le plus petit mouvement ſans craindre d'être étouffé, ſuffoqué dans le moment; les crachats, qui étoient en petite quantité, étoient fœtides, purulents, alloient au fond de l'eau, d'où je conclus, en conſidérant les écrouelles dont tout le corps de cet enfant étoit couvert, qu'il étoit attaqué d'une pthyſie écrouelleuſe.

Cette maladie étant eſſentiellement une maladie des glandes, j'eus recours à la Ciguë, comme au reméde ſpécifique dans les maux de ces organes.

Je lui en preſcrivis matin & ſoir, d'abord trois pilules, enſuite cinq, puis ſept, enfin onze. Je fis appliquer ſur les écrouelles l'emplâtre de Ciguë.

Au bout de trois ſemaines de ce traitement, la reſpiration étoit plus libre, les crachats ſortoient plus aiſément, & à meſure que les écroueilles externes ſe fondirent & diſparurent, la reſpiration devint de plus en plus facile.

Lorſqu'il eut fait uſage de Ciguë pendant deux mois, il put reſpirer très-librement, courrir & faire tous les autres mouvemens violens ſans aucune peine.

Il y a maintenant ſix mois que cette guériſon qui a ſurpris tous ceux qui ont connu l'enfant, a été opérée; & il jouit d'une ſanté parfaite.

Thérèſe G. eut tout le corps tellement déchiré il y a quatre ans par un chien, j'ignore s'il étoit enragé, qu'elle fut en très grand danger de perdre la vie. Ses playes ne cédoient à aucun reméde, mais elles rendoient continuellement du pus, ce qui la maigrit beaucoup.

Je

Je lui preſcrivis pour chaque jour, d'abord trois pilules, enſuite cinq, enfin ſept; on mit ſur les ulcéres fiſtuleux de la décoction de Ciguë.

Par le moyen de ces remédes, pluſieurs petits ulcéres qui avoient creuſé ſe ſont remplis de bonne chair, & ſe ſont cicatriſés. Cette petite fille prend de l'embonpoint, & ſes forces augmentent de jour en jour.

Elizabeth T. qui avoit depuis nombre d'années, les viſcéres du bas-ventre obſtrués, endurcis, & dont le ventre enfloit tous les jours de plus en plus, devenoit triſte, mélancholique, & avoit les pâles couleurs.

Pour lever les obſtructions invétérées des viſcéres & des glandes de l'abdomen, je lui fis prendre ſept pilules d'extrait de Ciguë par jour, & de tems en tems un purgatif.

Peu de ſemaines après le commencement de ces remédes, le ventre s'eſt déſenflé & eſt devenu plus mou. Cette petite fille a déja de la vivacité, & a repris ſes occupations ordinaires.

Je viens aux trois obſervations principales que j'ai faites dans le public.

Un religieux eut, il y a trente ans, à l'âge de vingt ans, une fiévre maligne qui étoit à peine guérie, lorſqu'il parut des puſtules & de petits ulcéres (peut-être étoit-ce un dépôt de matiére morbifique) ſur les aîles ou côtés du nez, & toute la lévre ſupérieure, qui lui cauſerent de la douleur, de l'ardeur & des demangeaiſons.

Les remédes les plus efficaces en pareil cas, tant internes qu'externes, furent employés ſans ſuccès par les plus habiles Médecins & Chirurgiens.

Il y avoit trente ans, que le

religieux ſouffroit de ce mal lorſqu'il me conſulta. Je lui conſeillai la Ciguë, & je lui en fis prendre chaque jour matin & ſoir, d'abord dix grains, enſuite quatorze, puis dix-huit, enfin vingt-huit.

Il fut très-exact dans l'uſage de ce remède, & eut ſoin de ſe faire des fomentations. Je le purgeai de tems en tems avec l'eau Angélique à laquelle il étoit accoutumé.

Il avoit commencé ce traitement le 16 Juin de l'année derniere; dès le commencement de Juillet la lévre ſe déſenfla, les puſtules ulcéreuſes ſe ſécherent, elles diſparurent entiérement au mois d'Août, & toute la peau reprit ſon état naturel.

Ce religieux ayant été ſaigné ſelon ſon uſage à la fin du mois d'Aout, Mr. Vogl Conſeiller de ſanté, & moi, trouvames le ſang de bonne qualité; malgré cela je lui conſeillai de continuer encore

pendant deux mois à prendre sept pilules par jour. Enfin il a cessé tout remède, & les parties qui ont été ulcérées sont maintenant saines.

Un jeune homme avoit depuis deux ans, presque toutes les glandes du col & celles qui environnent les oreilles, endurcies & squirrheuses; on négligea de guérir ces tumeurs, de sorte que quelques-unes devinrent dures comme de la pierre.

D'autres vinrent à suppuration, s'ouvrirent & rendirent beaucoup de pus; mais une partie de ce pus étant porté dans la circulation, le jeune homme commenca à avoir de la fiévre, & tomba dans la consomption. Tel étoit son état, lorsque j'ai été appellé par ses parens pour le voir.

Je prescrivis sept pilules d'extrait de Ciguë par jour, & des injections d'une décoction de Ciguë

avec le miel rosat dans les sinuosités & cavités des ulcéres ; j'ordonnai pour la boisson ordinaire le petit lait, & une émulsion où entroit le sel de nitre, pour diminuer la chaleur de la nuit.

Le jeune homme fut parfaitement guéri en six semaines de ce traitement. Les squirrhes qui ne vinrent point à suppuration, ayant été couverts d'emplâtre de Ciguë, furent parfaitement fondus.

Une fille, dont la mere venoit de mourir après l'avoir mis au jour, ayant été confiée à une nourrice qui avoit le mal vénérien, l'enfant suça avec le lait la maladie qui se manifesta par différens ulcéres, & par une galle vénérienne sur tout le corps.

Dès que ceux qui prenoient soin de cette petite fille s'en furent apperçus, ils la retirerent des mains de cette nourrice; mais le virus vénérien avoit dès lors infecté

toute les humeurs, & les meilleurs remédes ne pouvoient pas la guérir parfaitement.

Lorsque la petite fille eut neuf ans, on la mit à l'Hôpital Saint Marc pour y être traitée par la salivation, qui alors étoit la méthode de guérir ces maladies : le traitement fini elle quitta l'Hôpital.

Mais la galle reparut bientôt après, & les bains ni aucun autre remède, n'avoient encore pu la faire passer jusqu'à l'âge de dix-huit ans qu'elle fut confiée à mes soins.

J'ordonnai qu'elle prît cinq pilules d'extrait de Ciguë trois fois par jour, qu'on la lavât soigneusement avec une décoction de Ciguë & de savon de Venise, & qu'elle fût purgée tous les quatorze jours avec quinze grains de racine de jalap en poudre. Ce traitement continué pendant quatre

mois, délivra cette petite fille d'une maladie de peau très-opiniâtre, & qui avoit le plus mauvais principe.

La décoction de Ciguë, pour faire les fomentations dont j'ai parlé tant de fois, se prépare de la maniere suivante.

On met infuser deux poignées de Ciguë, feuilles & tiges, dans une pinte d'eau; on les y fait cuire quelques tems, & on s'en sert dans cet état pour l'usage externe, à moins que l'on n'ait des ulcéres putrides d'un mauvais caractere à panser, & alors j'ai coutume d'ajouter à la décoction de l'esprit de sel, la quantité qui convient. Ces fomentations se préparent tous les matins, afin qu'il y en ait toujours à l'Hôpital de nouvellement faite.

Il est démontré par les observations que l'on vient de lire, que la Ciguë a eu des effets salutaires

tels que les meilleurs remédes n'avoient pu en produire.

Le mercure a été regardé jusqu'ici comme un remède souverain dans les maux chroniques les plus graves & les plus difficiles à guérir, sur-tout dans ceux dont les parties glanduleuses sont le siége, & même on a souvent été obligé d'employer le mercure pour lever les seules obstructions des glandes; cependant j'ai vu nombre de fois, que dans des cas où le mercure n'a pas agi sur ces parties, la Ciguë a produit les plus heureux effets, & alors on a pu dire de la Ciguë qu'elle étoit un beaucoup meilleur remède que le mercure même.

Comme le but de ce recueil est de divulger les observations & les réflexions utiles seulement, on a obmis dans cette traduction une Analyse de la Ciguë par le feu;

& des indications pour reconnoître cette plante : ce qui ſe trouve dans le mémoire ſur l'uſage de la Ciguë ou N°. I. des remédes & traitemens nouveaux.

CHAPITRE VI.

De l'uſage des bains dont l'eau eſt une décoction de feuilles de Ciguë.

EXTRAIT de l'ouvrage qui a pour titre : Obſervations ſur l'uſage externe & interne de la Ciguë & ſur l'application externe d'autres remédes pour la guériſon de maladies internes, dans une lettre de Monſieur Hoffman *Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Steinfurth, à un de ſes amis à Munſter.*

MOnſieur Hoffman reconnoît dans la Ciguë une eſpéce de ver-

tu ſpécifique contre les tumeurs ſquirreuſes, & il croit que dans pluſieurs des cas où Mr. Stork a fait uſage de la Ciguë, ſans qu'elle ait guéri le malade, le défaut de ſuccès doit être attribué à ce qu'il a été porté dans la partie affectée, moins de particules de Ciguë, qu'on ne penſe qu'il en parvient quand on la donne intérieurement à la doſe ordinaire. Mr. Hoffman eſt en outre dans l'idée qu'il peut paſſer dans le ſang beaucoup plus de particules de la Ciguë, au moyen d'un bain fait avec une infuſion de feuilles de cette plante, qu'il ne pourroit s'en introduire par la voie de l'eſtomac, & que les particules de Ciguë qui ont pénétré de cette façon jusqu'au mal, y ſont parvenues bien moins changées de nature, que quand elles ont paſſé par l'eſtomac & éprouvé ſon action. Ce praticien ſachant qu'en

médecine les raiſomnemens n'ont d'autorité qu'autant qu'ils ſont appuyés ſur l'expérience, en rapporte quelques-unes qui ſont favorables à ſon opinion & ont de quoi ſurprendre.

Une femme âgée de trente ans, avoit une tumeur ſquirrheuſe au ſein, comme elle avoit de la répugnance pour tout les médicamens qui ſe prennent par la bouche, on appliqua ſoigneuſement l'emplâtre de Ciguë, & des compreſſes imbibées d'une décoction des feuilles de cette plante; cependant au bout de deux mois de ce traitement externe, le ſquirrhe parut changé en un cancer ou carcinome.

L'augmentation du mal, détermina cette femme à prendre malgré ſa répugnance, deux grains de l'extrait de Ciguë, que ſon eſtomac rejetta autant de fois qu'elle en reprit. Elle vomit auſſi qua-

tre autres grains d'extrait qu'on lui donna dans une once d'eau de cannelle ; enfin pendant un mois, on employa tout ce qu'on put imaginer de moyens pour faire reſter l'extrait de Ciguë dans ſon eſtomac, mais ce fut ſans ſuccès ; & durant cet eſpace de tems, les douleurs augmenterent, & le mal fit des progrès.

Ce fut alors que Mr. Hoffman, ayant réfléchi ſur l'augmentation de poids que le corps humain acquiert dans le bain chaud, fit mettre la malade dans une baignoire, qui contenoit une infuſion chaude de douze grandes poignées de feuilles de Ciguë : il eut grande attention, que le bain eût une chaleur douce & agréable. Une de ſes raiſons, entre pluſieurs autres, pour agir ainſi, a été vraiſemblablement parce qu'une forte chaleur peut, par l'irritation qu'elle cauſe, reſſerrer, fermer les ori-

fices des vaiſſeaux inhalans & abſorbans qui couvrent la ſurface du corps, & qu'une chaleur douce, peut relâcher & ouvrir. La baignoire étoit exactement fermée avec une double couverture qui étoit auſſi attachée au-deſſous du col, pour empêcher l'odeur nuiſible de la Ciguë, de monter juſqu'à la tête; la malade avoit encore à la main, un mouchoir, & dedans une éponge ou ſachet bien imbibé de vinaigre pour le flairer, afin de prévenir tous les mauvais effets que pourroit produire l'odeur forte des vapeurs du bain de Ciguë. Elle ſoutint très-bien le bain pendant une heure & demie, & ſe coucha enſuite, comme il eſt d'uſage après le bain: cela fut répété journellement, à cela près, d'une interruption de quelque jours, & au bout de ſix ſemaines cette femme étoit parfaitement guérie.

Le second cas, dans lequel le bain de Ciguë a été utile, est celui d'un homme qui étoit attaqué d'asthme & d'hydropisie, maux qu'avoit produit une goutte remontée. M. Hoffman vit le malade, à la priere de M. Wennebar, Médecin du Duc de Bentheim, M. Hoffman fit continuer, sans y apporter aucun changement, les remédes appropriés aux indications que le premier Médecin avoit ordonnés, quoiqu'ils n'eussent eu jusqu'alors aucun bon succès; il ajouta seulement à ce traitement, l'usage du bain de Ciguë, pour favoriser l'action des autres remédes. Après le quatriéme bain le malade envoya chercher M. Hoffman, pour qu'il vît combien il s'étoit fait de changement en bien dans son état, & ce Médecin marque expressément, que l'asthme fut entiérement guéri,

& que l'hydropiſie diſparut en ſix jours.

M. Hoffman penſe que les remédes preſcrits par M. Wennebar ont beaucoup contribué à cette cure heureuſe, parce qu'ils avoient diſpoſé comme il faut le malade. Dès le premier jour de l'uſage du bain, il eut continuellement dans la bouche le goût de la Ciguë, & ſa femme a dit que ſon haleine avoit toute la nuit une forte odeur de Ciguë, quoiqu'il eût bu & mangé dans la ſoirée; la goutte retourna à ſa place au huitiéme bain.

Le troiſiéme cas dans lequel M. Hoffman a preſcrit le bain de Ciguë, eſt celui d'un cancer ou carcinome; le mal étoit beaucoup diminué au bout de trois ſemaines de l'uſage des bains, (le malade avoit pris ci-devant l'extrait de Ciguë) mais la guériſon n'étoit pas parfaite lorſque M. Hoffman en-

voya sa lettre à M. Bolten Apotiquaire à Munster.

Les prompts effets de ce nouveau reméde, donnent lieu de croire que les bains de Ciguë sont encore plus efficaces que l'extrait de cette plante.

CHAPITRE VII.

Observation sur l'usage de la plante nommée Solanum scandens ou Dulcamara.

MOnsieur Razout a envoyé à M. Bourdelin, l'observation suivante, dont l'importance a engagé l'Académie des Sciences à la publier dans leplus grand détail.

M. . . . âgée de vingt-deux ans, ne jouissoit pas depuis quelque tems d'une santé parfaite, elle maigrissoit tous les jours ; elle souf-

froit de tems en tems des douleurs vagues aux articulations; il lui ſurvenoit des laſſitudes ſpontanées, elle étoit ſujette à des fluxions aux dents & au viſage, à des catarrhes &c. Au mois de Mai 1748, elle fut attaquée d'une toux continuelle jointe à un mal de gorge violent, & à une fiévre aiguë qui redoubloit tous les ſoirs. Cet état allarmoit avec raiſon; cependant cet orage, qui n'étoit que le prélude des maux auxquels elle alloit être expoſée, céda au traitement méthodique, & au lait de chévre que preſcrivit M. Razout. La malade ſe remit aſſez bien, & aux laſſitudes douloureuſes près, qui ſe firent ſentir de tems en tems, elle jouit au moins en apparence, d'une aſſez bonne ſanté juſqu'au printems de l'année ſuivante 1759, que le mal ſe déclara dans toute ſa force, & que M. Razout fut appellé pour

la ſecourir. Voici l'état dans lequel il la trouva.

Elle avoit un chancre des plus malins à la lévre ſupérieure, il en occupoit le deſſous & le dehors; les bords en étoient blancs, calleux, & même carcinomateux; la ſanie ou liqueur ichoreuſe, qui en couloit, étoit très-fœtide & la lévre avoit plus d'un pouce d'épaiſſeur. Un ſecond chancre occupoit la lévre inférieure, il étoit de la même nature que le premier, mais moins conſidérable: les gencives étoient molaſſes, pâles, quelque peu livides & ſaignantes; trois dents s'étoient détachées preſque d'elles-mêmes de leurs alvéoles, il y avoit pluſieurs ulcéres dans la bouche & au goſier, l'habitude du corps étoit parſemée de taches violettes, rouges & brunes. La malade avoit une petite fiévre qui redoubloit tous les ſoirs, & ce redoublement étoit

marqué par un frisson assez fort: tel étoit l'état de la malade, lorsque M. Razout fut appellé. Bientôt des douleurs violentes se firent sentir, comme elle le disoit elle-même, dans la moëlle des os, & parvinrent au point de la rendre entiérement percluse: il parut des exostoses à la crête du tibia, & à la partie moyenne de l'avant bras de l'un & de l'autre côté; elles égalerent en grosseur une demi-coque de noix, & la partie où elle se montrerent, devint d'une sensibilité sans égale, quoiqu'elle ne parut pas avoir changé de couleur. Le sang étoit totalement infecté, du moins il parut tel, dans deux saignées que M. Razout fit faire par complaisance pour la malade qui croyoit, en recevoir du soulagement. On ne voyoit dans la pallette, qu'une pellicule épaisse de quelques lignes, & d'un violet très-foncé,

nageant dans une sérosité claire & tenue: les remédes les plus efficaces en pareil cas, furent employés par M. Razout. Syrops acidules, minoratif, esprit de cochlearia, petit lait altéré avec le cresson, tout fut mis en usage. On essaya même les frictions mercurielles, qui ne firent qu'augmenter le mal; on attaqua les exostoses avec les linimens les baumes, & même la pommade mercurielle; on pensoit les chancres avec des digestifs animés, le basilicum impregné de diverses teintures fortes, & le baume verd; on détruisoit les chairs baveuses avec le précipité, & on se servoit pour les gencives & pour les ulcéres de la bouche, du collyre de Lanfranc. Malgré tous ces remédes, si naturellement indiqués, le mal augmentoit toujours, & la malade en étoit venue au point de n'avoir de repos ni jour ni nuit,

ſans que le ſyrop de pavot & les autres narcotiques qu'on lui donnoit, puſſent lui en procurer. L'état dans lequel elle étoit alors, paroiſſoit le dernier période de la maladie; en effet, on ne pouvoit gueres en imaginer une plus triſte, ni plus déſeſpérée; ce fut dans ces circonſtances que M. Sauvages, qui ſe trouva alors à Niſmes, conſeilla à M. Razout d'employer la ſimple décoction du Solanum ſcandens ou Dulcamara, qui lui avoit été indiquée par M. Linnæus, comme un ſpécifique contre ces ſortes de maladies ſcorbutiques.

M. Razout eut beaucoup de peine à y faire conſentir les parens de la demoiſelle malade, parce qu'on leur avoit inſinué, que cette plante étoit un violent poiſon; cependant il vint à bout de les déterminer & on commença à en faire uſage le 6 Juillet,

d'abord à très petite dose, & ensuite en augmentant peu à peu.

Les premiers essais n'en furent pas heureux. Les douleurs dans les extrémités devinrent excessives & insupportables ; il s'y joignit des élancemens si vifs dans la tête, que la malade disoit qu'il lui sembloit qu'on lui arrachât les yeux : en effet ces élancemens augmenterent pendant les quinze premiers jours à un tel point, que ses yeux se troublerent, devinrent vitrés, c'est-à-dire, opaques & bleuâtres, & qu'elle perdit absolument la vue. M. Razout ne se découragea pas par ce mauvais succès, il fit continuer le reméde avec plus de soin, & il eut enfin la satisfaction de voir dès le premier jour d'Août, une diminution bien marquée des symptômes de la maladie. Les douleurs diminuerent, les chancres donnerent une bonne suppuration,

les véſicatoires coulerent abondamment, les élancemens de tête furent moins vifs & moins fréquens, les yeux reprirent leur couleur naturelle & leurs fonctions, les ulcéres ſe cicatriſerent, les taches diſparurent auſſi-bien que la fiévre, l'eſtomac ſe rétablit, & la malade revint peu à peu aux alimens ſolides que depuis long-tems elle n'avoit pu ſoutenir; l'uſage du Solanum continué juſqu'à la fin de Septembre, fit inſenſiblement diſparoître les exoſtoſes, les douleurs s'évanouirent, le ſommeil naturel revint, les chancres & les ulcéres ſe guérirent totalement, les gencives reprirent leur fermeté & leur couleur vermeille. Enfin la malade paſſa d'un état preſque déſeſpéré, à une entiere guériſon, ſans autre remède que le Solanum dulcamara; ſi ce n'eſt que lorſqu'elle en ceſſa l'uſage M. Razout y ſubſtitua le lait d'âneſſe

pendant quelque tems, & ce qui est digne de remarque, c'est qu'il n'est survenu aucun inconvénient pendant l'usage de ce reméde; il n'a produit ni vertige ténébreux, ni ardeur de gosier, ni aucun autre fâcheux symptôme, il n'a produit aucunes évacuations par les urines, ni par les sueurs. Un jour seulement la dose du reméde ayant été mal-à-propos augmentée, la malade ressentit une ardeur dans l'estomac, qui fut suivie de nausées & de vomissemens; mais on en fut quitte pour cesser l'usage du reméde pendant vingt-quatre heures & tous les accidens cesserent.

Le reméde paroît donc agir, pour ainsi dire, par extinction, il va chercher dans la masse du sang le virus scorbutique qu'il combat & qu'il détruit; il y a même lieu de croire que c'est sans retour, car M. Razout, qui a exprès attendu

attendu deux années avant que de communiquer cette obſervation à l'Académie, n'a obſervé dans la malade aucune marque de récidive, elle jouit d'une parfaite ſanté; elle a eu depuis une fiévre continue ſimple, qui a cédé aux remédes ordinaires, & dont la convaleſcence n'a été ni longue ni laborieuſe : ce qui n'auroit certainement pas été, s'il y avoit eu la plus petite quantité de virus ſcorbutique dans le ſang. On peut donc regarder cette plante comme un remède très-efficace dans le traitement du ſcorbut, maladie bien plus commune qu'on ne penſe. Voici la maniére de l'employer.

La plante eſt le *Solanum ſcandens* ou *Dulcamara* connue ſous le nom de Vigne de Judée ; elle eſt très-commune, & très-facile à élever. On prend en commençant, un demi-gros de la tige récente

ou fraîche de cette plante ; on en ôte les feuilles, les fleurs & les fruits ; on la coupe par petits morceaux, & on la fait bouillir dans seize onces d'eau de fontaine, jusqu'à la diminution de moitié ; on passe cette décoction ; on la mêle avec partie égale de lait de vache bien écrêmé, & on fait boire au malade un verre de quatre en quatre heures ; on augmente peu à peu la dose de la plante, jusqu'à deux gros, du moins M. Razout n'a-t-il pas été plus avant, & il n'y a pas lieu de présumer, qu'aucun malade se puisse trouver dans un état plus déplorable que la Demoiselle qui a fait le sujet de cette observation, & pût exiger une plus forte dose ; elle pourroit même, comme nous l'avons vu, être sujette à des inconvéniens : & c'est à la prudence du Médecin à en régler la quantité.

De l'usage interne de la Salicaire.

EXTRAIT

De l'ouvrage de M. de HAEN *qui a pour titre* Ratio medendi in nosocomio practico Viennensi *Voyez Part. III. pag. 214 de l'Édition de Vienne & Tom. I. pag. 376. de l'Edition de Paris.*

NOus avons un reméde excellent contre les dysenteries & les diarrhées ou dévoiemens qui viennent d'un trop grand relâchement ; c'est une plante que je nomme *Lysimachia vulgaris flore purpureo*, que M. de Tournefort met au nombre des *Salicaria*, & que M. Linnœus appelle *Lythrum* dans l'ouvrage intitulé : *Genera* plantarum N°. 532. On lit dans Dodonée que dès son temps, il y avoit une plante connue sous ces trois synonimes ; mais il a décrit & re-

présenté l'espéce dont on vient de découvrir les vertus, sous le nom de *Pseudo Lysimachia*; il dit que la *Lysimachia vera*, est très-bonne pour guérir la dysenterie & toutes les autres maladies pour lesquelles on a besoin d'un médicament astringent; Il avoue qu'il ne connoît pas celles de cette *Pseudo Lysimachia.* Dans l'édition de Dodonée faite en 1618, que Justus Ravelingius a augmentée de notes, d'après les ouvrges de Clusius & Lobel: il a ajouté, à l'article des Lysimachies, que toutes les espéces de cette plante sont également utiles dans les maladies nommées ci-dessus.

Cependant ces plantes n'ayant point été mises dans les dispensaires ou livres de médicamens, & n'étant point d'usage en Médecine, la plûpart des Médecins ne les connoissent point.

M. Luc Misley, Médecin des armées de l'Impératrice Reine, & Botaniste, s'étant servi avec beaucoup de succès de cette plante pour le traitement des diarrhées & des dysenteries dans les armées, en envoya, à M. Van Swieten & à moi, une certaine quantité avec les instructions nécessaires.

Nous avons reconnu l'excellence de ce remède dans dix essais que nous en avons faits. Lorsqu'après avoir fait prendre un purgatif aux malades, on leur donne matin & soir un gros ou quatre scrupules de cette plante réduite en poudre; si la maladie vient plutôt d'un trop grand relâchement des intestins, que d'amas d'humeurs de mauvaise qualité, & qu'en outre elle n'ait point eu pour premiere cause, ni des matiéres putrides amassées en trop grande quantité, ni un ulcére dans les intestins ou dans quelqu'autre vis-

cère ; cette maladie dis-je est parfaitement guérie en trois ou quatre jours, si elle est nouvelle, & en un tems un peu plus long, si elle est ancienne.

J'ai guéri avec ce reméde, & en trois semaines, une ancienne diarrhée dans un Capitaine, qui s'est trouvé en état de rejoindre l'armée.

[M. de Haen ne s'en est point tenu à ces essais, il a continué à faire usage de la Salicaire ; voici ce qu'il nous en dit dans la quatriéme partie du même ouvrage, imprimée un an après celle dont nous avons extrait ce qu'on vient de lire.]

Ce que j'ai publié l'année derniére sur les bons effets de l'usage interne de la Salicaire dans les diarrhées & les dysenteries qui sont produites par un trop grand relâchement, a été confirmé par un grand nombre d'expériences

nouvelles. Ce remède a réussi même dans des diarrhées & des dysentèries, qui avoient eu anciennement une cause quelconque ; mais qui depuis que cette premiere cause avoit été détruite, avoient toujours été entretenues par la foiblesse restée dans les intestins.

Voyez de Haen *Ratio medendi Part. IV. pag.* 231 *édition de Vienne & Tom. II. pag.* 187. *édition de Paris.*



Machine propre à guérir la passion iliaque ou Colique de miserere, dans les cas où tous les autres remédes sont inutiles.

EXTRAIT

De l'ouvrage de M. de Haen *qui a pour titre* Pars octava Rationis medendi *Viennæ Austriæ in-8. 1763. Parisiis in-12 1764.*

LE sçavant Médecin Jean de Videmar, qui exerce sa profession avec tant de succès à Milan, & qui a tous les talens nécessaires pour étendre le pouvoir de la Médecine & la perfectionner, m'a parlé dans différentes lettres d'une machine, qui ayant été inventée & mise plusieurs fois en usage en Italie pour guérir la passion

iliaque ou colique de miserere dans les cas désespérés, & lorsqu'il y a vomissement des excrémens, a retiré quelques personnes des portes de la mort, & leur a rendu la santé dans un tems plus court qu'on ne sçauroit croire.

Voici ce qu'il m'écrit en date du vingt-un Décembre 1761.

Une femme de la campagne, forte, & qui étoit dans son quatriéme lustre, entreprit, après avoir beaucoup mangé d'alimens salés & de fruits d'été, de faire un voyage de quatre milles; de retour chez elle, il lui survint des douleurs à la région iliaque droite, des vomissemens, des angoisses, & le ventre enfla. Un grand nombre de lavemens, des saignées répétées, les fomentations émollientes, l'huile de lin bue en assez grande quantité, ne produisirent aucun bien. Au bout de huit heures tous les accidens augmen-

tant, la mort de cette femme étant prochaine, on eut recours à la machine. On injecta par son moyen à différentes fois une grande quantité d'eau tiéde, & on eut lieu d'être étonné du succès; on vit se mouvoir la partie droite du ventre qui étoit enflée, les douleurs commencerent à se calmer & la malade fut bientôt guérie après avoir beaucoup évacué par en bas.

Le frere Joseph Fidéle de Milan, Capucin, âgé d'environ quarante ans, qui exhortoit à la mort les malades de l'Hôpital, étoit à peine rétabli d'une fiévre qui avoit duré long-tems, qu'il fut attaqué d'un vomissement presque continu; il rendit en grande abondance une matiére d'abord aqueuse, ensuite verdâtre, il eut de tems en tems des hoquets, & pendant trois jours il n'alla pas à la selle; on employa inutilement tous les moyens connus, & le malade com-

mença à rendre par le vomiſſement des matiéres fécales de très-mauvaiſe odeur : dans ces fâcheuſes circonſtances, le célébre Chirurgien & Lithotomiſte Dominique Ocelli, qui eſt dans l'habitude de ſe ſervir de la machine dont il s'agit, fut d'avis d'y avoir recours, pour rétablir le mouvement périſtaltique qui étoit devenu contre nature ; on ſe mit en conſéquence à opérer ; on injecta de l'eau tiéde peu à peu & à pluſieurs repriſes ; le malade eut de petites ſelles, mais fréquentes; l'effet de cette machine étant d'exciter de fréquentes déjections ; les vomiſſemens ceſſerent bientôt, mais le hoquet ſubſiſta plus longtems ; cependant le malade ayant recouvré ſes forces par le moyen des remédes analeptiques, il s'eſt rétabli parfaitement, & il m'a lui-même aſſuré de ſa bonne ſanté.

Seconde lettre du même datée de Milan le 26 Mai 1762.

Une femme, âgée de près de cinquante ans, qui depuis quatorze jours avoit des douleurs de colique, ne rendoit rien par bas, & vomiſſoit tout ce qu'elle prenoit : ni les lavemens émolliens, ni les lavemens irritans, la fumée de tabac même, ni l'huile d'amande douce, priſe avec du mercure, ni les ſaignées répétées, ni les bains ne la ſoulagerent. Dès l'inſtant où on lui fit, au moyen de la machine, des injections d'eau ſucrée, elle rendit une quantité preſque incroyable de crottes très-dures dans leſquelles on reconnut, par un examen attentif, beaucoup de pépins de raiſins qu'elle avoit mangé pluſieurs mois auparavant. La malade ſouffrit beaucoup, il eſt vrai, pendant qu'on faiſoit cette violente injection, & il s'en fallut peu qu'elle

ne perdît connoissance pendant l'évacuation ; on lui donna des médicamens analeptiques : l'injection fut réitérée le lendemain, quelques jours après on recommença ; & maintenant cette femme, qui peu de jours avant paroissoit prête à mourir de la passion iliaque, jouit d'une très-bonne santé. La machine dont il s'agit ici ressemble à celle qui se trouve représentée dans l'ouvrage qui a pour titre : *Grammaire des Sciences Philosophiques*, par Benjamin Martin, *traduite de l'Anglois*, voyez la nouvelle édition de ce livre utile & curieux publié en 1764. *in-8°.* chez Briasson. pag. 181. figure 83.

[Outre ces trois observations, on a fait un assez grand nombre d'expériences intéressantes sur des cadavres & sur des animaux vivans, nous ne les rapporterons pas, on peut les voir dans l'ouvrage dont ceci est extrait.

Nous avertirons ſeulement qu'on a conſtaté par l'ouverture des cadavres qu'on ne devoit pas craindre que l'injection, en diſtendant les inteſtins ne les déchirât ou n'en allongeât trop les fibres; & qu'il ne s'étoit pas répandu une goutte de l'injection dans le bas-ventre hors des inteſtins: il y a des cas où la valvule de l'ileum empêche l'injection de remonter, alors on doit abandonner ce ſecours.

Il faut faire les injections petites & les répéter ſouvent: quand l'injection revient par l'ouverture, cela annonce qu'il faut ceſſer.

Les expériences faites ſur les chiens vivans, ont donné lieu de penſer qu'on pourroit tirer une autre utilité de l'application de cette machine, ou des injections qui ont fait rendre à ces animaux des vers de pluſieurs eſpéces, des vers longs & ronds, des aſcarides & des tænia.]

Fin des Obſervations.

TABLE.

TABLE.

OBSERVATIONS de M. STORCK.

Colchicum Autumnale.

Germ: Zeit loß, wild Safftan.

Augustin: Cipps Medic: Stud: delin: et sculpsit, Viennæ 1763.